



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

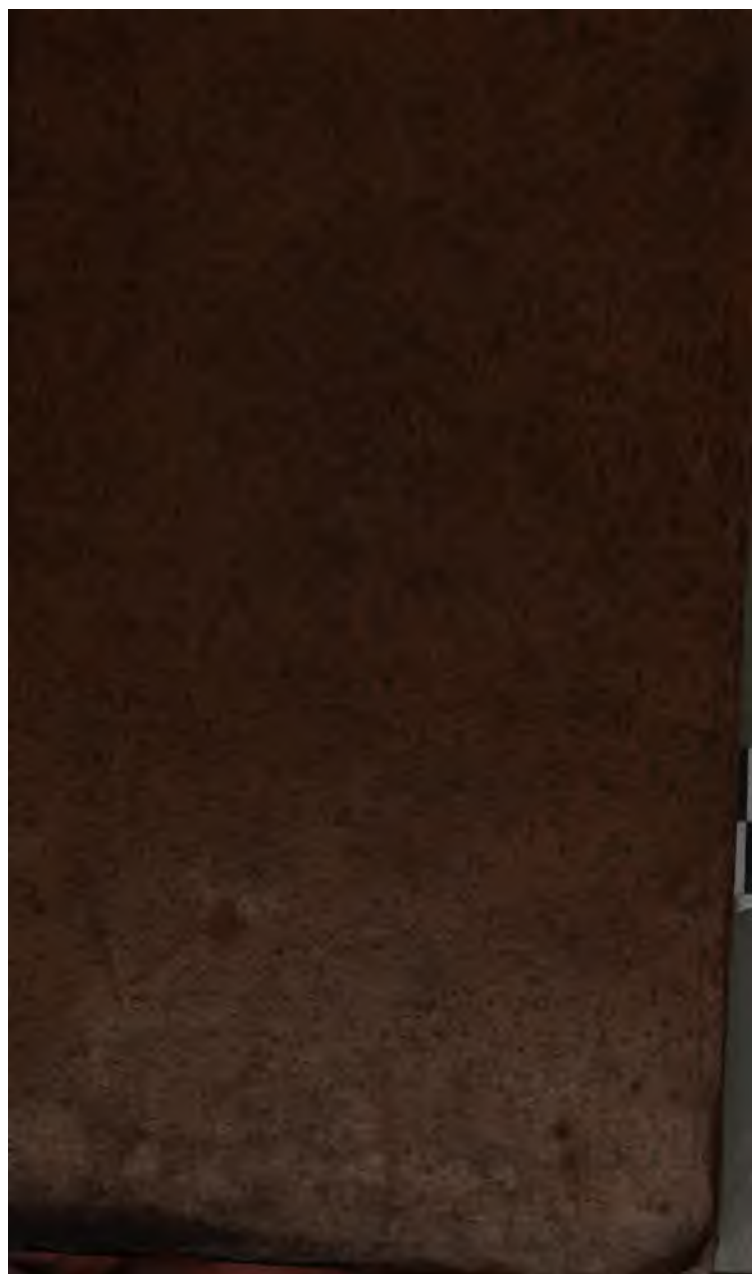
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Vet. Fr. II A. 13



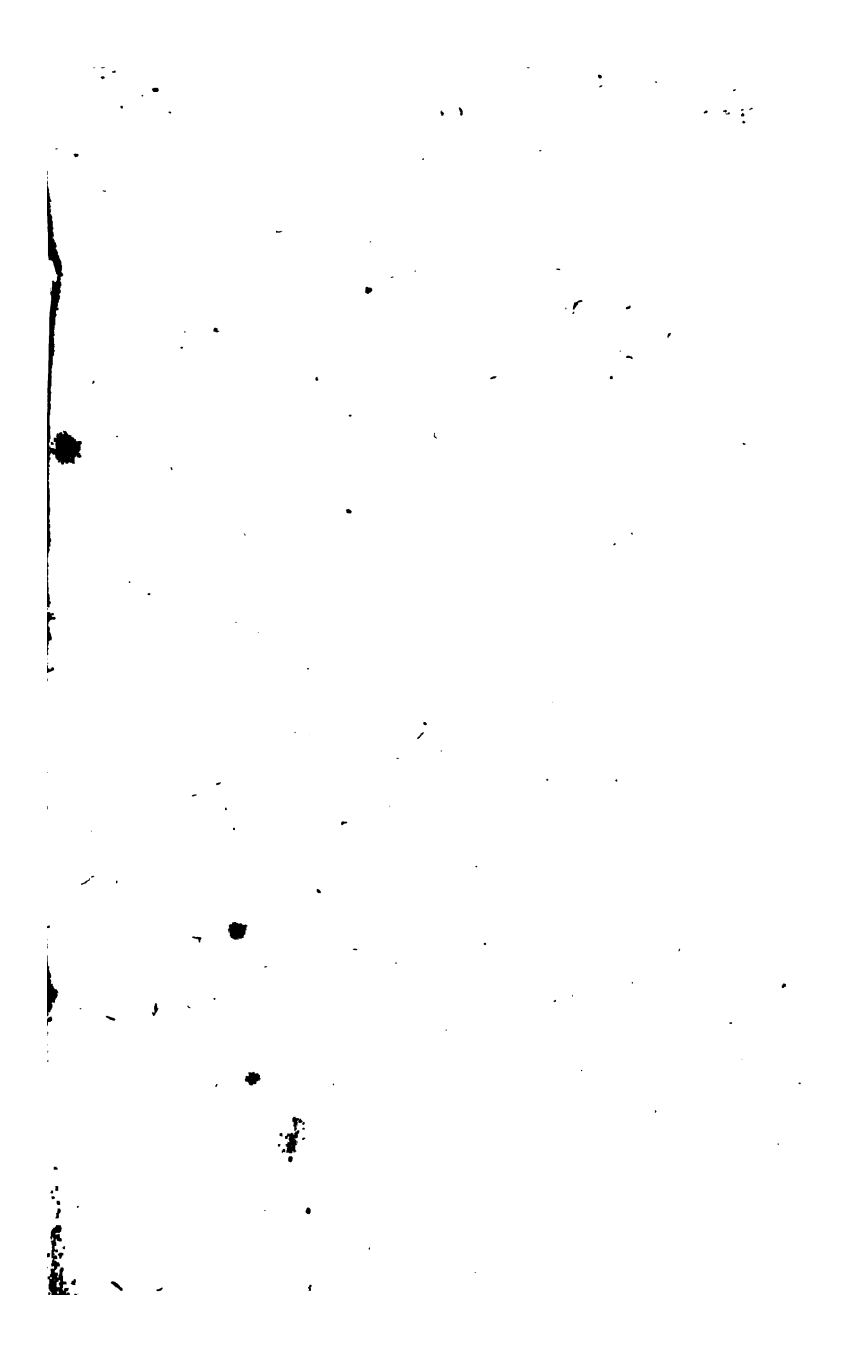


Vet. Fr. II A. 13









1866.

LES TRAVAUX

D E

MONSIEUR L'ABBÉ

M O U C H E.

*Hunc tu , diva , tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super , suaves ex ore loquelas
Funde.*

LUCRÈCE.



A L O N D R E S.

1 7 8 4.

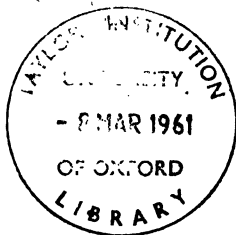
CET Ouvrage se trouve à PARIS,

Chez

CLOUSIER, Imp.-Lib. rue de Sorbonne.

La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.

Et la Veuve ESPRIT, au Palais-Royal.





L E T T R E
A M E S S I E U R S
L E S J O U R N A L I S T E S .

M E S S I E U R S ,

C'EST vous qui d'un fouet sanglant ,
fouettés les grands hommes du jour. J'es-
père cependant que cette production me
donnera une existence littéraire moins bor-
née , & que je vivrai dans la mémoire des
cercles & des soupers de Paris , pendant
une semaine entière , sans quoi ce ne se-

rait pas la peine de travailler pour l'immortalité.

Pour en venir à l'objet de mon Epître , un homme de goût, jadis coopérateur d'un Journal anti-savant , m'a déjà marqué d'un crayon rouge les endroits que vous frapperez de votre verge comminatoire. Par exemple, j'ai fait, dit-il , dans un de mes Contes , des fautes d'ignorance que vous ne manquerez pas , vous autres savans , de relever. J'ai transporté la Messe , des Saints , des Abbés , un Parlement en Asie , où rien de tout cela n'existe , ou du moins prend une autre dénomination. Je lui ai répondu que je n'étais pas obligé de savoir ce qui se passait en Asie ; que j'étais Abbé & Gentilhomme. Vous ne manquerez pas , ajoutait-il encore , de foudroyer telle rime , comme celle de *sein* avec *saint* , tel hémistiche mal coupé & tant d'autres. J'ai répliqué qu'un homme du monde , un Gentilhomme n'était pas obligé de rimer péniblement comme un *Boileau* , comme un *Auteur* ; que j'étais occupé de soins plus

importans qui dévoraient mes journées : je vais , lui dis-je , & à vous Messieurs , deux fois par semaine à Versailles pour faire ma cour. Je me lève tard , arrive aussi-tôt mon Maître de Harpe. A midi , je prends le négligé du matin pour aller voltiger à quelques toilettes : je reviens , le tems presse , on m'habille , je vais dîner en ville , on me fait jouer ; je cours en petite loge au spectacle , le tems presse ; j'ai cent visites à expédier : je fors , je vole : ensuite un souper délicieux vient terminer le cercle brillant de ma journée. Vous voyez , Messieurs , que par mon état & l'enchaînement de mes devoirs , je suis obligé de rimer , penser & vivre en courant , & de négliger un talent qui aurait fait la fortune de quelque malheureux.

Je dois vous prévenir , Messieurs , pour diriger votre jugement & celui du Public , que j'ai lu mes Contes devant quatre jeunes femmes de qualité , deux Prélats & je ne fais combien de Marquis : ils furent trouvés charmans , sublimes , sur-tout d'un

excellent ton. La Comtesse de *** s'écria plus de vingt fois qu'elle défiait tout *Auteur juré*, d'être aussi délicieux : mais cet Abbé est divin, s'écriait-on. = Mesdames. . . . = Mais c'est qu'il n'est pas possible d'avoir autant d'esprit ! = Mesdames. . . . = De goût, de graces. = Mesdames.

Et vous-même, Messieurs, vous reconnaissez à l'incorrection, à la molle négligence du style, à la frivolité de l'ouvrage, qu'il est celui d'un homme de bonne compagnie qui, comme l'oiseau mouche, ne se nourrit que de l'étamine des fleurs, ne dort, ne se repose que sur leurs calices.

On m'a demandé si je n'ornerai pas cette production de mon nom. Je fus là-dessus consulter un grave Magistrat, à qui j'ai l'honneur d'appartenir. Voici sa réponse mot pour mot : » Je cesserai, Mon-
» sieur, de vous voir ; j'abjurerais votre
» parenté, si vous vous donnez le sot ridi-
» cule de vous présenter au Public, sous

» le nom d'*Auteur*. Depuis deux cents ans
 » de pere en fils dans la famille des.....
 » personne ne s'est avisé d'écrire une phrase
 » qui visât à l'esprit «. De plus la Mar-
 quise de..... à qui j'ai quelques obliga-
 tions particulières, m'a fait entendre que
 je n'aurais plus si facilement mes entrées
 chez elle, si j'oubliais ce que je me dois,

Pour recevoir d'un averse Imprimeur
 Le nom ridicule d'*Auteur*.

Cette Marquise est femme de parole;
 elle qui prétend & qui prouve que dans
 un Etat Monarchique, on se passerait
 plutôt de Gens de lettres, de Savans, de
 Négocians, de Laboureurs que de Gen-
 tilshommes.

Cependant, comme à la rigueur, on
 n'est pas un sot, parce qu'on fait preuve
 d'esprit, & que le désir de la célébrité tour-
 mente toujours l'amour-propre d'un Poète;
 pour que ma gloire perce à travers les
 ombres dont je l'enveloppe, je signerai
 cette production du nom de ma mère qui

n'était qu'une simple bourgeoise, & dont la famille n'aura pas le droit de s'offenser de ce petit écart de jeunesse.

Je finis, Messieurs, en vous priant, vous qui êtes les Régens de la Littérature, de ne pas m'accabler du poids de votre férule. Ménagez ma sensibilité. Ah si jamais vous connaissiez la paternité, vous sauriez combien cette sensibilité est vive & délicate ! sur-tout n'oubliez pas d'avertir le Public que je ne suis pas homme de Lettres, mais homme du monde & Abbé.

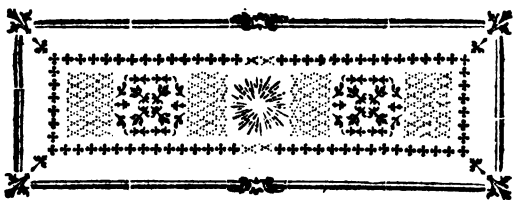
In nostro sermone vultus erit.

Je suis avec une profonde admiration,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

L'Abbé MOUCHE.



LE PETIT CANDIDE,

CONTE MORAL,

A la portée des Enfans de tout âge.

JE fais que mon grand père Antoine Bernard était un homme de bien : mon père Antoine Bernard eut une excellente éducation : à quatorze ans il était dans le magasin de son père , écrivant , chiffant , travaillant avec un zèle , une intelligence , une assiduité qui étendaient sa réputation au loin , & éveillaient les serpens de l'envie.

Je ne puis remonter plus loin dans mon origine ; nos Registres ayant été brûlés dans un incendie qui consuma tout un quartier de la ville d'Ussel , dans le bas Limosin , où je suis né : si j'avais ces papiers je prouverais à M. Cherin que mon grand père avait un père , lequel avait aussi le sien : ainsi en reculant de siècle en siècle , & de père en père , je lui démon-

A

trerais avec la dernière évidence que je ne suis pas sans ayeux.

Le jour de ma naissance ma famille observa avec étonnement & plaisir un phénomène du meilleur augure; deux pigeons se perchèrent sur mon berceau, & déployant leurs ailes me couvrirent de leur ombre: le Curé qui fut témoin de ce prodige, conclut avec ma famille, qu'il présageait que je serais sous la protection immédiate du Saint-Esprit, & qu'ainsi que Saint-Michel, j'écraserais sous mes pieds l'ennemi de toute vérité.

A mon baptême, auquel le bruit de ce miracle attira un concours de monde prodigieux, on me donna le nom de mes pères, & je devins Antoine Bernard.

J'eus le malheur de perdre, dès ma tendre enfance, père & grand père, & seul rejetton de la race des Bernard, je restai avec Mad. Bernard, ma mère, qui soutint les crises du veuvage, avec la fermeté d'une Artemise.

Elle recueillit les débris d'une fortune très médiocre, & après avoir acquitté les legs pieux & les frais de Justice, elle acheta une petite Maison, ornée d'un petit Jardin, aux extrémités de la ville, & se constitua cent pistoles de rente.

Avec ce revenu, qu'administrait une sévère économie, elle jouit d'un sort assez doux; elle donnait même quelquesfois à dîner à son Médecin, à son Confesseur, & à M. le Curé; trois êtres qui possédoient entièrement sa confiance.

Mère tendre & pieuse , elle s'occupa essentiellement de mon éducation : à l'école j'apprenais le latin ; rentré dans la maison , je lisais l'évangile du jour , la vie des Saints , & pour varier nos lectures , quelques prênes de Joli. C'était-là , avec quelques livres Ascétiques , tout ce qui composait notre Bibliothèque.

Madame Bernard avait deux grandes maximes , qu'elle ne cessait de me répéter : mon fils , me disait-elle , on ne périt jamais , quand on a la crainte de Dieu , & la haine du mensonge : rappelez-vous le prodige des deux pigeons qui vous ombrageaient de leurs ailes , ce qui vous promet la protection immédiate du Saint-Esprit , l'ennemi du mensonge. Souvent nos vertus où nos vices tiennent à une légère circonstance ; le Royaume de France ne serait peut-être pas Chrétien , si un pigeon n'eût apporté à Clovis la Sainte Ampoule. Pour moi , le souvenir de ces deux oiseaux m'affermait dans l'amour de la vérité. Ma mère me prêchait d'exemple : elle n'avait jamais menti que deux fois dans sa vie , & encore n'était-ce qu'à son mari : ce qu'elle se reprochait pourtant sur ses vieux jours. Aussi le moindre détour , le plus léger voile que je jettais sur la vérité , était puni sévèrement. Ces corrections & son exemple fructifièrent avec le tems , & l'on verra que j'ai conservé le reste de ma vie une juste horreur pour le mensonge.

J'avais déjà parcouru mon troisième lustre ,

j'expliquais Virgile & Cicéron : je savais par cœur la vie, les miracles de tous les Saints de la Légende dorée, lorsque ma mère, jugeant mon éducation achevée, m'appella dans sa chambre ; & ayant renvoyé ses gens, c'étoit sa servante Thérèse, elle me fit asseoir à ses côtés, & commença ainsi un discours préparé depuis huit jours. » Vous voilà, » mon cher fils, à même par mes soins, de prendre votre essor dans le monde ; il est temps de » songer à embrasser un état, & de vous occuper » de votre fortune. Vous connaissez l'extrême modicité de la mienne, elle peut à mon âge suffire » à mon existence, elle ne pourrait désormais subvenir à vos besoins. Je vais vous envoyer à » Paris auprès d'un de vos cousins, homme très-riche, & qui occupe dans la finance une place » très-éminente : il a quelques obligations à votre » père, il ne peut les avoir oubliées : j'ai trouvé » nombre de ses lettres qui l'assuraient de sa reconnaissance, & du désir qu'il aurait de pouvoir trouver l'occasion de l'obliger à son tour. » Je ne doute pas qu'il ne fasse pour le fils ce que la reconnaissance lui inspirait pour le père. Votre » trousseau est prêt : voilà vingt louis que j'ai » amassés par mes longues économies : vous partirez dans huit jours par le carrosse : faites vos » adieux à M. le curé, à votre instituteur & à vos » amis : n'oubliez jamais l'aventure des deux pigeons, de la protection du Saint-Esprit, & que

» la crainte de Dieu & la haine du mensonge font
 » les moyens les plus sûrs pour gagner l'estime &
 » la bienveillance des hommes «.

Je répondis par des pleurs, & je jurai d'être toujours fidèle à la vérité, pour mériter l'estime & l'amitié des hommes & de mon cousin le financier.

Le jour du départ, ma mère m'embrassa trempée de ses larmes; les miennes coulaient comme un torrent. Enfin me voilà dans le coche, à la merci de la fortune & des orages d'un élément bien dangereux, muni pour bouffole de la crainte de Dieu & de la haine du mensonge.

Dès le lendemain de mon arrivée à Paris, je me fis conduire chez mon cousin, M. Bernard de Marinville : j'entrai chez lui sans hésiter; j'étais déjà sur l'escalier, lorsqu'un portier me court après, m'arrête & me demande à qui j'en veux. A mon cousin, dis-je; je viens de la part de ma mère qui me recommande à lui. Le portier n'insista plus, croyant que j'avais l'honneur d'appartenir à l'un des gens de la maison. Je monte, je m'égare dans des pièces immenses, je demande mon cousin à tout ce que je rencontre. On rioit, on me tournait le dos : enfin je fis tant de bruit, je criai si long-temps après mon cousin qu'on fut lui annoncer ce fracas & ma visite. On m'introduisit dans un vaste appartement, orné de glaces, resplendissant de dorure : quand je me vis au milieu de tant de merveilles, je tremblais comme la feuille, je n'osais

appuyer mes pieds sur le tapis : tout m'étonnait ; m'enlevait ; mon cousin , enveloppé d'une superbe robe de chambre , me reçut sévèrement , me pria de lui expliquer le bruit que je faisais dans son hôtel , & par quel hasard il avait l'honneur d'être mon cousin. Je déclinai mon nom d'une voix presque éteinte , & lui remis la lettre de ma mère. = Ah vous vous nommez Bernard ? = Oui mon cousin : = Comment , elle vit encore votre mère ? = Oui mon cousin. Il parcourt ensuite légèrement la lettre : votre mère , dit-il , est une bonne femme , elle s' imagine que l'on trouve des emplois à Paris , comme l'on trouve des messes dans son Village. Allez , Monsieur , je tâcherai de faire quelque chose pour vous. Mais apprenez qu'il n'y a point de cousins dans ce Pays-ci , & que je suis pour vous M. de Marinville. Après cette courte morale il me congédia , & continua de prendre son chocolat.

Confondu , atterré de cette réception , je retournai à mon Auberge : arrivé dans ma chambre je me mis à pleurer ; mon Hôte entra dans ce moment pour savoir si je voulais dîner. Etonné de mes larmes il m'en demanda la cause. Je lui contai ma disgrâce & l'accueil que je venais de recevoir. Il essaya de me consoler , de fortifier mon courage & mes espérances ; me conseilla sur-tout de ne pas me rebuter , & de retourner assidument chez M. de Marinville. En général , me disait-il , il ne faut point compter sur la bienveillance & la générosité des

hommes, & sur-tout des cousins ; mais l'importunité leur arrache quelquefois ce que n'ont pu obtenir l'humanité & la justice. M. Martin, mon Hôte, raisonnait assez bien : c'était un de ces êtres qui n'aiment , & ne haïssent personne : tous les hommes n'avaient à ses yeux qu'une même physionomie , qu'un même caractère, il les supposait tous faux & intéressés. Il croyait le vice une plante aussi naturelle que l'herbe des champs : d'après ces préjugés , M. Martin s'était fait un système qui était appuyé autant sur ces principes que sur son cœur. Il n'avait jamais obligé personne aux dépens de ses intérêts & de sa bourse : il était prodigue de conseils & avare de vérités : il avait cette juste mesure de probité qu'il faut avoir , comme dit Molière , pour n'être pas pendu ; ne faire ni bien ni mal aux hommes tel était à-peu-près son grand principe. Ce portrait n'est pas sans modèles. Docile aux conseils de M. Martin , j'assiégeai la porte de mon cousin qui n'était plus pour moi que M. de Marinville. Mais un vieux Portier , animal négatif , me repoussait toujours brusquement , en me disant que Monsieur était sorti. Je ne concevais pas comment, Monsieur , à son âge, possesseur d'un si beau logement , pouvait passer son tems à courir les rues. Mon Hôte aussi impatienté que moi voulut un jour m'accompagner : toujours même réponse de l'inflexible Cerbère. Eh bien , dit l'Hôte Martin, nous attendrons ici son retour , probablement il couche chez

lui. Comme le Portier nous opposait des difficultés, M. Martin me conseilla à l'oreille de laisser couler un écu dans la main de cet homme, ce qui produisit l'effet du gâteau dont parle Virgile, qui assoupit le monstre aux trois gueules béantes. Nous eûmes donc la permission d'attendre dans la Cour. Heureusement il était jour de fête, & Madame de Marinville, qui avait des Gens à édifier, sortait pour aller à la messe. Nous trouvant sur son passage, elle m'honora de quelques regards, & prévenue par une physionomie de seize ans, une taille assez haute, un teint brun, des yeux vifs, un visage épanoui, elle me fit demander le motif de ma visite. Mon Hôte prit aussi-tôt la parole, & lui raconta éloquemment toute mon histoire, sans oublier que j'avais l'honneur d'appartenir à M. de Marinville. A ce récit elle eut la bonté de me rassurer, & de me promettre de s'intéresser pour moi auprès de son époux. = Demain matin soyez ici à la même heure, & demandez-moi.

Me voilà en espérance le plus heureux des hommes, voilà ma fortune assurée : c'était aussi l'opinion de M. Martin.

Le lendemain admis auprès de ma protectrice, son accueil fut aussi doux que celui de mon cousin avait été dur & repoussant. = Allez trouver M. de Marinville, il est prévenu très-favorablement pour vous, & vous pouvez compter sur ses bontés.

En effet, dès que j'eus pénétré dans son Cabinet,

» = Ah vous voilà , M. Bernard ? Je suis ravi de
 » vous voir , j'ai toujours été très-attaché à votre
 » famille , votre mère est une femme de bien que
 » j'estime : à propos , combien entend-elle de messes
 » par jour ; car dans la Province on prie Dieu par
 » désœuvrement ? Je suis charmé de trouver l'occa-
 » sion de l'obliger : vous logerez chez moi : je
 » réglerai vos appointemens & vous donnerai de
 » l'occupation dans un de mes Bureaux «. Avez-
 vous déjeûné ? = Oui , Monsieur ; = Ne déjeûne-
 riez-vous pas encore une fois ? = Oui , Monsieur ,
 sans peine : = Il est naïf. On m'emmena à l'Office ,
 & on m'installa dans mon logement.

M. Martin fut ravi de ma bonne fortune , & il me conseilla , sur toutes choses , de m'attacher à Madame de Marinville , de chercher à lui plaire : il y a plus de chaleur , me disait-il , pour obliger dans le cœur d'une femme , que dans celui de vingt hommes à la fois , sur-tout quand il s'agit d'un jeune homme.

Je pris au mieux dans cette maison ; mes naïvetés , mon ingénuité faisaient à dîner l'amusement des convives : Madame de Marinville sur-tout se plaisait à m'embarrasser , à me presser de questions : un M. Dorilas , Auteur , bel-esprit , la secondait merveilleusement , & c'est à lui que je dois le nom du petit Candide , qui depuis m'est toujours resté.

Il y avait deux mois que j'habitais ce Palais enchanté , quand Madame de Marinville m'ordonna

de venir le lendemain matin à neuf heures dans sa chambre, pour écrire quelques lettres sous sa dictée. Je fus exact, je trouvai Madame dans son lit, devant son miroir, ayant déjà étendu son rouge sur ses deux faces creuses : Madame de Marinville dont le portrait est ici nécessaire, passait, sans s'en douter, de son été dans son automne. Cinquante révolutions du soleil avaient extrêmement mûri ses charmes : un nez très-pro-éminent, un front vaste, deux petits yeux, des sourcils très-épais, un visage maigre & allongé, voilà son portrait tel que je l'ai vu, & tel que je le vois encore, tant ses traits se sont imprimés dans ma mémoire. Elle me fit déjeuner, ensuite dit à ses femmes ; avertissez que l'on ne laisse monter personne, je veux écrire : elle me fit asseoir auprès de son lit, devant une petite table où m'attendaient une écritoire & quelques feuilles de papier. Pendant que je taillais ma plume elle s'écria, voyez ces étourdies, elles ont fermé ma porte. = Je vais l'ouvrir, Madame, = Non, à présent il est inutile. C'est que nous sommes seuls, vous êtes jeune, d'une jolie figure, & la médifance ! = Eh bien, Madame, je vais appeler Mademoiselle Julie. = Je ne dis pas cela, mais c'est qu'il semble qu'il y ait de l'intention dans cette étourderie : je suis encore dans mon lit, vis-à-vis d'un jeune homme. = Oh Madame, vous n'avez rien à craindre de moi. = Qu'il est ingénu ! & après un moment de silence : n'est-il pas vrai, mon cher

enfant, dit-elle, qu'il fait bien chaud? = Je n'en fais rien, Madame, je n'ai dans ce moment ni chaud ni froid. = Il est unique ! écrivez. Mais vraiment il a la main jolie ! Voyons. Je levai ma main avec une espèce d'effort, & je présentai le bout des doigts. Mais elle s'empara de la main toute entière, la tourna, retourna, en répétant, elle est vraiment jolie. Je rougissais beaucoup. = Madame, que faut-il écrire? = Ah oui ! je cherche : j'ai bien peu d'idées ce matin. C'est à une femme de Province, le style n'y fait rien. Oh ça, mon petit ami, si je vous confiais un secret, sauriez-vous le garder? = Oui, Madame : = C'est qu'il est bon d'être sincère, mais il est des vérités qu'il faut couvrir du silence. Voyons, m'aimez-vous un peu? = Oui Madame, beaucoup; vous êtes si bonne & je vous ai tant d'obligations : = J'estime aussi infiniment votre caractère, votre ingénuité. Et comme quoi m'aimez-vous? = Comme le Confesseur de Maman qui me faisait aussi beaucoup d'amitiés : = La comparaison est neuve. Pendant ce dialogue, Madame de Marinville tenoit toujours ma main, jouait avec mes doigts, y entrelaçait les siens, en s'écriant par intervalles, il ne me vient pas une idée.

J'étais dans un embarras, dans une confusion extrême ; mes yeux étaient baissés ; je n'osais remuer ni ma main, ni mon corps ; ma langue était glacée comme ma pensée. Je ne comprenais pas

ce que ma main pouvait faire dans celle de ma bienfaitrice. Cependant elle ne l'abandonnait pas , continuait de s'en amuser , lorsqu'elle me demanda en se penchant vers moi , avec un soupir , seriez-vous bien-aise , mon cher ami , que je fusse votre petite femme ? = Oh , non Madame , je suis encore trop jeune , & vous êtes d'un âge bien raisonnable. = Qu'entendez-vous par un âge bien raisonnable ? = Par exemple , celui de ma mère. = Et quel est celui de votre mère ? = Elle a eu cinquante ans le 4 du mois de Mai , le jour de Sainte Monique. = L'époque est brillante. Mais je ne date pas du jour de Sainte Monique. En prononçant ces mots , elle me rendit l'usage de ma main , en me disant , vous pouvez vous retirer : je ne suis pas en train d'écrire : on vous avertira quand j'aurai besoin de vous.

Je ne la revis plus du reste de la journée. Le lendemain à mon lever , le valet-de-chambre de M. de Marinville entra chez moi , jetta quelques louis sur ma table , & me signifia que Monsieur , ne pouvant m'occuper dans ses Bureaux , se reprochait la perte de mon temps , & me faisait proposer de sortir de l'hôtel , ce matin même , si bon me semblait ; que l'on me dispensait des adieux. De quel étonnement je fus frappé à cette nouvelle ! Mais les plaintes étaient inutiles , je ne pouvais reculer , une voiture m'attendait à la porte , qui m'emporta & moi & mon bagage. Je n'eus

pas même la consolation de prendre congé de mon cousin & de ma cousine.

Je courus chercher un asyle chez M. Martin ; qui fut encore plus étonné que moi. Il eut beau m'interroger sur la cause de ma disgrâce , j'avais beau m'examiner moi-même , ma conscience était calme , je ne me reprochais aucun mensonge.

J'informai ma mère de ce triste évènement : elle me répondit que peut-être j'avais laissé échapper quelque mensonge , & que Dieu m'en punissait ; qu'il fallait me résigner à sa providence , me tenir dans les bornes de la vérité , & que tôt ou tard elle m'ouvriait le chemin de la fortune.

Cette lettre releva mon courage. M. Martin ; sur-tout , toujours conseillant , m'exhorta à aller voir M. Dorilas , cet Auteur qui me faisait tant d'amitiés chez M. de Marinville. Ces beaux esprits , me disait-il , sont répandus dans Paris comme les fauterelles dans les campagnes : ils sont souvent hors d'œuvre dans la bonne compagnie , parce qu'ils y sont empruntés ; cependant ils y percent , les grands même les attirent chez eux , vu qu'il est encore plus commode de s'instruire à table que de puiser la science dans les livres , & je ne doute pas qu'il ne trouve le moyen de vous rendre service. Je suivis son conseil : annoncé chez M. Dorilas , comment , s'écria-t-il , c'est le Petit Candide ? Qu'y a-t-il mon enfant ? Quel vent favorable vous amène ? Je lui racontai ma disgrâce , & lui peignis

assez pathétiquement l'embarras de ma situation :
 — Elle est fâcheuse , vous inspirez de l'intérêt.
 Mais je ferai tous mes efforts pour vous sauver
 du naufrage , *nec si male nunc & olim sic erit.*
 J'aime votre caractère de franchise & d'ingénuité.
 Je suis recherché dans la meilleure compagnie de
 Paris , & j'espère vous relever de votre chute :
 en attendant , comme vos ressources me paraissent
 très-limitées , je vous offre un logement chez moi.
 On doit donner dans peu ma Tragédie , que tout
 Paris attend avec impatience : vous avez une belle
 plume , vous m'en ferez deux copies. J'acceptai la
 proposition avec reconnaissance. Retourné chez
 mon hôte pour enlever mon équipage , il me con-
 seilla de m'attacher à mon nouveau Protecteur ,
 d'admirer ses Tragédies depuis le premier vers
 jusqu'au dernier inclusivement , & de mépriser de-
 vant lui les ouvrages des Auteurs vivans. Etabli
 dans le sanctuaire des Muses , je ne regrettai plus
 la magnificence de mon cousin le financier , ni
 l'abondance de sa table : M. Dorilas disait qu'il ne
 dînait pas chez lui , & il avait raison ; il usait
 d'un régime très-philosophique , lorsqu'il n'était pas
 prié en ville. Et quant à moi , il me soumit au
 régime de Pithagore ; aux fèves près , dont on me
 régaloit abondamment. Mais la bonne chère n'est
 un plaisir que pour les êtres privés des plaisirs du
 cœur.

Enfin arriva le grand jour , où la Tragédie de

mon Patron allait s'élever sur l'horizon. Il n'avait pas dormi la nuit ; toute la matinée il parut dévoré d'inquiétudes , il ne put ni manger , ni s'asseoir , ni lier deux phrases de suite : je suis bien assuré , disait-il , en marchant à grands pas , du troisième acte , du cinquième & de nombre de scènes de ma pièce ; il y a une foule de vers , de tirades qui feront un grand effet. Mais j'ai des envieux : la cabale va se redresser contre moi ; & le public d'ailleurs écoute si peu , juge si mal , les connaisseurs sont si rares : les hommes du monde décident légèrement : les gens de lettres , armés d'un microscope , cherchent les défauts , les taches d'un ouvrage , ferment les yeux sur les beautés. Les femmes veulent juger , donner le ton , & trouvent des fots qui les écoutent. L'agitation , les angoisses de mon Bienfaiteur m'étonnoient beaucoup : je ne concevois pas ce qu'une Tragédie avait de si intéressant pour en perdre le repos & le sommeil. Il me donna un billet de Parterre en me disant : mon cher Candide , tu iras ce soir à la Comédie ; tu écouteras bien attentivement tous les discours qu'on tiendra sur ma pièce , critiques , éloges , tu recueilleras tout , & tu me le rendras avec ta sincérité ordinaire. Quand tu verras quelqu'un applaudir , tu applaudiras avec lui de toutes tes forces ; voilà une liste de 200 vers , où tu crieras *bravo* , *bravo*. La pièce finie , tu demanderas l'Auteur à grands cris jusqu'à ce que je paraisse sur le Théâtre , &

quand tu m'y verras , tu redoubleras les *bravo* & les applaudissemens.

Je retins au mieux la leçon : & à quatre heures précises je me trouvai dans l'arène prêt à combattre des pieds & des mains , *unguibus & rostris* , & à faire assaut de poumons avec les cabaleurs. La toile se lève, la pièce commence & va jusqu'à la fin , soutenue par l'intrépidité & le jeu des Acteurs. De temps en temps , aux endroits indiqués , je lançais mes *bravo* , mais on m'imposait silence ; on me riait au nez : rien ne m'épouvantait ; je restais immobile comme un rocher battu des flots : enfin , après un sanglant combat de quarante Gardes-Françoises & la mort de deux ou trois Héros , je vis descendre la toile : alors de tous mes poumons , de toutes mes forces , je me mis à crier l'Auteur , l'Auteur ; malheureusement j'étais le seul criard , on m'entoure , la Garde s'avance & me saisit ; on me traduit au Corps-de-garde , où je fus investi de la troupe des curieux , attirés par la singularité du fait , & ma grande jeunesse. Le Sergent me demanda si je ne savais pas qu'il était défendu de troubler le spectacle , & de crier à tue-tête ? Je répondis que non. Qu'au contraire , M. Dorilas , qui était mon Ami & mon Protecteur , m'avait recommandé d'appeler l'Auteur à grands cris , dès que la Tragédie serait finie. Quoi , disait-on , c'est M. Dorilas qui vous a chargé de crier l'Auteur ? = Oui , Messieurs , lui-même ,

même, jusqu'à ce qu'il vînt sur le Théâtre ; & c'est bien le moins que je puisse faire pour lui , après les bontés dont il m'honore. Il me parut que ma réponse réjouissoit beaucoup l'assemblée : chacun s'intéressa pour moi , on sollicita ma liberté & elle me fut rendue.

Je ne revis l'infortuné M. Dorilas , que le lendemain matin , il entra dans ma chambre l'œil en feu , les cheveux hérissés , vraiment , s'écria-t-il , dès la porte , vous m'avez fait une belle scène ; qui vous avait chargé de me nommer au Corps-de-Garde = On me l'a demandé ; ne faut-il pas toujours dire la vérité ? = Eh ! vous êtes un sot avec vos vérités ; sachez donc , puisque vous êtes si vrai , ce qu'on disoit au Parterre pendant la représentation. = A-t-on loué ma pièce ? = Je ne l'ai pas entendu. = C'est que vous êtes sourd. Est-ce qu'on la déchirait , qu'on la trouvait mauvaise ? = Oui , Monsieur , du moins , ceux qui étaient autour de moi. = Cela ne se peut pas : des gens de goût , à qui j'ai donné hier à souper , & qui étaient présens comme vous , m'ont assuré le contraire , & j'en crois plus leur rapport que le vôtre. Au reste , je désespère de vous placer , & vous pouvez , dès ce matin , prendre votre parti : j'attens aujourd'hui même un de mes parens , & j'ai besoin de votre chambre. Je n'avais rien à répliquer ; l'argument était pressant , il fallut s'y soumettre & regagner mon ancien gîte.

M. Martin me reçut à bras ouverts; instruit de mon malheur, il blâma ma conduite : = La vérité n'est bonne à rien, les hommes ne l'aiment pas, c'est moi qui vous le dis, je les connais, corrigez-vous. Cependant, je vous conseille la patience. Avez-vous de l'argent? = Très-peu : mais je vais en demander à ma mère. = C'est fort bien fait ; en attendant, je ne pourrai vous donner votre chambre ordinaire, elle est à trop haut prix pour vous, mais je vous logerai au cinquième dans un petit cabinet; il faut toujours mesurer sa dépense à ses moyens. Ce cabinet se trouva un bouge très-obscur, & fort infect à cause du voisinage. Il fallait subsister, mon hôte Martin qui m'aimoit beaucoup, me conseilla de vendre une montre d'argent qui étoit le plus riche effet de mon mobilier. J'allai la proposer à un honnête horloger qui me demanda d'abord pourquoi je voulais m'en défaire. = Parce que j'ai besoin d'argent. = Etes-vous bien pressé? = On ne peut davantage, c'est tout ce qui me reste pour vivre. = J'en suis fâché, j'ai très-peu d'envie d'acheter, à moins que ce ne soit pour vous obliger. = Ah ! Monsieur, vous me ferez le plus grand plaisir. = En ce cas-là, voilà dix écus, c'est à-peu-près ce que vaut votre montre pour moi. Je reçus les dix écus en le remerciant vivement de la générosité de son procédé. Cependant M. Martin m'assura que j'avois été friponné, & que la montre valait plus de trois louis.

Ce léger secours fut bientôt dissipé : déjà la misère m'affaillait, je ne pouvais sortir faute de vêtemens : l'amitié de mon hôte se refroidissait ; il diminuait tous les jours ma ration, me conseillant l'économie : enfin, je reçus une lettre de ma mère avec un subside de quatre louis. Elle n'oubliait pas de me recommander la haine du mensonge, l'amour de la vérité, ajoutant qu'avec ces vertus on était sûr de faire son chemin dans le monde, ce dont je ne doutais pas.

Les dons de ma mère servirent à déguiser ma misère, & sollicité par les avis de M. Martin, je sortais quelquefois pour aller respirer l'air, & voir si la fortune ne m'attendait pas au coin de quelque rue pour m'enlever dans son char. Un jour je glissais, à mon ordinaire, le long des maisons, quand, tout-à-coup, une berline rapide, sort à l'improviste, me pousse, me renverse : les chevaux me foulent aux pieds, & par un bonheur unique je ne fus pas broyé sous les roues ; mais j'étais moulu, évanoui. La berline s'arrête, on s'assemble, on m'entoure, on me met dans cette même voiture, & je suis transporté dans un appartement décoré par le goût & l'opulence. La maîtresse de l'équipage se nommoit Mademoiselle Adélaïde, & ce fut chez elle que je fus déposé : cette Demoiselle, toute brillante d'attraits & des charmes du printemps, desservait les chapelles de Vénus ; mais sa sensibilité n'était point

encore émouffée par l'habitude de faire des heureux : elle fut vivement émue de mon accident ; elle me garda chez elle jusqu'à mon rétablissement, & me prodigua les soins les plus généreux.

Dès que je fus hors d'affaire, elle me fit appeller à son déjeuner, où assistait un homme de qualité que couronnait son douzième lustre, nommé M. le Comte de Vieille-Maison. Il daigna m'interroger sur mes parens, mes projets, mon existence ; je satisfis à ces questions avec mon ingénuité ordinaire ; elle fit le plus grand plaisir. Mademoiselle Adélaïde sollicita pour moi les bontés de M. le Comte, qui me demanda si j'avais une écriture lisible. Il parut très-satisfait de la mienne, & il me proposa d'être son Secrétaire avec 600 liv. d'appointement, logé & nourri. J'acceptai avec transport & reconnaissance. Je respirai enfin : la route du bonheur s'ouvrait à mes regards, & M. Martin m'assura que ma fortune étoit faite, pourvu que je cessasse d'être le ridicule chevalier de la vérité, & que j'apprissse l'art de flatter & de tromper les hommes. Ma mère m'écrivit au contraire que Dieu me récompensait, que tout vit de sa bonté, & qu'on ne pouvait pas périr dans le chemin de la vérité : me recommandant de ne pas oublier le miracle des deux pigeons.

M. le Comte de Vieille-Maison avait passé sa vie occupé de ces riens importans, la grande affaire des gens du monde ; les femmes, le jeu, la

cour, les visites, les courses à son régiment avoient rempli le long période de quinze à soixante ans. Il avoit fait pendant cet espace, de son aveu, 6500 voyages à Versailles, ce qui, calculé avec le temps qu'il avoit passé dans l'œil de bœuf ou dans l'antichambre des Ministres, produisoit environ une consommation de 40,000 heures. Dès qu'il se vit sous l'étoile de l'automne, son ame s'ouvrit à l'ambition: il commença à parcourir l'histoire, à faire des extraits qu'il vouloit placer dans sa mémoire; il étudioit la politique, parce qu'il s'imaginait qu'un homme de son nom devait monter au ministère. C'étoit chez Mademoiselle Adélaïde, que tous les matins en prenant son chocolat, en la caressant sur ses genoux, il faisoit le tour de l'Europe, balançoit les intérêts des Princes, & calculait les forces motrices de leurs Etats. Je lui lisais les Auteurs Diplomatiques, nous compilions, compulsions, extrayions avec autant de courage que l'Abbé Trublet. Nous dressions des mémoires, *rudis indigesta que moles*, nous moissonnions dans tous les champs, pillions de tous côtés, & créions des codes politiques qui en impoïaient à l'heureuse crédulité des Bureaux, & qui affirent enfin M. le Comte sur le siège ministériel, où, avec l'aide de Dieu & des commis, il se soutint quelques années.

Je coulais une vie assez douce auprès de lui; il paraissait satisfait de mon zèle, de mon intelligence; il louait beaucoup ma franchise, ma can-

deur : souvent il me laissait chez sa bien-aimée Mademoiselle Adélaïde, occupé à copier ou à extraire : un jour il la quitta de très-bonne heure pour aller à Versailles. A peine fut-il sorti, qu'un jeune-homme d'une figure agréable, que je n'avais jamais vu, se présenta & fut introduit. On me fit passer dans un cabinet voisin. D'abord ils parlèrent à voix basse, mais insensiblement l'entretien s'échauffa, & malgré moi fixa mon attention. Oui, vous l'aimez, perfide, s'écriait le jeune-homme : Etes-vous fou, répondait Adélaïde ; moi aimer le Comte de Vieille-Maison ? un vieillard dont les caresses m'excèdent, & dont l'amour me rappelle le supplice de je ne fais quel tyran qui lioit les corps morts aux vivans. Ne voyez-vous pas que c'est la nécessité qui m'attache à lui ? Vous êtes sans fortune, la mienne n'est encore qu'un filet d'eau qui s'échappe de sa source ; que deviendrions-nous si je le disgraciais ? Quelle fut ma surprise à ce discours ; moi qui croyais le Comte l'ami le plus intime & le plus cher à cette femme ; je m'évadai soudain pour ne pas en ouïr davantage.

Il était minuit lorsque le Comte arriva de Versailles ; je n'étais point encore couché : il m'avait ordonné de l'attendre pour lui lire le mémoire que je devais copier. Il me fit appeler, & la lecture faite ; après avoir loué mon zèle & mon activité, il me demanda des nouvelles de sa chère Adélaïde. Conviens, mon enfant, ajouta-t-il avec enthousias-

me, qu'elle est charmante ! = Oui Monsieur le Comte : = Et ce qui fait l'éloge de son ame, de ses mœurs, c'est sa fidélité, son attachement pour moi ; car tu dois t'appercevoir qu'elle m'aime à la folie. Je rougis, & ne répondis rien. = Quoi tu gardes le silence ? douterais-tu de son amour ? Voyons, dis-moi la vérité. Je la respectais trop pour oser la déguiser, & je l'assurai que Mademoiselle Adélaïde ne l'aimait point. Il me demanda sur quoi j'appuyais, cette conjecture. Je lui racontai alors la conversation du matin avec le jeune homme. Est-il possible, s'écriait le Comte ! As-tu bien entendu ? = Rien n'est plus vrai : je ne puis m'être trompé. = Je te remercie, mon cher enfant, je n'oublierai jamais le service que tu me rends. C'est toi qui me défilles les yeux : je serais un ingrat s'il s'effaçait de ma mémoire ; en me parlant ainsi, il s'agitait, allait, venait, en s'écriant toujours : Est-il possible ! Il sonne, fait mettre ses chevaux, & vole chez son infidèle. Pour moi, fort content de moi-même, satisfait d'avoir révélé la vérité, & assuré de la reconnaissance du Comte, je fus m'abandonner aux douceurs du sommeil.

M. le Comte ne rentra que le lendemain à midi ; & il m'envoya aussi-tôt une gratification de quinze louis, en me faisant dire qu'il était content de mes services, mais qu'il n'en avait plus besoin, & qu'il me permettait de sortir de l'hôtel pour n'y plus revenir.

Je fus atterré du coup. Ma pensée était bien loin d'un pareil événement. Je restai long-tems sur mon fauteuil, immobile, & plongé dans la douleur. Enfin reprenant mon courage, je délogeai sans bruit. Gage, me dit l'Hôte Martin, en me voyant entrer avec armes & bagage, que vous aviez quelque vérité de trop sur le cœur, & vous n'avez pu la retenir. Mais avez-vous de l'argent? = Oui, je suis riche, j'ai vingt-quatre louis. = Tant mieux, je vous donnerai votre chambre ordinaire. Je vous conseille cependant de ne pas vous affliger; aujourd'hui bien, demain mal, tantôt de la pluie, tantôt du soleil, & le tems va toujours son train.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis ma disgrâce, quand M. Martin entra dans ma chambre pour me prier de rendre service à une veuve logée dans son Hôtel, qui avait des Mémoires & des Placets pour la Cour à faire copier. Mais il m'avertissait que je ne devais espérer aucun salaire, attendu que la Dame lui paraissait peu chargée d'espèces: ce motif redoubla mon zèle, & je me fis conduire aussi-tôt chez cette veuve. Elle se confondit en excuses, en remerciemens. Je ne savais trop que répondre à des propos si honnêtes, mais enfin je lui dis que plus elle m'occuperait, & plus j'aurais du plaisir. Madame Dumas (c'était son nom) était une femme de quarante ans, d'une physionomie fine & spirituelle; un air de tristesse, une teinte de pâleur ajoutaient à l'intérêt & à l'expression de son visage.

J'eus le bonheur de lui inspirer quelque confiance ; les ames honnêtes & sensibles se cherchent , se devinent , & s'unissent souvent au premier abord. Elle me raconta ses malheurs. Elle était veuve d'un Négociant de Rouen , qui , frappé des traits de l'adversité , était mort consumé de chagrin , & n'avait laissé pour toute fortune à sa fille & à sa veuve qu'une créance de trente mille livres , dûes par le Gouvernement. N'ayant rien pu obtenir par ses lettres , elle s'était décidée à venir elle-même solliciter son remboursement. Pénétré de sa situation , je lui offrais mes faibles services avec la plus vive chaleur , lorsque tout-à-coup je vis sortir d'un cabinet l'image des Grâces & du Printemps sous le plus simple négligé. C'était la fille de Madame Dumas ; elle me salua , parla à sa mère ; je ne sai trop ce qu'elle dit , mais au son de sa voix , au charme qui l'environnait , mon ame sembla sortir d'un long sommeil : j'éprouvai des sentimens nouveaux , j'hésitais , je croyais voir un être céleste. Sa mère me rendit l'usage de mes sens en me livrant le Mémoire que je devais copier. J'allais l'emporter , lorsqu'elle m'arrêta en me proposant le modeste dîner de la veuve : au lieu de répondre , je rougis ; j'ignore pourquoi : elle vit mon embarras : allons , me dit-elle obligeamment , vous restez , & je restai. Sa table était l'école de la frugalité , & cependant ce repas me parut délicieux. Quel est donc cet attrait , cette attraction sympathique qui s'em-

parant de notre cœur, l'entraîne rapidement vers un objet , nous y attache par une chaîne de fer , que l'absence , le tems même ne peuvent ufer. J'avais vu Mademoiselle Adélaïde , elle était régulièrement belle , une parure élégante , le goût qui dirigeait sa coëffure ajoutaient encore à l'éclat de sa beauté ; & cependant nulle émotion n'avait encore éveillé mon cœur & mes sens. Rosalie , c'était le nom de cet être enchanteur , ne se présentait que sous le déshabillé le plus modeste , & déjà je l'adorais. Nul ornement ne chargeait sa tête , ses cheveux d'un châtain clair avaient l'air de l'abandon. Elle eût été la beauté même , sans quelques légères imperfections dans la régularité des traits ; mais sa physionomie avait tant d'expression , son regard était si animé , ses mouvemens avaient tant de charmes , qu'elle parlait à l'ame avant de parler aux sens : sa taille était souple & légère , telle qu'on la donnerait aux Grâces si on voulait les réaliser. Ses pieds , ses mains , appelaient les caresses de l'amour ; son ame noble , élevée respirait la sensibilité. Son esprit était délicat , prompt , plein de finesse & d'agrémens. Sa vivacité charmante avait besoin quelquefois d'être tempérée par la réflexion. Elle aimait à plaire , mais la sensibilité de son cœur , & les lumières de sa raison , la sauvaient de la coquetterie. Divers talens l'embellissaient encore ; sa danse enchantait , elle cultivait la Peinture , rare talent qu'elle a possédé depuis avec

supériorité. Elle venait d'atteindre sa quinzième année. Je m'en suis complu à dessiner ce portrait ; parce que Rosalie a influé sur le reste de ma vie , & je puis dire d'elle ce que Montagne disait de son ami la Béotie , *je l'aimais parce que c'était elle , parce que j'étais moi.*

Pendant tout le dîner , mes yeux la cherchèrent , deux fois je rencontrai les siens , & depuis elle les tint toujours baissés. J'observai que Madame Dumas ne buvait que de l'eau : je lui en parlai ; elle me répondit qu'elle en souffrait , mais que le vin d'auberge était un poison pour son estomac , & que le prix du bon était au-dessus de ses facultés. Je recueillis ce propos. Nous parlâmes ensuite des courses de Paris , la boue , le temps , les embarras des rues l'empêchaient d'aller à pied , & les voitures étaient si chères ! Je m'offris pour ses commissions ; après quelque résistance , je fus accepté , & le dîner fini , je courus les exécuter : à peine fus-je dehors que la pluie m'affaillit , le retour du soleil après un long orage m'eût été moins agréable : souffrir pour ce qu'on aime est un plaisir si doux ! Je revins au bout de deux heures triomphant & tout percé de pluie ; j'avais réussi dans mes commissions , voilà ce qui augmentait mon triomphe. Je fus plains de Rosalie , la mère & la fille s'empressèrent à m'essuyer. Je passai le reste de la soirée dans une sorte d'enchantement & d'ivresse ; je leur parlai de ma fortune , de ma

naissance; je contai mes aventures depuis mon arrivée à Paris. Rosalie daigna me louer & me plaindre : sa mère parut en concevoir plus d'estime pour moi. On ne me pria point à souper, & je me retirai dans ma chambre, où je passai une partie de la nuit à copier le mémoire de Madame Dumas. Je me couchai à la naissance du jour, mais le sommeil me refusa ses pavots, & las d'agiter ma couche sans succès, je me levai.

Mon premier soin fut de prier mon hôte de m'avoir dix bouteilles de bon vin. Je les payai d'avance pour être bien servi : c'était la méthode la plus sûre avec lui. J'employai le reste de la matinée à la copie du mémoire, & dès qu'elle fut finie, je courus la porter à Madame Dumas. Mon activité l'étonna; mais s'apercevant que j'avais les yeux rouges du travail de la nuit, elle me gronda de m'être ainsi excédé, & me menaça de ne plus me donner de l'ouvrage.

Je fus encore prié à dîner; je proposai alors mes dix bouteilles de vin, lui jurant qu'il rétablirait son estomac. Elle me refusa : mais Rosalie vint à mon secours, & m'aida à vaincre sa délicatesse. Je connus pour la première fois qu'il y avait un grand plaisir à donner. L'après-dinée je restai quelques momens seul avec Rosalie. Vingt fois j'ouvris la bouche pour laisser échapper quelques paroles, vingt fois ma voix expira sur mes lèvres; j'étais sans contenance, j'attifais le feu, je

me mouchais , je crachais , enfin , Madame Dumas rentra & finit mon supplice.

Ses affaires l'appelloient à Versailles , mais les courtes que l'on y fait pour demander justice ou grace , sont très-onéreuses. Souvent la récompense ou la faveur que l'on obtient a coûté le double de sa valeur , sans compter la fatigue & la perte du temps , qu'il est permis de calculer pour quelque chose quand on n'a pas le bonheur de faire le métier de courtisan. Madame Dumas s'y était transportée deux fois sans succès ; elle n'avait pu voir que rapidement les sous-Ministres qui ne l'avaient pas écoutée. Je me proposai pour faire le voyage :
 == Mais comment y irez-vous ? == A pied , Madame , j'ai bonnes jambes , & l'exercice m'est très-salutaire. Il fallut supplier pour obtenir cette faveur. Le lendemain je partis à 6 heures du matin , je remis une lettre au premier Commis , & je rapportai la réponse : j'arrivai pour dîner aussi frais que si je revenais de la promenade. Comme je fus remercié , loué , accueilli ! Quel dédommagement d'une fatigue passagère ! L'après-dinée , l'hôte Martin vint rapporter une bague à Madame Dumas , disant qu'il n'en pouvait trouver que six louis ; & elle en demandait dix , & la bague en valoit davantage. Je me tus : mais le soir je portai douze louis à M. Martin & le chargeai d'aller annoncer à Madame Dumas qu'on était venu lui offrir cette somme pour sa bague : elle en fut étonnée ; mais ses idées

ne se fixèrent pas sur moi. La nature s'était embellie à mes yeux, jamais la vie ne m'avait paru si douce; l'éternité ne doit être qu'un point sans mesure, sans espace, si l'on l'on jouit d'une félicité pareille ! que seraient quatre-vingts ans écoulés dans cet enchantement !

J'étais cependant tourmenté du desir de faire connaître mes sentimens à l'aimable Rosalie ; mais je sentais que je n'aurais jamais le courage de les exprimer de vive voix ; après beaucoup d'anxiétés & d'incertitude, je me décidai à composer cette lettre.

» Je tremble, Mademoiselle, en vous écrivant :
 » pardonnez-moi cette démarche, ce fera, je vous
 » jure, le seul tort que j'aurai envers vous ; mais
 » aujourd'hui je ne fais plus où j'en suis. Je vous
 » aime éperdument, j'ignore si c'est de l'amour ou
 » de l'amitié : c'est peut-être tous les deux. Ne
 » m'en veuillez pas, je vous en supplie, vous me
 » rendriez trop malheureux : & cependant je ne
 » vous aimerais pas moins «.

Antoine BERNARD.

La lettre faite, il fallait la donner ; & c'était là mon plus grand embarras. Je la gardai pendant trois jours sans jamais oser la risquer. Enfin, la circonstance me favorisa. Rosalie me demanda un livre que j'avais. Je fus inventif pour la première fois. Je recopiai ma lettre sur un carré de papier que j'adaptai sur la couverture intérieure, & je profitai de l'absence de la mère pour le donner à

Rosalie. En le lui présentant je balbutiai , ma main tremblait. = Mais qu'avez-vous Monsieur, vous paraîsez troublé! = C'est que, Mademoiselle, ce livre contient un secret qui m'accable & que je n'ose confier à personne. = En ce cas-là je dois vous le rendre. = Non , ce ferait encore pis, daignez plutôt l'apprendre, il est écrit sur la couverture. Elle l'ouvrit sans me répondre, lut quelques mots , & rougit beaucoup : dans cet instant, sa mère rentra, & Rosalie le posa aussi-tôt sur la cheminée. J'étais au supplice : mon esprit s'égarait , ce livre m'épouvantait : Madame Dumas en demande le titre ? sa fille, plus rassurée, répond pour moi : alors, sa mère le prend , l'ouvre , en parcourt quelques lignes. Je n'y tins pas : mon sang se fige , le cœur me manque, je me trouve mal : Rosalie s'en aperçut la première , jeta un cri de frayeur : à force d'eau & de vinaigre, l'eau de Cologne nous manquait , je recouvrai mes sens : mais ce qui acheva de me rétablir entièrement, ce fut l'action de Rosalie qui emporta le livre dans sa chambre.

Madame Dumas , riche des douze louis dont j'avais payé sa bague, se décida à aller faire quelque séjour à Versailles pour essayer d'échauffer l'humanité & l'activité des Commis. Elle fixa son départ au surlendemain. A peine avais-je osé paraître aux yeux de Rosalie : je ne l'approchais qu'en tremblant ; mais touchée sans doute de mon

embarras, elle n'affecta rien, m'adressa la parole d'un visage tranquille, & remit la sérénité dans mon cœur. Je les conduisis jusqu'aux voitures de la Cour. En leur donnant la main pour y monter, je fus assez heureux pour tenir quelques instans celle de Rosalie. J'osai d'abord la presser légèrement, je m'enhardis, je serrai davantage, mais sans oser lever les yeux; je craignais si fort de déplaire ! l'aimable Rosalie voulut bien ne pas s'apercevoir de ce mouvement, & ne me retira sa main que pour entrer dans la voiture. Voilà la première faveur que j'ai reçue de l'amour : aussi s'est-elle imprimée au fond de mon ame. Je n'oublierai jamais les délices de ce moment.

Je passai quelques jours dans ma chambre, rêveur & solitaire : M. Martin voyant ma tristesse qu'il prenoit pour l'ennui du désœuvrement, me conseilla de me distraire, & d'aller à quelque spectacle des Boulevards. C'est là, me disait-il, que l'on trouve la véritable gaité, & la simple nature. J'ai été à l'Opéra, je m'y suis ennuyé : la Tragédie des Français me donne des vapeurs, & la migraine pendant huit jours : il n'y a pas assez de combats : j'y voudrais plus de soldats, plus de morts, plus de bruit, & point de ces longues conversations, qui font bâiller tout le monde.

Je suivis le conseil de M. Martin, & je fus occuper une place aux Variétés amusantes. Je me trouvai à côté d'un homme, qui s'aperce-

vant

vant combien j'étais nouveau à ce spectacle , fut rempli d'attention pour moi , il m'expliquait le sujet des pièces , me nommoit les Acteurs , il porta la politesse jusqu'à m'obliger à prendre des rafraîchissemens. Après la Comédie il voulut absolument m'accompagner jusques à mon hôtel : il me proposa , pour le jour suivant , une partie chez Nicolet. Il m'en pressa le plus obligeamment du monde : j'acceptai , & nous nous donnâmes rendez-vous à quatre heures au Palais Royal. Je me félicitai de ma bonne fortune , & d'avoir rencontré un homme aussi aimable , & aussi honnête. Je m'y rendis exactement. Lui-même avait devancé le tems, pressé du desir de me voir.

Il m'engage à me promener en attendant l'heure du spectacle ; me fait quelques questions d'amitié sur ma situation , me recommande de ne point porter d'argent sur moi dans les lieux publics , infectés de filoux ; ensuite , avec une effusion de cœur bien rare , il m'offre sa bourse ; à votre âge , disait-il , les moyens ne sont jamais en proportion des besoins. Je le remerciai vivement. = Abjurez tout mystère avec moi : regardez-moi comme votre meilleur ami : j'espère le devenir , & mériter ce titre : êtes-vous en fonds ? Avez-vous de l'argent ? — Oui , j'en ai encore. = Combien ? = Dix louis. = Il faut les ménager. Ensuite , il me questionna sur mes sociétés , me conseilla de m'attacher toujours à la bonne compagnie. = Qui fré-

quentez-vous à Paris? = Je lui parlai de Madame Dumas & de son aimable fille, de leur séjour à Versailles. Je lui peignis sur-tout Rosalie des couleurs les plus séduisantes : gageons, me dit-il, en m'interrompant, que vous êtes amoureux de cette fille charmante? = Oui, je l'aime au-delà de toute expression. La nuit je m'éveille vingt fois rempli de son image; le jour je n'ai d'autre besoin que de la voir, & de l'entendre. = Est-elle riche? = Oh non, il s'en faut de beaucoup. Je lui contai alors l'histoire de la bague que j'avais achetée sous main. Il loua vivement ma générosité, m'assura qu'il m'en estimoit davantage. » Quoi de plus doux, disait-il, pour une ame honnête, que de secourir la vertu malheureuse, & l'objet que l'on aime; en pareil cas, il faudroit se vendre soi-même; & cette bague, l'avez-vous? = Non, elle est entre les mains de M. Martin. Ensuite, il me demanda si la mère m'écrivait. = J'en attends une lettre. = Ecrit-elle bien? = Je ne connais pas son écriture. Nous arrivâmes ainsi devisant chez Nicolet. Il voulut absolument me défrayer : trop heureux, ajoutait-il, de trouver l'occasion de me prouver l'intérêt que l'innocence & la candeur de mon caractère lui avaient inspiré. « Conservez soigneusement cette précieuse qualité; je voudrais bien que tous les hommes vous ressemblassent.

Nous nous séparâmes après le spectacle avec

toute la chaleur d'une vive amitié. Ce qui rendait notre séparation si douloureuse , si tendre , c'est qu'il allait passer quinze jours à la campagne , chez un oncle dont il devoit hériter : j'en étais réellement affligé ; j'ai vu peu d'hommes aussi prévenans , aussi attentifs.

Le lendemain matin , à peine avais-je quitté mon lit , que j'entendis frapper à ma porte. J'ouvre , je vois une femme d'un âge mûr , en robe noire , en grand bonnet , qui me demande d'un air doux & riant si je ne suis pas M. Antoine Bernard. = Oui , Madame , c'est moi-même. = Ah , Monsieur , j'en suis enchantée : d'après le portrait que l'on m'a fait de votre honnêteté , de la beauté de votre ame , de votre amour pour la vérité , j'avais le plus grand desir de vous connaître. Continuez mon enfant , ne vous laissez point corrompre par l'air infecté du siècle , & Dieu vous bénira. J'écoutais l'œil ouvert , & la bouche béante ; lorsqu'elle ajouta , j'arrive de Versailles , & je vous apporte une lettre de Madame Dumas , cette femme respectable , votre amie , & la mienne. Au nom de Madame Dumas , je jette un cri de joie , je demande mille pardons à cette bonne Dame , je la fais asseoir , je la remercie de sa complaisance , de sa peine : Je l'aurais embrassée de bon cœur si j'avais osé. = Comment se porte-t-elle ? = Assez bien ; un peu de rhume. = Et Mademoiselle Rosalie. ? = Elle a l'air préoccupé , rêveur , je lui

soupçonne quelque inclination à Paris, car elle s'ennuie à Versailles, elle me le disait encore hier au soir. Il faut convenir que c'est une Demoiselle bien aimable, bien honnête; trop heureux celui qu'elle aimera. Ces propos coulaient dans mon cœur comme un baume délicieux. J'ouvre la lettre, je la dévore : la voici.

» Je connais, mon cher Monsieur, la noblesse
 » de votre ame & votre amitié pour nous : je
 » suis obligée de faire un présent de vingt louis
 » pour hâter & appuyer le succès de mes sollici-
 » tations ; vous seul m'avez inspiré assez de con-
 » fiance pour m'arracher un aveu pareil, & vous
 » prier de me les prêter, si cela ne vous incom-
 » mode pas : cependant, comme je crains fort d'être
 » indiscrete, & que je ne veux pas abuser de votre
 » générosité, je me contenterai de dix louis, &
 » pour compléter ma somme je me déferai de quel-
 » que bijou inutile. Vous pouvez remettre cet ar-
 » gent à Madame Saint-Denis ; qui a bien voulu
 » se charger de cette lettre. C'est une femme de
 » la plus grande probité & la plus ancienne de
 » mes amies. Rosalie se porte bien, & me dé-
 » mande la permission de vous écrire une ligne de
 » sa main. Thérèse DUMAS.

» Je fais mille complimens à notre ami M. Ber-
 » nard, nous le regrettons beaucoup, Maman &
 » moi : s'il était ici avec nous, le temps ne nous
 » paraîtrait pas aussi long ». Rosalie DUMAS.

Quelle douce , quelle vive émotion j'éprouvai en lisant ces mots tracés d'une main si chère ! je me hâtai de compter les dix louis qui me restaient , à la charitable Madame Saint-Denis ; je lui fis mille excuses de la peine qu'elle voulait bien prendre : j'insistai pour la reconduire jusqu'à la porte de la rue , où je la quittai en la chargeant de mille bénédictions.

Dès que je fus dans ma chambre , je m'abandonnai à mon ravissement ; je lus , relus , l'apostille de Rosalie ; je la baïfais , la rebaisais avec transport. Je sortis pour commander un petit sac de taffetas verd , dans lequel je renfermai cette lettre si chère , & je la portai depuis , appliquée sur mon cœur.

Quelques jours après , ces Dames revinrent de Versailles , bien fatiguées , bien excédées de ce séjour , & désolées sur-tout d'avoir épuisé leurs facultés pour avoir eu l'avantage de parler une fois au Ministre , qui leur répondit que l'on verrait , qu'il n'y avait pas d'argent , & qu'il fallait d'ailleurs constater la dette. Elles ne me parlèrent point de l'emprunt de mes dix louis , je me gardai bien aussi de laisser échapper le moindre mot à ce sujet.

Cependant j'étais dénué d'argent , & il en est de lui comme de la santé , quand il manque , on en sent la nécessité. Je confiai mon embarras à M. Martin , qui connaissant l'état de mes finances , m'en demanda le compte. Je fus obligé de lui dé-

clarer la vérité. Le fleur Martin était né défiant ; l'emprunt lui parut suspect : & malgré le silence que j'avais exigé de lui , il s'en ouvrit à Madame Dumas ; qui étonnée , désolée , me fit appeller sur le champ , & exigea un nouveau récit de mon aventure. Je le fis avec fidélité : elle voulut voir la lettre que m'avait remis cette femme : comme elle était sur mon sein , enveloppée dans son petit sac verd ; je fus un peu troublé : j'hésitais : mais pressé par de nouvelles instances , je la tirai , en rougissant de son dépôt ; heureusement , on ne s'aperçut pas de cette cérémonie , ou du moins , on ne s'y arrêta pas. Madame Dumas nous montra alors un billet écrit de sa main , & les deux écritures étaient bien dissemblables. Martin s'écria qu'il s'en était douté , que j'avais été friponné , & que le fripon était celui qui me faisait tant d'amitiés aux petits spectacles.» Mais aussi , qui jamais a avoué qu'il avait de l'argent chez lui. = Quand on vous le demande , ne faut-il pas dire la vérité ? = La vérité ! quelle sottise ! Continuez , & vous verrez si la vérité ne vous menera pas en ligne droite à l'hôpital , ou aux petites maisons. A cet événement je ne perdis que mon argent ; & j'y gagnai plus d'affection de la part de la mère & de la fille.

M. Martin , malgré son amitié pour moi , n'eut garde de m'ouvrir sa bourse , mais charmé que je vive , pourvu que ce ne soit pas à ses dépens ,

il déclara à Madame Dumas l'achat que j'avais fait de sa bague. Je fus vivement grondé de cette charmante femme. La bague fut remise en vente, on s'en défit à un prix assez honnête, & mes douze louis me furent remboursés.

Me voilà encore dans le sein de l'opulence, enchanté du présent, peu soucieux de l'avenir, & m'abandonnant tout doucement au courant de ma destinée.

Mais un orage se formait sur notre horizon. Rosalie, l'aimable Rosalie, depuis quelques jours languissait, souffrait des maux de tête continuels : au troisième jour la fièvre, le transport la saisissaient. On vient m'éveiller dans la nuit, je cours chez un habile Médecin, il ne veut pas se lever, il ne marche jamais la nuit, je ne pus enfoncer sa porte, car je l'aurais arraché de son lit. On m'en indique un autre, j'y vole : à force de cris & de prières, M. le Docteur s'enveloppant de sa robe de chambre & d'une grande perruque, consent à me suivre. Il ordonna une prompte saignée, je vole chez le Chirurgien : je le fais dépêcher ; je l'amène : quel tableau que celui d'une jeune personne brillante d'attraits, gissant sur le lit de la mort ; sa mère auprès-d'elle, pâle, éplorée, l'embrassant à chaque instant, la conjurant de vivre, implorant la mort pour elle-même. Moi d'un autre côté, égaré, éperdu, voulant lui prodiguer mille secours inutiles.

Je connaissais la délicatesse de Madame Dumas. Je vins à ses genoux lui apporter mes douze louis ; elle m'embrassa : j'en accepte , dit-elle , la moitié ; il s'agit du salut de ma fille , & vous êtes si fort notre ami.

L'état de Rosalie était toujours allarmant : la nuit on ne me permettait pas de rester auprès d'elle ; mais j'allais de ma chambre à la sienne pour écouter à la porte , pour apprendre de ses nouvelles ; le jour je restais auprès de son lit , ou je courais la Ville pour lui chercher du secours. Enfin la fièvre se calma , l'espérance revint , & nous respirâmes. Le Dimanche Madame Dumas voulant entendre la messe , me confia la garde de sa fille. Sa pauvreté ne lui permettait pas d'en avoir d'autre : je restai donc auprès de son lit , ne lui parlant pas de peur de l'agiter , mais ayant les yeux toujours fixés sur elle , un soupir qu'elle entendit la fit tourner de mon côté ; elle jeta un regard sur moi , & de l'air le plus intéressant , sans proférer une parole , elle me présente sa main. Ah Dieux ! je la saisis , je la presse avec transport , je la couvris de mes baisers : ah ma chère Rosalie , lui dis-je , vivez , vivez , ou je meurs. Je m'arrêtai , les sanglots , les larmes m'interceptent la parole : Rosalie ne me répondit rien , mais je sentis presser doucement ma main. Je porte encore la sienne sur ma bouche , sur mon visage , je la baigne de mes larmes. Madame Dumas entra dans ce moment ,

Rosalie retira sa main , mais je ne pus arrêter mes pleurs ; qu'avez - vous donc , me dit Madame Dumas , d'où viennent ces pleurs ? Je fus obligé de lui raconter la scène touchante qui venait de se passer. Elle ne répondit rien : mais le soir elle me prit en particulier & me demanda si j'aimais sa fille. Oui , Madame , avec idolâtrie. = Lui avez-vous déclaré votre amour ? = Jamais de vive-voix : mais je lui ai écrit. = Elle a reçu votre lettre ? J'avouai alors le détour dont je m'étais servi pour la lui faire parvenir. = On doit excuser votre jeunesse , & votre sincérité couvrir votre faute. Mais je vous conjure au nom de l'amitié & de l'honneur de ne pas nourrir cette passion. La fortune s'oppose à vos vœux : nous sommes pauvres , vous n'êtes pas plus fortuné que nous , & l'union de vos cœurs ferait votre malheur réciproque. Allons , promettez-moi de ne plus l'aimer. = Mais , Madame , comment peut-on s'empêcher d'aimer ? = C'est l'ouvrage du tems & de la raison. Promettez-moi du moins de lui cacher vos sentimens. Je soupirai , & je promis. Je connus dès ce moment les tourmens , les angoisses de l'amour.

Le jour suivant , pour dissiper ma tristesse , je fus me promener sur les Boulevards : je les traversais , au milieu d'une foule de carrosses , abandonné à ma rêverie , lorsqu'un grand laquais me tirant par le bras , me dit qu'une Dame , dont il m'indiqua la voiture , désirait de me parler. Je le

fuivis , & je reconnus Mademoiselle Adélaïde. Elle m'accueillit d'un souris gracieux , me reprocha doucement mon indiscretion vis-à-vis du Comte de Vieille - Maison. = Mademoiselle , j'en étais bien fâché , je vous l'assure , mais il faut toujours dire la vérité. = Non pas vraiment , toute vérité n'est pas bonne à dire. Mais mon amitié vous pardonne , & je ne renonce pas au plaisir de vous obliger. J'ai congédié le Comte de Vieille-Maison , aussi antique que son origine. Il me fatiguait de sa politique , ne m'entretenait que des affaires , des intérêts des Princes , moi je m'occupe des miens , & m'inquiète fort peu de ceux des Princes. Je vis présentement avec le Marquis de Valinac , l'amant de la Duchesse de Beaucourt , femme du Ministre ; le Marquis me la sacrifie en secret , & j'obtiens par le crédit de ma rivale tout ce que je veux. Venez chez moi demain matin , vers le midi , c'est l'heure de notre lever , & je vous présenterai au Marquis.

Je fus exact au rendez-vous : mais M. le Marquis avait été obligé de s'exposer au grand air avant que le soleil eût atteint son zénith ; il avait perdu dans la nuit quinze cens louis , & il s'était arraché des bras du sommeil & d'Adélaïde , pour aller attaquer la bourse de ses bons amis , Messieurs les Usuriers. Cependant il était prévenu de ma présentation , & j'avais ordre de me rendre à son Hôtel à deux heures. = A propos , n'oubliez pas

de dire que vous êtes un pauvre Gentilhomme ; la noblesse est fa manie : j'ai emprunté ce détour pour échauffer son zèle , il ne voudrait pas obliger un roturier. Comme l'heure de mon rendez-vous était encore éloignée , je ne pris pas la ligne droite pour me rendre à l'Hôtel Valinzac. En décrivant ma parabole , je rêvais à cette noblesse dont Mademoiselle Adelaïde voulait m'honorer. C'est un mensonge , disais-je , que de me donner pour Gentilhomme , & dans le monde on ne peut réussir que par la vérité. M. Martin que je rencontraï fortuitement , me demanda à quoi je rêvais. Je lui exposai mon inquiétude , & ce qu'exigeoit de moi Mademoiselle Adelaïde. = Eh bien , le grand embarras ! je me dirais le fils de l'Empereur du Mogol , si ce'a devait faire ma fortune. = Mais c'est un mensonge , & le mensonge.... est nécessaire dans le monde : si les hommes ne se trompaient pas entr'eux , ils se détesteraient : on ment aux Rois , aux femmes , aux Grands , aux beaux-esprits , & le mensonge est le nœud de la société.

Je quittai le sieur Martin sans être séduit par ses sophismes. Mes principes avaient jetté dans mon cœur de trop profondes racines. J'arrivai avec mes réflexions à l'Hôtel Valinzac : à la faveur d'une lettre dont j'étais porteur , je fus introduit dans la salle des bains où était M. le Marquis. Vous venez à propos , me dit-il , je me charge de votre fortune ; & en attendant que je puisse vous obtenir

une place, je vous nomme mon Lecteur, avec cent pistoles d'appointemens. Mon Maître-d'Hôtel a ordre de vous faire bonne-chère. Cela vous convient-il? = Ah Monsieur le Marquis, avec ce traitement & vos bontés, je serai plus riche que vous. Il rit de ma naïveté: = Eh bien, vous allez entrer en exercice, prenez ce livre, & lisez-moi pendant que je suis dans le bain.

Ce Livre avait pour titre, les Bijoux Indiscrets; il me parut qu'il amusait beaucoup M. le Marquis; mais je n'y comprenais rien, n'ayant jamais lu chez ma mère, pour égayer nos soirées, que Marie à la Coque, la Légende Dorée, & les Miracles du Bienheureux Paris, rédigés par le Conseiller Carré de Montgeron.

En me renvoyant, M. le Marquis me prévint de l'heure de mes devoirs auprès de lui. = » Le » matin quand je me baignerai; & lorsque je coucherai chez moi, vous me ferez auprès de mon » lit une lecture voluptueuse, jusqu'à ce qu'un » doux sommeil me ferme la paupière. Je veux » m'endormir dans les bras de la volupté. J'ai » recueilli, disait-il, dans le cours de sept ou huit » ans environ deux cent mille livres de rente; si » je crois mon fidele Intendant, il ne m'en reste » plus que la moitié. Mais les jouissances coûtent, » & je n'aime pas les privations: j'ai trente ans, » c'est-à-dire, à-peu-près encore une quinzaine » d'années à boire dans la coupe des plaisirs, je

» veux, jusqu'à cette époque, que ma vie ne soit
 » qu'une longue & délicate ivresse : alors, après
 » avoir épuisé toutes les sources de la volupté, je
 » consens à rendre en paix mon corps aux élémens «.
 J'ai su depuis qu'il avait tenu sa parole, & qu'il
 était mort à quarante-cinq ans, ruiné, chargé de
 dettes, desséché, perclus de tous ses membres,
 mais souffrant depuis deux ans des douleurs très-
 aiguës, sur lesquelles sans doute il n'avait pas
 compté.

Jusqu'à sa rentrée dans le bain, je ne vis plus
 M. le Marquis : alors je fus mandé pour faire ma
 lecture : mais à peine l'avais-je commencée, qu'on
 apporta un billet de la Duchesse de Beaucourt, il
 éclata de rire en le lisant ; sa colère est plaisante,
 disait-il, en ricanant. Allons, écrivez M. Ber-
 nard, ce billet mérite une réponse. » Oui, ma
 » belle Duchesse, je ne suis pas assez faux pour
 » chercher à vous en imposer ; j'ai passé la nuit
 » avec la petite Adélaïde, mais je ne soupçon-
 » nais pas qu'une femme de votre rang, & aussi
 » sûre de mon cœur que vous devez l'être, pût
 » s'effaroucher d'un désir passager pour une petite
 » grisette : on appelle cela préluder au plaisir ; &
 » si vous daignez l'appeller auprès de vous, vous
 » verrez que ce prélude n'affaiblit point les sen-
 » timens éternels de respect & de tendresse que
 » vous m'avez inspirés «. Monsieur le Marquis,
 par discrétion, mit l'adresse lui-même : ensuite il

se fit habiller, & disparut pour le reste du jour.

Il rentra chez lui à trois heures du matin, & me fit éveiller pour venir remplir auprès de lui mon office de lecteur. Mon ami, me dit-il, j'ai des vapeurs, ou plutôt un reste d'humeur enveloppe mon esprit. J'avais compté passer une partie de la nuit chez la Duchesse, mais elle est piquée au vif du billet de ce matin, elle le trouve impertinent : cependant tu l'as vu, il respirait la passion, c'était l'expression du plus pur sentiment ? les femmes, on ne peut les comprendre ! Lis-moi quelque chose d'un peu gai pour chasser ces nuages ; je pris un livre, c'était le *Sopha*. = Non, il est trop sérieux, je n'ai pas dans ce moment l'esprit enclin à la réflexion. Ah ! cherche-moi les *Œuvres* de l'Abbé de Grecourt : » cette Duchesse » est pourtant singulière, ses idées sont neuves, » il semble qu'on ne peut l'aimer, en couchant avec » d'autres femmes ». Je crus au nom de l'Abbé de Grecourt, que ses *Œuvres* étaient ou morales ou pieuses. Mais les expressions m'en parurent si bizarres, elles étaient si nouvelles à mon oreille, que j'anonnais, balbutiais ; un vif incarnat colorait mon visage. Heureusement le sommeil versa bientôt son baume soporifique sur les yeux fatigués de M. le Marquis, & me permit de me retirer.

A l'heure du bain, je me présentai pour mon service : M. le Marquis n'était plus tourmenté des vapeurs de la veille : mais il avait une paresse d'esprit

qui ne lui permettait pas de lier deux idées : laisse ton livre & caufons : ta famille est du Limoufin ?
 = Oui, Monsieur le Marquis. = A qui tiens-tu dans la Province ? = A ma mère. = Parbleu, je le crois aisément. As-tu des parens un peu distingués, qui marquent dans le monde ? = Oui, j'ai un cousin germain qui est Chanoine à Limoges. = Diable, c'est une belle fortune ! une grande illustration pour une famille. Mais que faisait ton pere, a-t-il servi ? = Il était comme mon grand-père, Marchand Drapier. = Marchand Drapier ! vous avez donc dérogé ? = Non, Monsieur, nous avons toujours été honnêtes gens. = Mais n'es-tu pas Gentilhomme ? = Non, Monsieur le Marquis. Il est vrai que Mademoiselle Adélaïde m'a recommandé de me donner pour tel, mais ce seroit un mensonge, & je l'ai en horreur ; il ne mène à rien de bon. = Ma foi mon cher ami, j'en suis fâché pour toi : mais je voulais obliger un Gentilhomme & non un Roturier. Voilà quatre louis, je te rends ta liberté, adieu.

Je me consolai aisément de cette disgrâce, les lectures de M. le Marquis n'étaient pas à ma portée, & effarouchaient mon innocence. D'ailleurs je retournais auprès de Rosalie, & près d'elle je n'aurais pas regretté l'empire du monde.

J'avais pourtant promis à Madame Dumas de taire mon amour : & je me trouvai bientôt dans une situation embarrassante. Madame Dumas réglait

des comptes avec M. Martin, & moi plus reculé avec Rosalie, je lui taillais une plume : j'allais l'essayer lorsqu'elle me dit avec une douceur & une gaité charmante, = Qu'allez-vous écrire ? = Ce que vous ordonnerez. = Eh bien, écrivez si vous êtes amoureux. Le trouble me saisit, je me rappelle ma promesse à sa mère, & j'écris : *j'ai aimé. Mais j'ai promis de renoncer à celle que j'aimais.* Rosalie s'empresse de lire, mais à ces mots, elle jette le papier, me tourne le dos sans prononcer une parole, & ne me regarde plus du reste de la soirée. J'étais désespéré. Je passai la nuit, dans la plus vive agitation.

Le lendemain je ne pus voir Rosalie jusqu'à l'heure du dîner. Elle s'était renfermée dans son cabinet, sous prétexte de finir un tableau. A dîner elle eut un air fort gai, & moi fort sot, elle affectait de manger avec appétit, & mes morceaux hésitoient dans ma bouche. Sans doute elle démêla mon trouble, & pour mieux en jouir, & pour l'accroître, elle me demanda s'il y avait long-temps que je n'avais vu Mademoiselle Adélaïde. Elle s'était imaginé que c'était à Adélaïde que j'avais fait cette promesse. A cette question je rougis par-dessus les yeux. Je ne fais ce que je répondis. Le dîner fini : elle s'éclipça pour aller reprendre son ouvrage. Madame Dumas qui nous avait observés, & qui voyait quelque chose de peu ordinaire dans la conduite & le ton de sa fille, voulut

voulut en savoir la cause; je lui en fis l'aveu très-ingénu; elle approuva ma conduite, & me pria de lui pardonner la rigueur dont elle usait. = *Je suis mère, & j'en remplis les devoirs.* Mais la tendre Rosalie, sous cet air de sérénité, n'en était pas moins agitée. Elle m'a confié depuis, qu'après avoir passé une partie de la nuit à pleurer, elle fut entendre une messe bien dévotement, pour demander à Dieu la grace de m'oublier, & de triompher de sa passion. L'amour est un sentiment de dévotion, & celle-ci un sentiment d'amour, un besoin d'aimer. Dès que je pus quitter Madame Dumas, je courus dans ma chambre, & je répandis un torrent de larmes : elles me soulagèrent : je sortis, je fus me promener au loin dans la campagne sans rien voir, sans rien entendre, anéanti dans ma profonde rêverie. Je ne rentrai chez moi que fort tard, & je ne vis personne. Dès que le jour parut je regagnai les champs. Je trouvais un certain adoucissement dans cette promenade, soit que la nature parle mieux au cœur quand la sensibilité est affectée, ou que l'action & le mouvement soient une diversion au chagrin. Je dinai même hors de la ville : mais je ne pus résister au desir pressant de retourner dans l'asyle où respirait ma chère Rosalie. M. Martin m'apprit en arrivant que Madame Dumas était fort inquiète de moi, & avait envoyé plusieurs fois pour savoir si j'étais rentré. Hélas ! je brûlais d'être chez

elle ; & cependant en y allant , je modérais mes pas , je m'arrêtais , je tremblais. Je fus grondé sur ma disparution : mais bientôt à travers les discours & l'intérêt que me témoignait Madame Dumas , je vis , sur ses yeux & sur sa physionomie , un voile de tristesse , qui commença à m'inquiéter. Rosalie était auprès de la fenêtre son ouvrage à la main. Sa mère & moi étions devant le feu ; Le silence régnait dans la chambre , quand , tout-à-coup , j'entendis pleurer Rosalie. = Ah mon Dieu , Mademoiselle , qu'avez-vous ? Soudain Madame Dumas se lève , se précipite dans les bras de sa fille , & confond ses larmes avec les siennes. A ce tableau si touchant , les miennes coulèrent abondamment. Je me jette aux genoux de Madame Dumas , au nom du ciel , lui dis-je , apprenez-moi la cause de vos pleurs. Quel malheur vous menace ? Que vous est-il arrivé ? = Rien mon enfant , rassurez-vous , nous ne sommes pas heureuses , & ma fille pleure. Ses larmes soulagent son cœur ; laissons-la pleurer. Après ces mots , elle reprit sa place , essaya de soutenir la conversation ; mais la contrainte & la douleur éteignoient sa voix , ses paroles étaient entrecoupées & sans suite : ne pouvant vaincre son affliction , elle se détermina au silence. Rosalie , moins maîtresse d'elle-même , continua ses soupirs & ses sanglots. Dans ce moment , on frappe à la porte : = Ah Maman , c'est lui ! = Qui Mademoiselle ? qui donc ?

parlez, je vous en conjure. = Ah Monsieur, c'est Maman qui va vendre son linge & ses robes; je veux donner les miennes; elle s'y oppose. = Et pourquoi cette vente? = Nous devons huit louis à M. Martin qui les réclame, & nous fait entendre que si nous ne le payons pas, il sera obligé, malgré lui, de nous refuser son logement. Mais j'en ai, m'écriai-je! j'ai douze louis : que je suis heureux! les voilà : je vais les porter à M. Martin. Non, me dit Madame Dumas, en m'arrêtant : je suis pénétrée de votre générosité. Mais je ne puis en profiter. = Et pourquoi, Madame, vous me méprisez donc bien? Ah Mademoiselle, votre mère me méprise : que lui ai-je fait? = Non, mon cher enfant, on ne peut vous estimer davantage, mais vous êtes aussi infortuné que nous! = Infortuné! Moi? Non je suis le plus heureux des hommes. Je ne troquerais pas mon sort contre le plus brillant de la terre : je suis avec vous : j'ai cent écus. Rosalie, Mademoiselle, jettons-nous à ses pieds, pour la prier de les accepter : en effet, nous tombons tous les deux à ses genoux; pendant cette scène on continue de frapper à la porte : je me lève, je cours l'ouvrir : n'est-ce pas ici me dit un petit homme, que loge une femme qui a des nippes à vendre : = Des nippes? ah malheureux! fortiez; laissez-nous : rien n'est à vendre. = Pardonnez-moi, Monsieur, je veux entrer. = Non vous dis-je, on n'entre point. Comme il s'obsti-

nait, & voulait forcer la porte, la colère m'enflamme, je le prends par le col, & je l'entraîne vers l'escalier : plus il s'efforçait de m'échapper, & plus je ferais vivement. Je le conduisis ainsi d'escalier en escalier jusqu'au premier étage : il criait, heurlait, je fus inflexible. Lorsque je lâchai ma proie, lui, toujours avide de la sienne, voulut remonter : je l'atteignis bientôt, & par un effort, sans doute trop vigoureux, je le renversai à mes pieds, & il roula quelques marches. Alors, tout joyeux de ma victoire, je vole à M. Martin, j'acquiesce Madame Dumas : après quoi, pour éviter tout reproche ou un refus d'elle, je ne parus plus du reste de la journée.

Je passai une nuit paisible & douce, j'étais si content de moi-même. J'avais pu rendre un bon office à ce que j'adorais. Le soleil brillait déjà sur l'horizon ; quand l'hôte Martin m'éveilla en sursaut, en s'écriant, que diable avez-vous fait hier au soir à ce coquin de frippier ? je l'ai bien entendu beugler sur l'escalier, mais je me suis bien gardé de paraître ; je n'aime pas à me jeter dans des embarras, vous auriez pu l'étrangler à votre aise, & d'ailleurs un frippier mort, il en renaît dix autres plus frippons : allons, levez-vous : nous sommes mandés chez le Commissaire Cocard. — *Je suis innocent, je ne crains rien, & je parlerai au Commissaire Cocard* : je m'habillai à la hâte, & nous nous rendîmes avec le sieur Martin chez

ce suppôt subalterne de la Justice. Soyez ferme, me disait mon hôte, chemin faisant, il n'y a point de témoins; niez tout hardiment : pour moi, je jurerai que je n'ai rien entendu.

Je trouvai une accusation très-grave chez le Commissaire Cocard : & j'avais pour antagoniste, la femme du frippier qui se présentait pour son mari, qu'elle disait détenu dans son lit par ses douleurs & ses contusions. Quand on eut lu la déposition, le sieur Martin, stable dans ses maximes, jura que rien n'était plus faux : que je n'avais pas touché cet homme, & qu'il n'avait rien entendu. A ces mots, la femme s'anime, l'affaire s'engage, les invectives, les injures partent, se croisent, volent d'une bouche à l'autre. Alors M. le Commissaire rajustant sa perruque, se dresse sur ses deux pieds, & impose silence aux parties déclamantes. Ensuite, il se tourne vers moi, & m'interpelle d'une voix grave & majestueuse. Fidèle à mes principes, je racontai l'aventure sans la voiler d'aucun déguisement. Pendant le récit le sieur Martin se désolait, me faisait des contorsions épouvantables, mais il eut beau me regarder, grimacer, je n'en suivis pas moins la ligne de la vérité.

Le Commissaire Cocard, homme expert dans son métier, jugea d'après ma confession que je cachais la moitié de mes méfaits, puisque j'en avouais une partie, & procédant en conséquence, il me fit conduire en prison.

Je souffris ce revers avec la constance d'un Héros, j'étais martyr de la vérité, & cette idée me consolait : je ne pouvais pas oublier que deux pigeons, symboles du Saint-Esprit, avaient ombragé mon berceau. Mais l'hôte Martin était furieux, il me traitait d'insensé, d'imbécille. Voilà, dit-il, où mène votre système : j'ai dit cent mille mensonges dans ma vie, & je m'en trouve très-bien : quand on veut se conduire comme vous, il faut aller vivre chez les Sauvages. Sa diatribe finit à la porte de la prison, où il me laissa en me conseillant de ne pas dire ses vérités au géolier qui pourrait les repousser brutalement.

Madame Dumas & sa fille accoururent aussitôt. Elles me trouvèrent dans un sale & obscur réduit, confondu avec trois ou quatre malheureux. Elles me firent donner une chambre séparée, & décorée pour tout meuble d'une chaise de paille & d'un petit banc. Rosalie & moi occupâmes le banc, & la chaise, quoique délabrée, fut le siège d'honneur de Madame Dumas. Dès que nous fûmes seuls, cette charmante femme m'embrassa : ensuite s'adressant à sa fille ; eh bien ma chère Rosalie, penfes-tu qu'il nous aime ? crois-tu qu'il nous soit attaché ? = Oui, Maman, Monsieur paraît avoir de l'amitié pour nous. = Et nous l'aimerons-nous ? tu ne réponds rien ? = Maman je crois que vous devez l'aimer. = Oui, moi, sans doute : mais toi ? = Je ne le dois pas. = Pour-

quoi, avec mon aveu ? = Il ne suffirait pas, il faudrait que Monsieur eût autant d'attachement pour moi qu'il en a pour vous : mais. . . = achevez. = Je n'ai plus rien à dire. Ah ! si je vous aime, m'écriai-je ! je m'arrêterai, je rougis, j'ébaissai les yeux. Madame Dumas jouit un moment de mon trouble & de celui de sa fille. Ensuite elle nous dit, allons mes enfans, aimez-vous : je le veux bien, consolez-vous par les sentimens les plus purs & les plus tendres des rigueurs de la fortune. A ces mots je me précipitai à ses pieds, ensuite à ceux de Rosalie, je saisis sa main, je la mouillai de quelques larmes qui sortirent du fond de mon cœur. Je lui jurai cet attachement éternel que la passion envisage, & qui existerait certainement si les mœurs & le ton de la société n'avaient dépravé l'amour, & modifié la nature même. Le germe le plus heureux déposé sur un terrain ingrat, ne produit que des fruits amers. Après cet épanchement d'amour & de sensibilité, Madame Dumas me rappella à la raison : mes enfans, nous dit-elle, notre misère respective s'oppose à votre union. Il faut attendre que vous soyez placé : vous avez du mérite, des mœurs, vous devez réussir avec ces moyens là. C'est dans cette effusion de l'ame, dans la conception de cent projets de fortune, d'arrangemens de mariage, que la journée s'écoula délicieusement. Nous n'étions plus dans une prison : qu'importe le réduit que nous habitons quand le bonheur y est

avec nous ! Depuis ce jour , je n'appellai plus Madame Dumas que ma petite maman , & Rosalie était ma sœur.

Elles s'occupèrent vivement de ma délivrance : mais le frippier exigeait une somme considérable en réparation , & c'était là précisément le ressort qui nous manquait. Le sieur Martin venait quelquefois me donner des conseils , mais il n'eut jamais la force de m'offrir sa bourse. Déjà six semaines s'étaient écoulées , & rien n'avancait. Ma petite maman & Rosalie étaient au désespoir. Pour surcroît de disgrâce elles furent obligées d'aller à Versailles. Le chagrin & l'ennui commencèrent à m'envelopper. Le sommeil me fuyait , je perdais l'appétit. Le peu d'argent que j'avais s'était fondu rapidement dans ce creuset infernal : la misère & la faim m'environnaient. Une nuit , que dévoré d'inquiétude je cherchais dans mon esprit les moyens d'amollir la dureté du Commissaire & du frippier ; Mademoiselle Adélaïde vint se présenter à ma pensée : ah m'écriai-je ! si elle savait ma situation , elle en aurait pitié ! Cette idée fut un trait de lumière : je me lève à la pointe du jour , je compose une lettre pathétique où je lui peins l'excès de mon infortune : on vous répondra , dis-je , au Commissionnaire , qu'il n'est pas jour chez elle : mais priez , suppliez qu'on l'éveille , assurez qu'il s'agit d'une affaire importante : il s'acquiesça à merveille de ma commission , & il insista

si vivement qu'on interrompit le sommeil de Mademoiselle Adélaïde. Elle me répondit sur un petit morceau de papier ambré : soyez tranquille , vous aurez de mes nouvelles dans la journée. Qu'elle fut longue ! que je fus agité ! déjà le jour s'éteignait , & personne ne paraissait. L'espérance m'abandonnait , le désespoir m'égarait. Je restais immobile devant la porte de la prison , les yeux fixés sur elle. Enfin cette porte s'ouvre , j'avance , & j'aperçois la généreuse Adélaïde. Je vole dans ses bras. — Ah , Mademoiselle , ayez pitié de moi , sauvez-moi , je suis perdu sans vous. Rassurez-vous me dit-elle , en me pressant doucement dans ses bras : vous êtes libre ; & je viens vous chercher. Aussi-tôt un laquais enlève mes hardes , elle paye le Géolier , & m'entraîne dans sa voiture. La reconnaissance , la joie étouffaient mes paroles , je lui ferraï les mains , j'embrassais ses genoux. Adélaïde partageait mon émotion. Je ne croyais pas , dit-elle , qu'il fût si doux de faire du bien ! elle me raconta ensuite que ma lettre reçue , elle avait fait venir le frippier chez elle , lui avait offert de l'argent ; que refusant ses propositions , elle avait voulu le traduire chez le Lieutenant de Police : j'ai mon carrosse là-bas , lui dit-elle , partons : je lui parlerai au nom des malheureux : il en est le protecteur , & par sa place & par la bonté de son cœur. Ma vivacité & cette menace ont effrayé ce misérable juif. Il a accepté mes propositions en

exigeant seulement que je lui remboursasse les frais d'un habit complet, dont il avait, disait-il, gratifié M. le Commissaire Cocard. J'y ai adhéré : j'ai couru chez cet honnête Cadi, & ayant obtenu l'ordre de votre élargissement, je me suis fait un vrai plaisir de venir vous l'annoncer moi-même. A ces mots son carrosse s'arrêta devant la porte de mon Hôtel : = Adieu, mon cher ami, je veux voir le dernier ballet de l'Opéra, & l'heure presse. A propos, vous êtes sans argent, voilà ma bourse. = Mais Mademoiselle, comment vous le rendrai-je cet argent, je n'ai rien ? = Je vous donne vingt ans : adieu, soyez demain à mon lever, j'ai imaginé un moyen de pouvoir vous être utile.

Je rentrai tout radieux dans l'Hôtel du sieur Martin, qui fut très-étonné de mon apparition. = Comment diable avez-vous fait pour échapper aux ferres de la Justice ? Je dois tout à Mademoiselle Adélaïde, m'écriai-je, & je lui fis le récit de la générosité, de la magnanimité de son procédé. = Cette Demoiselle Adélaïde est une fille inimitable. Je suis toujours étonné d'apprendre qu'il y ait des gens qui donnent ainsi leur argent, car quand on l'a lâché, il ne revient plus. Et cependant il y a de ces gens-là, tout le monde l'assure, il faut bien le croire. Il est vrai que j'ai prêté six louis à Madame Dumas pour son voyage de Versailles. Comment faire, cette pauvre femme est intéressante, elle n'a pas le sou : il faut bien s'exécuter. =

Ah M. Martin, que je vous en fais bon gré ; vous ne sauriez mieux placer votre argent. = J'ai seulement exigé qu'elles me laissassent leurs hardes. = Eh mais mon Dieu, comment feront-elles sans hardes. = Ma foi, comme elles pourront. Elles ont chacune une robe & trois chemises, avec cela on peut aller au bout du monde. Je me hâtai de lui rendre ces six louis, & de faire partir pour Versailles la malle qu'il avait en nantissement.

Je courus chez ma bienfaitrice à l'heure indiquée : tel est l'effet des services rendus ; cette aimable fille m'accueillit comme si elle me devait de la reconnoissance ; elle s'attachait à moi en raison du plaisir qu'elle avait eu à m'obliger. Voilà, me dit-elle, une lettre que vous porterez à l'Abbé de Saint-Paulin, c'est le neveu du Cardinal de Saint-Pierre qui est très-bien avec la Princesse de Walmeck, dont le mari a la plus grande influence à la Cour, & il adore sa femme. Allez-y, c'est le moment : l'Abbé m'a quelques obligations, & j'aime à croire qu'il ne les a point oubliées.

Je vais donc chez M. l'Abbé de Saint-Paulin, porté sur les ailes de l'espérance. On me laisse passer à la porte : j'entre dans une antichambre, je demande M. l'Abbé au laquais de garde. = Il n'est pas jour. De quelle part ? = De Mademoiselle Adélaïde. = Attendez, on va le savoir. Le Laquais de garde court avertir le second laquais, celui-ci avertit le valet-de-chambre : enfin de bouche

en bouche la réponse me revient ; & je suis introduit dans le boudoir de M. l'Abbé de Saint-Paulin.

Ce jeune Prélat était enveloppé d'un vaste peignoir garni de dentelles , & noué d'un ruban rose. Il prenait sa leçon de harpe , & s'accompagnait. Sa voix était douce , intéressante , mais peu étendue. Il me fit signe de m'asseoir , & continua de chanter une ariette que j'ai retenue. C'était une production de son génie , & son Maître avait fait la musique.

Amour , plaisir , volupté douce & pure ,
Dieux bienfaisans que j'adorai toujours ,
Comblez mes vœux : au sein de la nature ,
Aux pieds d'Eglé , laissez couler mes jours !
Vains préjugés , tristes mensonges ,
Fuyez , fuyez loin de mon cœur :
Ah si la vie est un tissu de songes ,
Faisons au moins le rêve du bonheur !

La leçon finie , je lui présentai ma lettre : un moment de grace , dit-il , je suis à vous. = Dumont (c'était le valet-de-chambre) je dois sortir ; donnez à mes cheveux le négligé du matin. Je veux me trouver à la toilette de la Duchesse de Melcourt. Il doit y avoir un travail pour les bénéfices , le moment est décisif ; il faut absolument qu'elle y mette de la chaleur , qu'elle sollicite vivement ma cause. Il est étonnant que l'on ne fasse rien pour moi : je n'ai encore qu'une Abbaye de vingt-cinq

mille livres : je suis écrasé de dettes ; je meurs de faim. Oh je crierai ! pardon Monsieur , comment se porte Adélaïde ? — A merveille. = Voyons ce qu'elle demande. Il commençait à lire lorsqu'il fut interrompu par un billet qu'un laquais apporta , & qu'il ouvrit aussi-tôt. La lecture faite : = Regardez Dumont sur mon registre les engagemens que j'ai pour Mardi ; la Marquise d'Elmont me prie à dîner pour ce jour-là. Dumont apporte un *in-folio* & lit. = Engagement de Monsieur pour Mardi : à onze heures une partie de cheval avec la Comtesse d'Orfin : à quatre heures un dîner d'hommes avec des huîtres vertes & du vin de Champagne , chez l'Abbé de Xaintonge. A neuf heures du soir rendez-vous chez la Princesse de Walmeck , pour y jouer dans les Proverbes le rôle d'un jeune fat. = Il est vrai , il faudra que j'étudie. Tu diras à la Marquise (s'adressant au laquais) que je ne puis la voir de tout Mardi. = Pourrez-vous , Monsieur , pour Jeudi ? = Dumont , voyez pour Jeudi. Dumont regarde. = Jeudi , Monsieur , à dix heures , va donner une leçon de chant à cette jeune Actrice qui débute aux Italiens. Et à trois heures , Monsieur , doit aller se promener au Bois de Boulogne avec une Dame qui n'est pas nommée. = Ah parbleu , j'allais l'oublier ! Mon ami , tu diras à la Marquise que j'en suis au désespoir , que je lui ferai dire le jour que je pourrai lui donner.

Enfin Monsieur l'Abbé reprit ma lettre. = Ah ,

ah, voilà qui est très-plaisant ! Adélaïde prétend que vous dites tout ce que vous avez sur le cœur ?
 = Oui, Monsieur, je n'ai jamais trahi la vérité.
 = Cela doit être très-piquant : on ne vous ressemble nulle part. = Pardonnez-moi ; ma mère n'a jamais dit que deux mensonges dans sa vie. =
 Quoi votre mère ? ah c'est encore plus original dans une femme ! Je donnerais mes deux plus beaux chevaux pour avoir pendant huit jours une femme aussi singulière. Ensuite se regardant dans son miroir,
 = Mais Monsieur Dumont, voilà des boucles qui sont d'une roideur & d'un apprêt. . . . Vous savez que j'aime tout ce qui a l'air de la négligence & d'un aimable désordre. = Monsieur, quelle réponse donnerai-je à Mademoiselle Adélaïde. = Vous lui direz que je n'ai rien à lui refuser, que je ferai l'impossible pour elle. Revenez demain à la même heure : j'espère vous donner d'heureuses nouvelles. Adieu, Monsieur, vous le trouvez bon ? je reste.

Ce lendemain arriva ; M. l'Abbé ne fut pas visible. Il s'était couché à sept heures du matin ; le jour suivant il faisait de la Musique, & sa porte était fermée à tout le monde sans exception. Le jour suivant il était à Versailles, le jour suivant il avait pris médecine : le jour suivant il était monté à cheval, le jour suivant il n'avait pas couché chez lui. Enfin las, impatienté de tant de courses inutiles, j'allai conter mes infortunes à la géné-

reuse Adélaïde. Vous ne m'étonnez pas, me dit-elle, c'est bien là sa tournure : il n'est occupé que de ses plaisirs & de sa fortune : mais je me charge de votre affaire : je traiterai avec lui directement, & vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Quinze jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler ni d'Adélaïde, ni de Monsieur l'Abbé. Je désespérais déjà du succès de mes démarches, lorsqu'un billet d'Adélaïde m'avertit que je pouvais me présenter chez M. le Duc de Bellosane à qui j'étais très-expressément recommandé par Madame la Princesse de Valmeck sa sœur.

A cette heureuse nouvelle je commençai à respirer, la fortune, dis-je, se lasse de me persécuter ; elle m'ouvre la barrière, il faut que tôt ou tard la vérité soit récompensée. Je me rendis chez M. le Duc ; il fut plus accessible & plus affable que M. l'Abbé de Saint-Paulin : aussi n'était-il qu'un simple grand Seigneur, & M. l'Abbé était un enfant gâté de la Tribu de Lévi.

Le Duc me dit avec bonté qu'on lui avait parlé très-avantageusement de moi ; = On assure que la vérité est toujours sur vos lèvres ? = Et dans mon cœur, M. le Duc. Ne doit-on pas haïr le mensonge ? = Oui, sans doute, & c'est à cause de cette qualité si rare & si précieuse que je me charge de votre fortune ; je vous destine une place analogue à votre caractère. Demain je vous en dirai davantage, votre sort est fixé : je crois que vous

en ferez content : allez voir M. Dubois, mon Intendant, qui vous en instruira. M. Dubois m'apprit que j'aurais quinze cens livres d'appointemens, & mon couvert chez lui : un tel traitement valait pour moi la possession des mines du Potosé, & je me proposais de le partager avec ma petite maman & ma chère Rosalie qui m'écrivaient de tems en tems qu'on les ruinait en espérances, & que rien n'avancait.

Le Duc de Bellozane joignait à une ambition démesurée d'assez minces talens : mais il possédait au suprême degré la souplesse & l'astuce d'un vieux Courtisan : sa grande passion était de faire parler de lui : de remplir l'univers de son nom, & de sa renommée : il ambitionnait tous les talens ; la politique, la guerre, l'administration, le bel-esprit sur-tout, comme plus éclatant, piquait plus vivement son amour-propre. Un certain M. Dorval, bel-esprit avoué, auteur de son métier, se glissait mystérieusement tous les matins dans le cabinet de M. le Duc ; & quoique Monseigneur eût franchi ses cinquante ans, M. Dorval lui donnait des leçons de latin, lui corrigeait son thème : on voyait éclore du sein de cette union, des Epîtres galantes, des Satyres, des Madrigaux, qui paraissaient sous le voile de l'Anonyme, mais toute la maison disait, & avait ordre de dire que ces ouvrages étaient les enfans légitimes de Monseigneur.

M. le Duc m'ayant fait appeller, me développa
en

en ces termes ses intentions & ses vûes sur moi. L'espèce d'emploi auquel je vous destine , exige de l'intelligence & de la sincérité : vous vous réparez dans les endroits publics , dans les Cafés , dans certaines maisons , le rendez-vous des Gens de lettres , car ces Messieurs , en dépit de la raison & de nous-mêmes , font & défont les réputations ; ils sont les organes de la renommée. Vous écouterez attentivement tous les propos , tous les discours qu'on tiendra sur mon compte , & vous me les rapporterez avec la plus grande fidélité : éloge , ou censure , n'importe : si par hasard vous trouvez l'occasion de détruire une critique , ou même d'appuyer la louange , je m'en rapporte là-dessus à votre zèle & à votre sagacité. Voilà le seul service que j'exige de vous : tous les matins à dix heures vous descendrez chez moi , & vous me rendrez compte des découvertes de votre journée. Je promís zèle & fidélité , & dès le même jour j'entrai en exercice de ma nouvelle charge. Pendant quelques-tems mes courses furent infructueuses : personne ne s'avisait dans Paris de songer à M. le Duc de Bellosane : ce qui l'étonnait étrangement ; il s'imaginait qu'un grand Seigneur comme lui , un homme de son mérite , devait remplir l'univers du bruit de son nom & de son existence. A la fin , mes travaux furent récompensés. J'entrai dans un Café situé vis-à-vis la Comédie , c'était le rendez-vous de quelques habitués du Parnasse , pères

trop tendres de quelques productions que la main du temps avait déjà effacées du livre de mémoire. Ils se consolait de l'éclipse de leur gloire par les chutes fréquentes de leurs successeurs dans la même carrière , & par le plaisir flatteur d'exercer à leur tour leur critique sur les ouvrages nouveaux. Je m'étais placé à côté d'un groupe de ces Ecrivains émérites , pour écouter leur conversation. Ils déplo-
raient vivement la ruine du goût , en rejetaient la cause sur les femmes qui se mêlaient de décider & de fixer les réputations littéraires. Ils parlèrent des épines attachées à la littérature , de l'insouciance de la Cour pour les talens , de l'ingratitude du Public pour des hommes de génie qui vou-
laient bien se dévouer pour lui créer des plaisirs , & pour répandre la lumière. Insensiblement leur bile s'échauffait , & ils auraient poussé plus loin l'aigreur de leur censure , quand survint un de leurs confrères , personnage imposant , & qui me parut l'oracle de cet Aréopage. — Eh vous voilà , s'écria-t-on , il y a trois jours que l'on ne vous a vu. — Il est vrai , je me suis dérobé à la société & aux importunités des invitations pour m'enfermer chez moi ; & mettre la dernière main à ma traduction ; mais aussi suis-je excédé , abîmé. — Qu'avons-nous de nouveau en littérature ? — Mais on parle beaucoup , sur-tout dans le grand monde , d'un Roman plein d'esprit & de goût , qu'on attribue à M. le Duc de Bellosane. A ce nom je redoublai d'atten-

tion. — Je l'ai lu , continua-t-il , avec le plus grand plaisir , rien n'est plus ingénieux , c'est un tableau de la Cour parfaitement dessiné : les portraits sont frappés de main de maître , on y reconnaît la manière originale du Duc , & le pinceau d'un grand Seigneur. Aucun de ces Messieurs ne connaissait cet ouvrage ; & depuis quand paraît-il , lui demanda-t-on ? — Depuis environ un mois , il se vend chez Démonville. Messieurs , c'est un livre classique , un ouvrage qu'il faut avoir : ensuite il crayonna l'éloge du Duc : ses talens , son goût , l'étendue de ses lumières composaient les couleurs du portrait. J'écoutais avidement , & j'imprimais dans ma mémoire chaque trait de ce superbe panégyrique , & de peur d'en oublier un seul , je courus aussi-tôt chez moi pour les déposer sur le papier. Le lendemain , animé d'une douce joie , je descendis chez M. le Duc , & je le regalai du récit de cette conversation. Il en fut si ému , si transporté , qu'il m'assura , dans l'excès de sa reconnaissance , que je pouvais à jamais compter sur ses bontés , & que je n'avais qu'à le prévenir dès que l'occasion se présenterait. A ces mots je tombai à ses pieds ; & lui dis que satisfait de sa protection , heureux de ses bontés , je n'avais rien à désirer pour moi , mais que je connaissais deux victimes infortunées qui gémissaient sous le poids du malheur , & qui méritaient d'intéresser sa générosité & sa pitié. Je lui exposai alors la situation

de Madame Dumas, sa misère, la dette de la Cour de trente mille livres, sa seule espérance. Je mis tant de chaleur & d'intérêt dans ma prière, que le Duc me promit d'appuyer Madame Dumas de tout son crédit, ajoutant qu'il allait passer quelques jours à Versailles, & que je pouvais lui écrire de lui apporter un Mémoire bien circonstancié sur cette affaire. A l'excès de ma joie, à la vivacité de mes remerciemens, le Duc reconnut l'intérêt pressant qui animait mes sollicitations, & son zèle en fut réchauffé.

J'écrivis aussi-tôt à ma petite maman pour lui annoncer cet heureux retour de fortune. Elle se rendit chez le Duc qui réellement fut touché de ses malheurs; il la présenta au Ministre de qui dépendait cette affaire, parla vivement en sa faveur : enfin il agit, pressa avec tant de chaleur, qu'après quinze jours d'anxiété, de doutes, d'espérance, d'alarmes, Madame Dumas vainquit l'adversité, & obtint le remboursement de sa créance : tant à la Cour la Justice est clairvoyante quand la faveur daigne soulever son bandeau.

M. le Duc eut l'attention de me donner cette nouvelle dès qu'il la reçut, & de me remettre l'ordonnance pour toucher les trente mille livres. Je partis aussi-tôt pour Versailles, où ces Dames étaient encore : je monte rapidement à leur quatrième étage : j'arrive essoufflé, égaré, transporté : je veux leur parler, ma voix expire : mais je leur

présente l'ordonnance ; je fus embrassé , caressé , remercié de la mère , de la fille avec le délire de la joie & de la reconnaissance. Quel heureux jour ! qu'il est doux d'avoir passé par le sentier des peines , lorsqu'au bout de la route on rencontre le bonheur ! Si jamais on a vu sur la terre le tableau de trois êtres heureux , c'était nous trois dans une petite chambre d'Auberge , qui contenait pour toute magnificence , quelques chaïses de paille , un lit , & une table. Après l'épanchement de la joie de l'amitié , & des plus doux sentimens , nous parlâmes d'arrangement , d'affaires ; le sort que nous vous devons , me dit Madame Dumas , ne peut suffire à notre bonheur commun. Vous êtes à la fleur de votre âge , dans le chemin de la fortune : le Duc de Bellozane vous protège , & vous voyez que sa protection est toute-puissante : cultivez ses bontés , attachez-vous à lui , & quand votre état sera fixé , nous formerons alors des nœuds qui me seront aussi chers qu'à vous deux , & qui rempliront le reste de ma vie de consolation & de félicité. Nous allons retourner dans notre Province ; nous vivrons à la campagne solitaires & heureuses , en attendant notre prompte réunion. Ce plan fut exécuté. Il fallut nous séparer , & malgré l'espérance d'un avenir plus fortuné , cette séparation nous parut bien cruelle.

Je repris aussitôt mes fonctions d'observateur pour le compte de M. le Duc. Je me fis présenter

chez Madame Duhameau , femme bel - esprit , d'abord galante , ensuite dévote , & puis intrigante ; & qui voulant terminer sa carrière comme le soleil couchant d'un beau jour , rassemblait chez elle deux fois la semaine un cercle d'amateurs & de beaux-esprits : Madame Duhameau , présidente du Lycée , y lisait ses ouvrages de la semaine , ses observations , ses réflexions sur les livres nouveaux , sur les pièces de Théâtre , sur les critiques ridicules , âcres ou bénignes de Nosseigneurs les Journalistes ; ensuite les initiés lisaient , au grand contentement de toute la compagnie , leurs petites productions : & comme les beaux esprits se nourrissent plutôt d'ambrosie que de mets substantiels , on servait à neuf heures une collation qui rappelait ces tems heureux où un Chancelier de l'Hôpital n'avait à son dîner qu'un plat de viandes bouillies , & à son souper un seul plat de rôti. Mais dans cette société de beaux esprits , par une loi somptuaire le rôti était supprimé , & l'on y suppléait par les racines & *les fruits du champ que le rustre a bêchés.*

Un des jours de cette assemblée , je m'y rendis de très-bonne heure : le cercle était borné à trois ou quatre personnes : après avoir épuisé les nouvelles de Paris , on se jeta sur celles de la Cour. On parla d'une révolution dans le ministère , matière toujours agréable aux spectateurs désintéressés qui aiment le mouvement & la variété dans

les scènes. On nomme, dit un des interlocuteurs, le Duc de Bellozane au Département des Affaires Etrangères : le Duc de Bellozane, s'écria un Abbé Gascon : ah nous voilà tondus ! c'est bien le plus.... — Je vous en fais mon compliment, me dit Madame Duhamel, ne lui êtes-vous pas encore attaché ? — Pardonnez-moi, Madame, il m'honore toujours de ses bontés. — Eh cadédis, reprit le Gascon, vous êtes attaché à Monseigneur le Duc de Bellozane : la belle étoile que vous avez ! c'est bien le plus aimable Seigneur de toute la Cour, le plus savant, le plus généreux : je donnerais le meilleur bénéfice de la Gascogne pour avoir l'honneur d'entendre une seule fois ce fleur de gloire & d'érudition, cet archétype des beaux esprits : & le voilà qui se jette à corps perdu dans les grandes qualités du Duc.

Je retins exactement chaque phrase de M. l'Abbé, & je les fis couler bien vite dans les oreilles de M. le Duc. Il parut très satisfait de mon zèle, & surtout de celui du Gascon. Cet homme, me dis-je, doit avoir de l'esprit, je ferai bien vite de l'entendre, vous pouvez me l'assurer un de ces matins.

En sortant du cabinet du Duc, je me trouvai face à face avec l'Auteur qui, dans le Café, avait fait un éloge si pompeux des talents & du Roman de M. le Duc, & qui n'avait valu pour Madame Duhamel le paiement de sa créance. J'appis que

ce bel esprit était ce même Dorval qui venait deux ou trois fois par semaine faire un travail avec le Duc , & qui lui composait ses ouvrages. Il n'eut garde de me reconnaître , mais frappé de sa physionomie , à laquelle j'avais donné la plus grande attention , je me le rappelai aussi-tôt.

Mémoratif des ordres du Duc , je cherchai l'Abbé Gascon , & je le lui présentai. = Je suis ravi de vous voir , lui dit-il , je fais de bonne part que vous avez un peu d'estime pour moi. = Eh sandis , Monseigneur , c'est mon faible à moi , je raffolle des grands hommes. Cette faillie ne déplut pas. Je m'en aperçus au sourire du Duc. Après qu'il eut respiré assez d'encens , il nous renvoya , & permit à l'Abbé de venir le voir.

Je continuai mes courses , mes visites , pour remplir ma mission , mais on ne parlait plus du Duc : je revenais à l'Hôtel vuide de louanges & même de censures. Il s'étonnait , & m'accusait de négligence. L'Abbé Gascon fut plus heureux que moi : étant revenu faire sa cour , il débuta pour amuser Monseigneur , par le récit de quelques anecdotes qu'il avait recueillies la veille. Je me trouvai , dit-il , aux Boulevards , au milieu d'une foule nombreuse ; j'étais sur-tout voisin de quelques jeunes gens qui s'égayaient à décocher leurs sarcasmes sur tous ceux qui défilaient devant eux. = Ah voilà , disait l'un , le Comte de Novion & le Marquis de Verdac : = Ils font d'une sincérité piquante. Hier au foyer de

L'Opéra , en petit comité , ils faisaient les honneurs de leurs mères. Novion avouait qu'il n'avait pas l'honneur d'appartenir à M. le Marquis de Novion, & que son vrai père , celui qui lui avait donné l'existence , était le C. de Saint-Pierre. Verdac déclarait que sa mère ne savait pas précisément s'il était fils du Maréchal de Montdidier , ou de Monseigneur de Plaisance. = N'est-ce pas le Marquis de Vallancourt qui est dans cette brillante voiture ? = Lui-même. = L'autre jour , l'aventure est plaisante , le Comte de Bonnin vient lui débiter une belle morale. Comment , lui disait-il , tu ne soupes jamais chez toi , tu passes les nuits au jeu , tu ne vis qu'avec des filles , & cependant tu as une femme charmante , du plus grand mérite , pleine d'esprit , de connaissances. = Je te crois , lui répondit Vallancourt , ma femme sans doute te paraît adorable , tu ne l'as que depuis six mois. Quand tu auras vécu avec elle une dizaine d'années comme moi , ton enchantement se dissipera.

Dans ce moment la Duchesse de Roxelane se montra dans un char de triomphe. = Oh pour celle-ci , dit soudain un de ces Messieurs , toutes les femmes envient son bonheur , elle a le plus benin , le plus cocu des maris : savez-vous son aventure , elle est très-gaie. Son cher époux s'avisa après minuit , je ne fais trop par quel mouvement de la nature qui ne lui était pas ordinaire , de vouloir pénétrer dans l'appartement de Madame , qui

avait dans ce moment une conversation très-intéressante avec le Chevalier de Belval. Le bon mari entra sans mystère, en bonnet de nuit, une bougie à la main. Belval entend du bruit, veut s'évader, & se trouve face à face avec Roxelane. Le Chevalier était enveloppé d'une mauvaise redingote. Sa présence d'esprit le sauva. Ah, Monsieur, s'écria-t-il, ne me perdez pas : je suis un voleur, je vous demande grace : je n'ai rien pris, sauvez-moi. Le généreux mari revenu de sa frayeur, se laisse fléchir, lui ouvre la porte, en lui disant, vas malheureux, vas te faire pendre ailleurs, & Belval de courir. Le Duc entre ensuite chez Madame en s'écriant, vous êtes d'une imprudence sans égale, sans moi on vous aurait volé vos diamans, vos bijoux, que fais-je ce que l'on vous aurait fait. — Vous m'effrayez, Monsieur, de quoi s'agit-il ? — Je viens de trouver un voleur dans votre antichambre. — Un voleur, ah Monsieur ! elle ne put achever, elle se trouva mal, s'évanouit.

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Mais le tendre époux la fit revenir avec des eaux spiritueuses, & à force de caresses. Après le débit de ces contes, le Duc lui demanda si par hasard ces jeunes gens avaient prononcé son nom. — Oui Monsieur le Duc, mais je ne fais si je dois vous répéter leurs discours : ils ont laissé échapper quelques traits de critique. — N'importe, je serai bien aise de connaître l'objet de leur censure. —

prétendaient que vous étiez trop philosophe , trop enclin à cette douce incurie qu'on reproche aux beaux esprits ; que vous deviez vos connaissances à la patrie : & avant-hier encore chez Madame Duhumeau , un homme de beaucoup d'esprit & de bon sens , disait que c'était bien dommage que vous eussiez si peu d'ambition , que toute la France avait les yeux sur vous , & vous nommait le génie tutélaire de l'Etat. = Il me semble Monsieur Bernard , me dit le Duc , que vous étiez avant-hier aussi chez Madame Dubameau. = Oui Monsieur le Duc. = Avez-vous entendu ces reproches que l'on me faisait. = Non , Monsieur le Duc , je n'ai rien entendu. = C'est que Monsieur , répliqua l'Abbé , était distrait dans ce moment : il parlait avec son voisin.

Cette conversation décida ma perte. Le Duc me fit appeler le lendemain , & sans grand préambule me remercia de mes services.

Me voilà de nouveau chassé du temple de la Fortune , consterné , attristé , mais ferme , intrépide au milieu de l'orage. Sent-on le poids du malheur quand on a une Rosalie ! Nouveau Byas , je sortis , emportant toutes mes richesses avec moi , & retournai chez mon ami Martin. Eh bien , s'écria-t-il , Chevalier de la vérité , est-ce elle qui vous ramène ici ? vous aurez fait encore quelques forises. Mais quelle rage aussi de dire la vérité aux gens , sur-tout aux grands Seigneurs qui ne

veulent pas seulement la voir de profil... allez, vous mourrez de faim avec vos vérités, je vous le prédis, quand vous manquerez de pain, personne ne vous en donnera, du moins ce ne fera pas moi; je ne le puis pas.

J'appris bientôt que j'étais remplacé dans l'Hôtel par l'Abbé Gascon que j'y avais introduit. Il succéda à mes fonctions, & fut si heureux dans ses découvertes, on fit si souvent l'éloge de M. le Duc dans toutes les sociétés de Paris, qu'il se passionna pour lui, & qu'il lui fit obtenir quinze mille livres de rente en bénéfices, tant les richesses, par une pente naturelle, coulent nécessairement dans le sein de la vertu.

Je me consolai des rigueurs de ma destinée par le plaisir que je trouvai à en informer mes tendres amies. L'amitié & l'amour se nourrissent quelquefois de peines & d'amertumes, le malheur entretient la sensibilité.

Ce fut alors que je reçus une lettre de ma mère, qui m'apportait la nouvelle fâcheuse qu'elle avait été frappée d'une attaque de paralysie; le danger était passé, mais elle avait le bras & la jambe gauches presque perclus. Elle me témoignait le plus grand désir de me voir, & déplorait sa destinée qui la séparait de moi, d'un fils chéri, & qui la condamnait à passer sa vieillesse dans la solitude & l'abandon. Cette lecture porta la tristesse au fond de mon cœur, & dès ce moment

je me décidai d'aller adoucir sa retraite, & consoler le reste de sa vie.

J'eus aussi bientôt une réponse de Madame Dumas; mon cher enfant, me disait-elle, venez oublier avec nous les caprices & les rigueurs de la fortune, venez partager la nôtre, celle que nous vous devons; Rosalie & moi nous vous attendons avec impatience: le monde n'est pas fait pour vous; vous luttez sans armes, sans bouclier contre des gens armés de pied-en-cap: l'intrigue, la ruse, le mensonge, s'élèvent toujours sur les ruines de la vérité & de la vertu. Voilà les réflexions que m'a fait faire votre dernière disgrâce. Venez mon cher enfant, vous trouverez sous un toit pauvre & solitaire, la vertu, l'amitié, la confiance, & peut-être le bonheur.

Ah comme j'oubliai à cette lettre, & l'ambition, & tous les grands de la terre, & Paris, & mes malheurs! J'allai faire mes adieux à la généreuse Adélaïde, je l'embrassai avec attendrissement, je lui jurai de me souvenir à jamais de son amitié, de ses bontés, mais de ne plus revenir à Paris, & surtout de ne plus rien demander aux hommes, & à la fortune; j'en dis autant à mon cher hôte Martin que je payai libéralement, & qui fut ému pour la première fois de sa vie, ensuite je volai où m'appellait le bonheur. Je fus reçu comme l'enfant de la maison, & je le devins bientôt. Un mois après je menai Rosalie à l'aurel, où nous

jurâmes de nous aimer toujours : oui, ma chère Rosalie, ton cœur me tient lieu de tout : le désir de te plaire est ma seule ambition, & mon amour est ma richesse & ma grandeur.

Nous partîmes ensuite pour aller joindre ma mère. Je lui fis vendre sa maison, & ajoutant au produit quinze mille livres prises sur la dot de ma femme, j'en achetai à deux lieues d'Uffel une jolie maison de campagne, que nous cultivons tous à l'environ selon nos forces & nos inclinations. Nous y couchons avec ma mère, Madame Dumas & ma femme, quelques amis que nous voyons, des jours purs & sereins. S'il survient quelque nuage, il peut obscurcir un moment notre horizon, mais sans le troubler, & l'agiter. Les orages respectent l'asyle de l'amitié & de la médiocrité. Nous ne sommes pas exempts des maux attachés à notre frêle existence. Mais nous n'avons plus les maux de l'opinion & de la vanité qui poursuivent, & tourmentent plus vivement notre malheureuse espèce.

J'ai été assez heureux depuis mon séjour ici pour rendre service à la bienfaisante Adélaïde : son ame douce & sensible devait sentir l'attrait de la vertu, & s'y attacher dès qu'elle la connaissait. Son retour, son bonheur sont les fruits de sa générosité. Elle se trouvait dans une de ces orgies de jeu, rendez-vous trop long-tems tolérés de tous les gens marqués du mépris public, un jeune homme nommé Davin, fils d'un Notaire, avait été attiré dans ce temple

infernal ; les sacrificateurs entourés de victimes , les égorgeaient avec une férocity barbare. Le jeune Davin , enveloppé de pièges , perdit six cents louis sur sa parole ; la fureur , le désespoir investirent son ame : retiré dans un coin de la salle , il frémissait , maudissait son être , dévorait les cartes. Adélaïde le voyait pour la première fois ; mais sa sensibilité embrassait tous les malheureux : elle l'aborda , & essaya de verser la consolation & l'espérance dans ce coeur égaré. — Mademoiselle je suis perdu , deshonoré , je ne puis payer cette somme. — J'ai un contrat de vingt mille livres , je vous l'enverrai , & vous payerez. Ce qui fut exécuté. Davin vint remercier sa bienfaitrice , il la vit plusieurs fois , & soit reconnaissance ou disposition de l'ame , il brûla aussi-tôt pour elle de la plus vive passion. Adélaïde attachée alors au fils du Comte de Valfain , s'efforça d'éteindre dans le coeur de ce nouvel amant un sentiment trop malheureux : mais elle ne fit que l'irriter ; éperdu d'amour il lui offrit sa main : elle fut refusée : prières , larmes , tout fut inutile. Davin désespéré se confia à un ami , qui crut de son devoir d'informer le vieux Notaire : celui-ci se concerta avec le Comte de Valfain pour solliciter un ordre d'enfermer la tendre Adélaïde. Ce même ami qui l'avait dénoncée , l'aperçut de l'orage qui la menaçait : consternée , effrayée , elle prit soudain la poste , & vint descendre chez moi. Je fus ému , attendri à sa vue ; je l'embrassai de bien bon coeur. Avec

Le consentement de ma famille , qui la combla de caresses , je lui donnai un azyle dans ma maison. Davin découvrit bien-tôt sa retraite & y accourut. Il implora tour-à-tour Adélaïde , ma femme , moi pour faire accepter sa main. Adélaïde était trop sensible pour résister à tant d'amour : elle céda ; mais à condition qu'il aurait l'aveu de son père , ou qu'ils attendraient son décès. Davin , heureux de cette promesse , retourna à Paris , Adélaïde se retira dans un Couvent : le vieux Notaire toujours inflexible , vécut encore deux ans : trois les six mois Davin venait à pied de Paris pour voir son aimable amie. Enfin à la mort du père , ils furent unis des douces chaînes de l'hymen. Adélaïde régénérée par ce lien , m'écrivit souvent pour se féliciter de son bonheur , & déplorer son inconduite passée. Le sieur Martin , mon cher hôte , a été la victime de sa cupidité. Il avait amassé par une longue parcimonie , une somme de quarante mille livres qu'il avait placée chez un Banquier dont la banque a été renversée : il n'a pu supporter ce terrible revers , & trois mois après le chagrin l'a conduit à la tombe.

On verra par ce tableau des premières années de ma vie , que je trace quinze ans après mon mariage avec ma chère Rosalie , que si la vertu & la vérité ne mènent pas à la fortune , du moins elles conduisent au bonheur , & l'un vaut bien l'autre.



LE DÉJEUNER

DE M. ANTOINE BERNARD,

Pour servir de suite au PETIT CANDIDE.

JE pourrais me donner les honneurs de l'invention , & m'attribuer le Conte du *Petit Candide* : mais aussi attaché à la vérité que lui , je conviens que je ne brille pas par la force de l'imagination. Né avec une complexion amoureuse & délicate , raison pour laquelle on fit de moi un petit *Eliacin*, je ne m'égare que dans les contre-allées du Parnasse : à la chaleur de mon foyer je fais éclore , sur l'anecdote du jour ou les attraits de quelque prétendue *Aspasie* , de légers impromptu qui passent rapidement d'un pôle à l'autre , portés sur les ailes du Mercure ou du Journal de Paris. Il est vrai que ces infortunés ne sont pas avoués de leur père , par égard , comme je l'ai dit , dans mon Epître , pour la Marquise de * * * , & mon oncle le Président

qui hait bien autant la Poésie & les Poètes ,
que les Jésuites haïssaient les Lettres Pro-
vinciales & Port-Royal. Je prévien-
s cependant que je prends sur mon compte , que
j'avoue authentiquement tous les avortons
poétiques qui couvrent la face des Jour-
naux. D'après cet aveu , j'ose espérer
que le Public, désormais plus circonspect
& plus équitable , voudra bien m'épargner
le désagrément qu'il me fait essuyer tous
les jours , en s'écriant , en ma présence ,
*ah que c'est mauvais ! que ces faiseurs de
petits Vers sont détestables !*

Mais laissons mes Vers & mes talens :
il s'agit du petit Candide. En voici l'His-
toire très-fidèle, dont peut-être on osera
révoquer en doute la véracité. Je fais
qu'il règne dans le monde un vertige
de Pirrhonisme qui annonce la ruine
de l'univers & de mes Confrères : mais ,
comme les Apôtres , mon devoir est
de publier la vérité , y croit ensuite qui
peut.

Le Chevalier de * * * mon parent, en

garnison à Uffel dans le bas Limousin , se lia d'amitié avec un des principaux Habitans de cette Ville, homme sensé, honnête, & qui donnait à dîner. Monsieur Antoine Bernard, le héros de cette Histoire, venait de rédiger les premières aventures de sa vie à Paris, en style assez négligé; il avait confié son manuscrit à cet homme de bien, son ami & son allié; un jour, au sortir de table, en prenant le café, moment de la confiance & de l'épanchement de l'ame, ce bon Bourgeois parla à mon parent de ce Manuscrit; & après quelques instances, consentit à lui en faire la lecture. Voilà mon jeune Militaire qu'échauffait l'amour du vrai & du beau, qui veut absolument connaître le petit Candide. On attèle un cabriolet, & dans une heure le Chevalier se trouve au milieu de tous les Bernard, enchanté de leur bonhommie, & de la noble & touchante simplicité de leur accueil. Il demanda à Madame Bernard la permission, *non de lui faire sa cour*, mais de venir profiter des

agrémens de sa société. = Monsieur, répondit M. Bernard, on dîne ici dans tous les tems, vers le coucher du soleil, comme nos anciens Patriarches, ou comme nos Maîtres les Romains; faites - nous l'honneur d'arriver, une fois, à cette heure-là, & si le dîner & les hôtes vous conviennent, vous pourrez revenir quand bon vous semblera.

Le Chevalier profita si bien de l'invitation, & trouva l'hospice si agréable, qu'ayant pris son semestre, il s'y établit pendant tout le mois d'Octobre, & voici les détails qu'il a recueillis.

M. Bernard est aujourd'hui un homme de trente-cinq ans, d'une figure noble, ouverte, d'une constitution forte & éprouvée par la fatigue & l'habitude de l'air. Bravant l'inclémence de toutes les saisons, il est sans cesse occupé des travaux de l'Agriculture (a). Madame Bernard ou

(a) Je dois prévenir que M. Baldus, dont tout le monde connaît la profonde érudition, & qui est de trente-trois Académies, a bien voulu m'aider dans cet Ouvrage; &

Rosalie , car c'est ainsi que son mari la nomme toujours , est cette fleur du midi où l'on retrouve encore le charme & la fraîcheur de celle du matin. Sa figure séduit , sa décence arrête l'imagination ; son silence est plein d'expression ; & son langage est celui du cœur & de la raison. Madame Dumas sa mère , brille encore du coloris de la santé ; le repos de son ame , la continuité du bonheur ont dissipé ces nuages de tristesse , cet air de langueur que l'infortune avoient jadis empreints sur sa physionomie. Le ménage s'est accru de deux petits Bernard & d'une Rosalie , doux fruit d'un si charmant hymen. La pieuse Madame Bernard la mère n'existait plus , & voilà me disoit son fils le seul chagrin qui ait troublé la sérénité de ma longue retraite.

que toutes les notes sont de lui. Il prétend que M. Bernard a de grands traits de ressemblance pour le moral avec le fameux Atticus. » *Mendacium neque dicebat , neque pati » poterat. Itaque ejus comitas non sine severitate erat , » neque sine facilitate* ». S'il y a des Dames qui n'entendent pas le latin , elles pourront se faire expliquer celui-ci par les Instituteurs de Messieurs leurs enfans.

Un jour , me promenant avec lui , je hasardai quelques questions sur sa fortune , sa situation , son bonheur : je vois , dit-il , que vous avez lu l'histoire de mes premières années , & que vous désirez d'en apprendre la suite. Eh bien demain nous déjeunerons à la Bibliothèque , d'autant que vous ne la connaissez pas encore ; nous recevrons en tiers Madame Bernard , si vous ne la trouvez pas de trop ? = Au contraire la scène n'en fera que plus intéressante. = Vous aurez l'un & l'autre du café à la crème que vous aimez beaucoup , & moi je déjeunerai en vrai campagnard ; ce que je ne hais pas.

Je fus exact au rendez-vous ; & j'y trouvai mes aimables hôtes. Rien de si gracieux , de si riant que cette Bibliothèque : c'était une petite rotonde , décorée avec un goût simple & pur , parée de jolis tableaux de paysage & des portraits de la famille , faisant face au jardin , sous l'aspect du midi. Comme je ne me lassais pas d'admirer & de louer ; = Je vois votre

étonnement, me dit M. Bernard; mais il cessera quand vous saurez que c'est l'ouvrage de Rosalie: elle est la Bibliothécaire, & elle embellit tout ce qu'elle touche. Mais passons au sujet qui nous amène ici. Il m'a paru que vous désiriez savoir si j'étais heureux. Jetez les yeux sur ce jardin brillant de verdure, sur ces raisins qui descendent en festons, ces fruits qui tapissent ces espaliers; voyez ces trois enfans qui poursuivent des papillons, & qui cueillent des fleurs; regardez à vos côtés l'image de la douceur, des graces & de la modestie; eh bien, Monsieur, tout cela est à moi; & vous doutez de mon bonheur? Rosalie à ces mots l'embrassa, & je vis une ou deux larmes qui humectaient ses yeux. = A l'égard de ma fortune, vous connaissez le ton du ménage? Quel revenu me supposez-vous? = Environ dix à douze mille livres de rente. = Vous me faites trop d'honneur: j'en ai quatre mille tout au plus. = Comment la propreté, l'aisance règnent dans la mai-

son , l'abondance dans vos repas , votre cave abreuverait un Couvent de Bernardins... = Mais nous n'achetons presque rien : j'ai une excellente ménagère , en désignant Rosalie , qui fournit ma table à très-bon compte , & mon potager la couvre de fruits & de légumes ; je suis comme le vieillard du Galèse , *Dapibus mensas onerabat inemptis* (a). Quand j'étais à Paris , je n'entendais parler , sous les lambris du luxe & de l'opulence , que d'économie , de dettes , de privations : nous ne connaissons point cette indigence : l'économie n'est pas ici la privation ; c'est l'intelligence & l'ordre : rien ne se perd , ne se prodigue , rien n'est payé au tarif de l'opinion. Nos désirs sont rarement contrariés ; il vrai que nos besoins & nos désirs diffèrent de ceux qui tourmentent les Habitans des grandes Villes ; chez eux ils tiennent à l'opinion , au dérèglement de l'imagination ; chez nous ils émanent de la nature.

(a) Il chargeait sa table de mets non achetés. Traduction de M. Baldus.

Il vous souvient avec quelle modique fortune je vins ici chercher un azyle : j'achèterai d'abord cette maison de campagne très-délabrée , je l'ai fait valoir : comme les Cincinnatus , les Fabricius , j'ai labouré mon champ , & j'espère que plus heureux que l'un d'eux , je pourrai marier ma fille (a). Rosalie aussi , plus d'une fois , de ses petites mains blanches & délicates a traîné la brouette , & sarclé le jardin. Nous étions pauvres alors ; mais nous avions le courage & l'énergie des âmes nobles , & nous nous aimions presque autant qu'aujourd'hui. Rosalie sourit. = Vous voyez , Monsieur , ajouta-t-il , ce pain qui me nourrit , je n'en ai jamais trouvé d'aussi délicieux ; c'est ma femme qui l'a pétri. Mais revenons : la maison contigüe à la nôtre appartenait à

(a) On voit que M. Bernard aime à citer : mais sa mémoire n'est pas nette. J'ai consulté M. Baldus , qui m'a dit que ce trait regardait Fabricius qui mourut si pauvre que le Sénat fut obligé de marier sa fille aux frais du Public. M. Baldus ajoute , en vrai savant , qu'après la mort d'Epinondas , on ne trouva chez lui pour tout meuble qu'une broche & un chaudron.

un vieillard pauvre & délaissé. Son terrain, quoique considérable, était négligé, & cessait de produire. Ma femme toujours compatissante lui prêtait ses secours, lui envoyait du bouillon quand nous en avions, & adoucissait ses maux & sa misère par mille soins délicats. Ce bonhomme dans l'effusion de sa reconnaissance, fit son testament, & nomma Rosalie son héritière. Il s'empressa, avec la joie d'un cœur plein d'une bonne action, de lui apporter cette nouvelle. J'étais présent; Rosalie jeta les yeux sur moi; je lui dis, ma chère amie, nous n'avons qu'une même ame, qu'une même façon de penser, ainsi ce que tu diras, ce que tu feras sera exactement conforme à ma pensée, à mes sentimens. Mais c'est à elle à finir ce récit. = R. Je suis très-reconnaissante, répondis-je à cet homme généreux, de cette preuve d'attachement & de confiance, mais vous avez un neveu? = Le V. C'est un ingrat, il m'a abandonné. = R. N'importe, je dois connaître ses droits & non ses torts; ainsi je ne puis

accepter vos bienfaits. Je vous demande
sa grace , me la refuserez-vous ? = Le V.
Oui c'est la seule chose que je puisse vous
refuser. = B. Alors je pris la parole : je
vais vous proposer , dis-je au vieillard , un
arrangement qui peut vous convenir à l'un
& à l'autre. Votre neveu n'aime pas la
campagne , & par son état ne peut l'ha-
biter. J'achète votre maison , je vous en
donne dix mille livres , vous y demeure-
rez le reste de votre vie , & je vous ferai
l'intérêt de cette somme que je remettrai
à votre neveu , si nous avons le malheur
de vous perdre. Cependant je défricherai
ce terrain inculte , je l'engraisserai , je
ranimerai la végétation , les fruits en se-
ront pour moi ; réservez-vous seulement
ce qui peut être nécessaire à votre subsis-
tance. Ce bon vieillard m'écoutait , l'œil
humide de larmes , & me sautant au cou ,
= J'accepte ce nouveau bienfait ; mais mon
neveu n'aura pas les dix mille livres. =
B. Le marché ne peut donc se conclure.
= R. Alors saisissant sa main , mon cher

voisin , lui dis-je , c'est moi , c'est votre amie qui vous en conjure : pardonnez lui en ma faveur , au nom de la vertu qui pardonne les offenses ; c'est votre sang , le fils de votre frère. = Le V. Ah mon frère m'aimait , & je l'aimais bien aussi ; il ne m'eût pas abandonné ! = R. Et vous pouvez haïr son fils ? je le vis ébranlé , attendri : je l'embrassai , & la grace fut accordée. = B. J'ai travaillé , fécondé ce sol amaigri , & du produit qui passait mon espérance , j'ai embelli mon habitation rustique. = Le Chevalier. Pas si rustique ! voilà des portraits , des paysages qu'on ne trouverait pas chez les bergers d'Arcadie , encore moins dans les cabanes Helvétiques. Ce ne sont pas des plantes de votre jardin ; c'est du luxe qui coûte. = B. Moins peut-être que la pêche que je cueille dans mon verger. C'est Rosalie , cette aimable magicienne , qui d'un coup de baguette crée ces merveilles ; demandez-lui. = R. Ma magie est bien simple , ces tableaux sont mon ouvrage , & les fruits

du loisir de la campagne. = B. N'avez-vous pas lu dans mon histoire, que Rosalie à quatorze ans, commençait à peindre ? = Le Chevalier. Oui je me le rappelle. = B. Eh bien n'ayant ni loge à l'Opéra, ni visites à rendre, ni billets du matin à écrire, elle a cultivé ce talent, & s'y est perfectionnée. = Le Chevalier. Qu'on est heureux de joindre au goût de la campagne, celui des Arts & de la lecture. = R. Et sur-tout d'avoir son ami toujours auprès de soi. Son ami à ces mots la pressa doucement dans ses bras. = B. Venons à ma vie intérieure qui paraît aiguillonner votre curiosité : c'est à-peu-près tous les jours le même cercle que je parcours : je me lève avec le soleil, c'est mon réveil-matin ; je fors sans troubler le repos de Rosalie, car nos cellules sont séparées ; mais nous avons un Calendrier pour nous retrouver, qui n'est pas celui des vieillards. Rosalie rougit, & baissa les yeux. = B. Je vais aux champs présider aux travaux & aiguïser mon appétit. Je rentre

vers les dix heures chez ma femme , où je trouve toute la famille assemblée qui m'attend pour déjeuner. Après ce léger repas , la troupe se disperse : Rosalie se retire dans sa Bibliothèque qu'elle aime beaucoup. Ses deux passions favorites , après son mari s'entend , sont la Peinture & sur-tout la lecture. Moi je n'empêche pas de lire ; mais je voudrais que l'on se promenât , que l'on fit de l'exercice. C'est là le sujet de nos grandes querelles , qui cependant s'apaisent avant la nuit , parce que l'Apôtre a dit , *sol non occidat super iracundiam vestram* (a). Vous ne soupçonnez pas sous cet air de simplicité qu'elle est très - instruite ; mais elle fait encore mieux qu'une femme doit couvrir son érudition du voile des graces & de la modestie (b). Pour moi je suis un ignorant ,

(a) Que le soleil ne se couche jamais sur votre colère,
Traduit par M. Baldus.

(b) C'est un conseil qu'un grand Prince d'Italie très-sensé , très-aimable , le Prince de P * * * , donna à la Princesse sa femme , lorsqu'il s'aperçut de son vif penchant pour la lecture. C'est le Prince lui-même qui a dai-

un écolier à qui Rosalie dore les bords du vase pour faire passer l'instruction : je n'aime que l'Histoire & la morale : Montagne est mon inséparable ; c'est le manuel d'un solitaire , il n'est pas fait pour les gens du monde. J'ai peu de goût pour la Poésie ; Voltaire me dirait , *que je dois avoir l'esprit lourd* (a). De tous les Poètes , je ne lis que les Géorgiques de Virgile , le quatrième & le sixième Chant de l'Enéide , les Epîtres & quelques Odes d'Horace ; une quinzaine de Fables de la Fontaine , Britannicus , le rôle de Phèdre , les trois premiers Actes des Horaces : je lirais davantage , mais j'ai des occupations , & d'ailleurs il me faut du mouvement & de l'action. Vous jugez bien que la Bibliothèque de ma mère , ses livres ascétiques , sa Légende Dorée , tout cela est monté au garde-meuble , & y séjournera long-

gné le dire à un Voyageur Français qui avait l'honneur de lui être présenté.

(a) » Qui n'aime pas les Vers a l'esprit sec & lourd.

VOLTAIRE. Cité par M. Balduz.

tems, à moins que Rosalie, au bord de la carrière, n'incline à la dévotion : c'est le besoin des ames tendres.

Pendant l'existence de ma mère nous faisions deux repas, nous dînions & soupions : c'était la routine, & je m'y soumettais : mais après la perte, j'ai réformé aussi-tôt cette vieille & absurde méthode qui ne convient qu'aux désœuvrés (a). C'est couper gauchement la journée en deux parties, c'est abréger le tems des affaires, celui qui passe le plus rapidement, & se préparer des heures de désœuvrement & d'ennui. Le plaisir est une liqueur douce, flatteuse, que la volupté doit verser goutte à goutte, sans quoi elle enivre & rebute bientôt. Faire deux grands repas, c'est prévenir le besoin, & quel est le plaisir qu'il ne doive précéder ? Demandez à Rosalie avec qu'elle fraîcheur d'appétit je me présente au festin : comme l'attente de ce

(a) M. Baldus prétend qu'il n'y avait jadis à Rome que les libertins qui fissent un repas au milieu de la journée.

moment

moment embellit ma journée : aussi quand je suis attablé, je serais capable, me disait-elle un jour, d'imiter je ne fais quel Grec, qui à souper ne daigna pas ouvrir une lettre importante, en disant, à demain les affaires sérieuses (a). Oui, Monsieur, c'est à ce repas que le dur Fabricius devient un véritable Atticus. Je veux que tout ce qui flatte les sens y soit réuni : grand feu l'hiver, fraîcheur l'été ; si j'osais, j'imiterais les Anciens qui, pendant le festin, se couronnaient de fleurs, & répandaient des parfums (b). Je fais même attention à la toilette de ma femme, qui, pour me plaire devient coquette deux heures par jour. Ma salle à manger est la pièce la plus riante de la maison : à Paris, c'est

(a) Ce trait mal développé par M. Bernard, est d'un Spartiate qui commandait dans Thèbes conquise. Il reçut à souper une lettre d'Athènes, qui l'avertissait de la conjuration & du départ de Pélopidas : il la mit sous son coussin sans l'ouvrir, en disant : *In crastinum differo res severas*. Note de M. Balduz.

(b) M. Balduz prétend que les Romains n'étaient pas contents si au milieu de l'hiver les roses ne naissaient pas sur le vin de Falerne,

ordinairement la plus triste : mais aussi l'ennui est presque toujours un de leur convive. Vous avez vu comme mon réfectoire est orné de fleurs & de verdure : dans l'hiver des mirthes, des lauriers-rose, des orangers nous offrent le charme du printemps : des oiseaux captifs, mais heureux, égayent la fête de leurs chants. C'est là notre Opéra, & nous sommes toujours aux premières loges. Les Etrangers prennent ma salle à manger plutôt pour une chapelle à l'Amour, que pour le fallon de Bacchus & de Comus. Dans la belle saison, après ce souper-dîner, on se promène, ou suivant la fantaisie & le tems on joue aux échecs, au trictrac, au billard ; ce sont les seuls jeux autorisés dans nos états. Nous admettons toujours quelques convives à nos libations, le Curé, homme instruit, quelque honnête Fermier qui nous entretient,

Non pas sur la fortune,
ma foi j'allais vous citer des Vers de la Fontaine, mais je les ai oubliés : ainsi vous

m'en dispenserez (a). De plus j'ai deux chambres consacrées à l'amitié, qui sont presque toujours occupées : mes amis trouvent chez moi la paix, la liberté, la bonhomie ; pourquoi ne s'y plairaient-ils pas ?

Vous voyez, Monsieur, par ce tableau fidèle de ma situation, que je ne dois pas me repentir d'avoir toujours aimé, & professé la vérité (b) : il est vrai qu'il m'a fallu tirer une ligne de séparation entre

(a) M. Baldus qui a plus de mémoire, a bien voulu me les donner,

» Non pas sur la fortune,

» Sur ses jeux ; sur la pompe & la grandeur des Rois ;

» Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois

» Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

(b) M. Baldus à qui je demandais si une société d'hommes toujours vrais pourrait exister, m'a répondu qu'au Pérou, avant l'arrivée des Espagnols, le mensonge n'avait jamais souillé la bouche des enfans du Soleil. Pithagore, ajoutait-il avec enthousiasme, disait que l'homme approche de Dieu particulièrement par deux choses l'une en disant toujours vrai, & l'autre en faisant du bien aux hommes. Malgré Pithagore & M. Baldus, j'ose encore douter : & je propose une médaille de six cents livres, qui sera décernée par l'Académie de Limoges au meilleur Ouvrage sur cette proposition : » Si une Société d'Hommes toujours

les hommes & moi ; & que sur cette foule
d'individus qui peuplent la terre , à peine
j'en cultive une douzaine , auxquels encore
je ne demande rien.

== Le Chevalier. Permettez-moi , Mon-
sieur , encore quelques questions : elles sont
relatives aux personnages que vous avez
célébrés dans votre Histoire. Qu'est devenu
ce M. Dorilas qui vous a gratifié du nom
de *Petit Candide* , & dont la Tragédie
vous conduisit au Corps-de-Garde ? = B.
Il ne s'est pas relevé de sa chûte , à ce
qu'on m'a dit , mais la fortune l'a dédom-
magé : il a épousé une jolie femme , &
conquis le fauteuil Académique. Aussi un
de ses amis , à qui il faisait part du bon-
heur de ces évènements , lui répondit *vous*
voilà bien assis , bien couché ; ainsi , croyez-
moi , tenez-vous tranquille. = Le Cheva-
lier. Et Monsieur & Madame de Marin-
ville quelle est leur destinée ? Vous com-
prenez aujourd'hui ce que Madame exi-

» *vrais* peut exister ; « le style n'y fera rien , on exige
cependant qu'il soit intelligible.

geait de vous à ce fameux déjeuner ? —
B. A-peu-près : au sein de l'opulence ils épuisent les dégoûts de la vie : après un Procès scandaleux , le mari & la femme ont été séparés juridiquement. Leur fils , quelque-tems après , a obtenu la main d'une Demoiselle de qualité. Les deux nouveaux époux ont quitté bientôt le foyer paternel , & se sont partagés un vaste Hôtel au Marais , où chacun dans l'effor de la liberté , suit en paix ses douces inclinations : Madame reçoit chez elle toute la Cour , Monsieur tout le Marais. Leur union est telle , qu'un jour quelqu'un demandant à Madame des nouvelles de Monsieur , elle répondit , *je le vois très-rarement , il n'est pas de ma société*. De sorte que le père , la mère , les enfans ont chacun leur ménage & leurs Dieux à part : & pour tout rapport , tout lien entr'eux , ils s'envoient des messages dans les grandes occasions , & se font écrire respectivement à leurs portes.

Ainsi finit le déjeuner & la conversation de M. Bernard. Le Chevalier se méfiant de

sa mémoire , courut aussi-tôt confier ces détails au papier. Après un mois de séjour dans cette douce retraite , il en partit avec un vif regret. Il vint à Paris au mois de Novembre dernier , avec le projet de faire imprimer , pour l'exemple & le bonheur de l'humanité , les Mémoires & le Déjeûner de M. Antoine Bernard : & c'est à moi qu'il s'est adressé pour l'exécuter. Je m'en suis chargé avec plaisir , à condition que nous aurions l'attache de M. Bernard ; que nous avons obtenue après bien des sollicitations (a).

(a). Si quelque incrédule doutait de l'existence de M. Bernard , ou de la vérité de son Histoire : il peut en écrire à M. le Begue , Notaire , rue des Bonnes-Femmes , à Ussel , dans le bas-Limousin. M. le Begue se fait un plaisir d'éclaircir tous les doutes relatifs à ce sujet : il prévient seulement qu'il faut affranchir les lettres.





A SON ALTESSE
MADAME LA PRINCESSE
DE KOSTIN.....,
EN ALLEMAGNE.

MADAME,

QUELLE reconnoissance ne dois-je pas à votre Altesse d'avoir daigné permettre que sous ses auspices j'ose donner l'effort à mes productions littéraires : vous, MADAME, qui présidez sur le trône des Muses ; vous à qui Apollon donnerait la palme des talens , comme Pâris celle de la beauté. Je ne parlerai pas à votre Altesse de la grandeur de sa naissance , de cette antique origine qui se perd dans l'immensité des siècles ; & dont tous les Généalogistes de Germanie , quelque profonds qu'ils soient , n'ont encore pu percer la ténébreuse nuit ; quoiqu'ils prouvent mathématiquement que le sang d'un roturier n'a jamais souillé celui de vos ancêtres ; & que le premier de votre brillante tige s'intitula *très-haut & très-puissant Seigneur*, comme nos Marquis Français qui sont de très-hauts & très-puissans Seigneurs dans le Journal de Paris. Arlequin disait qu'il savait mauvais gré à Adam de n'avoir pas acheté une Charge de Secrétaire du Roi , parce qu'il serait noble : mais votre illustre Maison dédaignerait avec justice une noblesse d'un si mince aloi. Mais j'oublie que je parle de naissance à une Philosophe bien supérieure à ces préjugés ; tandis que j'aurais à tracer dans un tableau , si la modestie de votre Altesse ne s'y opposait , Vénus

fouriant aux Grâces , & les Grâces s'empressant à l'envi de répandre leur charme le plus doux , le plus séduisant sur la Déesse de la beauté. Tel l'astre des nuits verse ses rayons argentés sur la terre embellie , & cette planète à son tour réfléchit sur la lune les rayons qu'elle reçoit du flambeau de l'univers. Il n'appartient pas à un simple mortel de s'arrêter sur l'éclat de vos yeux , de peindre ces cheveux ondoyans & superbes , jouets des zéphirs , retraite des amours , ces lis si purs , si brillants , où se marient quelques feuilles de rose pour composer le coloris de votre teint : non , vous repoussez, MADAME , la louange , même quand elle est aussi vraie , & vous dédaignez le don fragile de la beauté.

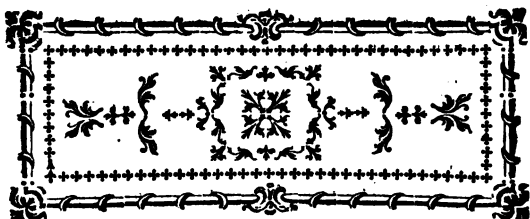
Ce qui élève votre Altesse au-dessus des Zénobie , des Aspasie , des Corinne , des Sempronia , des Julie , & de tout votre sexe passé , présent & futur ; c'est l'étendue de votre génie , c'est le talent enchanteur d'unir à la légèreté des graces , à l'urbanité de Rome , à l'atticisme d'Athènes , l'éloquence de Platon , la Dialectique de Socrate , & la Philosophie de Zenon ; & j'ose assurer que depuis qu'on travaille des Epîtres Dédicatoires , votre Altesse est la première , & sera la dernière , qui méritera ces éloges , & l'encens enivrant & défintéressé d'un homme de lettres.

Puisse , MADAME , le doux sourire qui erre continuellement sur vos lèvres , ne pas s'enfuir à la lecture des Vers que j'ai l'honneur de vous présenter.

Je suis avec un très-profond respect ,

DE VOTRE ALTESSE ,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur ,
L'Abbé MOUCHE.



LES SOUPERS

DE PARIS.

*A Madame de * * * *.*

CROIS-MOI, Zélis, l'ami de la nature,
L'homme éclairé doit chercher le bonheur
Loin des palais, séjour de l'imposture,
Loin des Cités où rien ne parle au cœur,
Mais dans les bois, sous un toit de verdure,
Près du foyer de l'humble laboureur.

Je les ai vus, ces soupers que l'on cite,
Ces soupers fins, où des gens du bon ton,
Parés, ambrés, ivres de leur mérite,
Ont apporté leurs airs & leur jargon.
Je les ai vus. Hélas ! j'en bâille encore.

F

Mais Zélis parle , il lui faut obéir.
 Puisse à ta voix mon vers facile éclore ;
 Comme à ta voix renaît le doux plaisir.

D'abord par air , peut-être par prudence ;
 On vient fort tard ; le plutard c'est le mieux :
 Car chacun fait , & par expérience ,
 Que tout l'ennui qu'il apporte en ces lieux ;
 Va circuler , & gagner à la ronde :
 Tel & moins prompt se propage le feu.

Mais vingt autels sont dressés pour le jeu.
 Sans ce secours , que ferait le beau monde ?
 Que dire après quelques froids complimens ?
 Du moins le jeu sert à tuer le tems.
 Ce tems qu'on perd , qu'on regrette sans cesse ;
 Le sot le tue , & le sage en jouit.
 Ah ! l'homme en vain mesure sa vitesse ;
 Songe trompeur , il nous pèse ou s'enfuit
 Selon l'idée ou le vœu qui nous presse :
 Loin de Zélis , j'accuse sa paresse ;
 Quand je la vois , c'est l'éclair qui me luit.

On a fervi : soudain chaque Déesse
 Se lève & marche ; on vole , on la conduit.
 Monsieur l'Abbé , vermeil comme les roses ,

Digne soutien du Rituel Romain,
 Et grand difeur de très-petites choses,
 Volé à Zulmé, lui présente la main,
 Presse la sienne, & parcourt d'un œil tendre,
 Pour adoucir les ennuis du chemin,
 Tous les contours & les lys d'un beau fein.
 Trente laquais très-ennuyés d'attendre
 Ont entouré la table du festin.

Il est brillant : le luxe, l'opulence
 L'ont ordonné sous les yeux de Plutus ;
 Bacchus fournit le Tokai, le Constance,
 Et le dessert est dressé par Comus ;
 Mais dans nos jours de mode & de décence,
 On se rassemble, & l'on ne soupe plus.

Du moins l'esprit, la piquante faillie,
 Les doux-propos, le conte ingénieux,
 Vont égayer cette galante orgie.
 Mais le début d'abord silencieux
 Ne promet pas des efforts de génie.
 Enfin pourtant un Marquis merveilleux
 Ouvre la bouche, instruit la compagnie,
 Du froid piquant qu'il a fait tout le jour.
 Le Chevalier, qui revient de la Cour,

Parle du Roi, leur raconte avec grace ;
Comme il riait en partant pour la chasse ;
Et son voisin , observateur expert
Dit que Monsieur avait un habit vert.

= Mais comment va le Duc de Malassise ?

= On craint pour lui : son Médecin prétend. . .

= Qui nomme-t-on à son Gouvernement ?

= Mais un moment , réplique la Marquise ;

Pour le donner , attendez qu'il soit mort.

= Ah, ah, Messieurs, dit le Comte d'Elfort,

Grand amateur , bel esprit de Ruelle ,

Auteur lui-même , & rimant des bouquets ;

On nous annonce une pièce nouvelle ;

= Chez Audinot ? = Non vraiment aux Français ;

Et c'est parbleu toute une Tragédie.

= On la prétend du petit Lifimon.

= Tant pis , répond l'élégante Isménie ;

Femme de goût , prodige de raison ,

Je le connais, il n'est pas sans génie

Mais il n'a pas cette fleur de bon ton

L'ame des vers & de la Tragédie.

= A propos ! = Quoi ? = Le Marquis du Lignon

Hier chez moi me fit une chanson :

Ah ! je défie à Messieurs du Parnasse ,

A tout Auteur d'imiter cette grace ,

Ce goût si pur , ces traits si délicats....

= Peut-on la voir ? = Il garde l'Anonyme.

Mais écoutez , & ne le nommez pas.

Je vous prévins qu'il manque quelque rime ;

Mais l'ortographe est fort bien. La voici :

= Charmant , charmant ! = Admirable ! = Sublime !

= Et nos vaisseaux , dit l'illustre Bailli

De Bavancourt , apprentif politique ,

Illustre appui des Nymphes de Paphos ,

Des Calembourgs , de l'Opéra-Comique ,

Cela m'occupe : où sont-ils ? = Sur les eaux ,

Réplique alors la maligne Angélique.

= Mais les Anglais.... = Madame , si j'osais ,

Répond l'Abbé rompant un long silence ,

Vous demander qui monte vos bonnets ;

C'est la Bertin : on voit son élégance.

= Vous me trouvez donc assez bien ? = Au mieux ,

Délicieuse ; & le feu de mes yeux

De vos appas vous prouve l'influence.

= Eh bien , l'Abbé , l'on a donné , dit-on ,

Un bénéfice à l'Abbé de Vollange ?

= Vous m'enchantez , répart la jeune Elbon ;

Il est charmant, il chante comme un ange ;

Parle de mode, & se met avec goût :

Il est unique ; il doit aller à tout.

== N'a-t-on rien dit du C..... de Brie ?

== Il est outré : Zulmé le congédie ;

— Et la raison ? = C'est qu'il s'est mis au lait.

Ce ton déplaît. L'entretien s'échauffait ,

On l'égayait d'un peu de calomnie ,

Quand le signal qui déjà retardait ,

Se donne enfin , chacun quitte la table ;

L'estomac vuide & la tête un peu plus ,

Et d'un loto le tableau fecourable

Vient terminer ces soupers si courus.

O vous Chaulieu , Saint-Evremond , Lafare ;

Vous dont l'esprit , le goût encor plus rare

Fit du plaisir l'ame de vos festins ,

Vous qui mêliez , à vos soupers divins ,

Le sentiment à la Philosophie ,

Et qui des mains d'une jeune Vénus ,

Prenant la coupè où riait l'ambroisie ,

Buviez en chœur à Minerve , à Bacchus ,

Et sages même au sein de la folie ,

Montant le luth du sage Anacréon ,

Chantiez Glicère & le Dieu d'Idalie ;

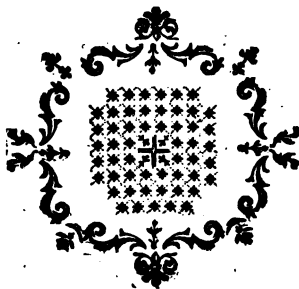
Et d'un vers doux habilliez la raison ;
 Que diriez-vous si rendus à la vie ,
 Vous descendiez chez vos petits neveux ?
 Que diriez-vous de leur ton précieux ?
 De leurs soupers un peu plus ennuyeux ?
 Comme autrefois vous verrait-on encore ,
 Vous oubliant dans le sein des plaisirs ,
 Le verre en main , attendre que l'aurore
 Eût rallumé le jour & vos désirs ?
 Non , méditant une fuite prochaine ,
 Et nous croyant très-vuides de raison ,
 Vous jureriez par le Dieu d'Hypocrène ,
 D'aller plutôt souper avec Fréron .

E N V O I

A MADAME DE * * * .

TELS sont, Zélis, nos soupers de Paris.
 Quels rendez-vous pour une ame sensible !
 Ah ! trop heureux qui sous ton toit paisible
 Peut quelquefois épier ton souris ,
 Suivre de l'œil, à tes côtés assis ,
 Tes doux attraits & ta taille légère ,
 A tes bons mots ranimer ses esprits
 Et s'embellir du désir de te plaire !

Bien plus heureux si, sur la fin du jour ;
 A ton banquet il occupe une place !
 Il croit souper dans l'Olympe, au Parnasse,
 Avec Minerve & la sœur de l'Amour.



LE DÉJEUNER,

C O N T E.

OUI, l'occasion a des ailes ;
Elle s'enfuit rapidement ;
Mais croyez-moi, Bergers fidèles ;
Il est toujours un bon moment.
La pudeur veille au cœur des belles ;
C'est un dragon fier & jaloux ;
Mais par bonheur un sommeil doux
Ferme par fois ses deux prunelles :
On ne peut pas veiller toujours ;
Profitez-en sans vains discours ,
Osez être un peu téméraire :
Car après tout que risque-t-on ?
On risque tout lorsqu'on diffère ;
Vous allez voir si j'ai raison.

DAMON soupirait pour Mélite ;
Depuis un mois son cœur brûlait ;
Mais c'est en vain qu'il sollicita ,
Hélas ! à peine on l'écoutait.
Pendant un mois être inflexible !

Le trait est fort , dit un plaisant.
 D'accord Monsieur , mais cependant
 Vous conviendrez qu'il est possible.

En vain Damon de ses soupirs
 Fatiguait l'écho solitaire ;
 En vain aux pieds de sa Bergère ,
 Maigre d'amour & de desirs ,
 Il consumait sa vie entière ;
 Soupirs & pleurs , tout était vain.

Mais enfin le marbre se brise ,
 L'airain fléchit sous notre main ;
 Et la beauté , quoiqu'on en dise ,
 N'est ni de marbre ni d'airain.

Damon aux pieds de son amante ,
 L'œil triste , embrassant ses genoux ,
 La presse d'une voix touchante ,
 De lui donner un rendezvous.
 Mélite était bonne & facile ,
 Son amant se désespérait ;
 La vertu la plus difficile
 Ne voit souffrir qu'avec regret.

= Eh bien demain , je suis trop bonne ,
 Avec moi venez déjeuner ;

Je crois que je n'aurai personne ;
 Mais gardez-vous d'imaginer
 Que c'est , sous l'air d'un déjeuner ,
 Un rendez-vous que je vous donne.

Déjà la nuit , du haut des airs ,
 Développait son voile sombre ,
 Et les amours blottis dans l'ombre ,
 Déjà repeuplaient l'Univers.
 Tout plein de sa bonne fortune ,
 Damon dans son lit s'agitait ,
 Il accusait les cieux , la lune
 Et le soleil qui retardait.
 Mais le jour brille , l'heure sonne ,
 Il vole enfin d'un air vainqueur.
 Un Dieu vivement l'aiguillonne ,
 Et l'espérance à l'air flatteur ,
 Déjà lui tresse une couronne.

Mérite à peine en ce moment ,
 Au demi-jour qui vient d'éclore ,
 Entr'ouvrait son œil languissant.
 Le vermillon qui la colore ,
 Fruit du repos & du désir ,
 L'ornait , l'embellissait encore :
 C'était Vénus , c'était l'Aurore

Sortant du palais du plaisir.

Elle s'éveille, elle médite,

Et son amant qui s'enhardit,

Était déjà près de son lit.

A cet aspect, toute interdite,

Elle se plaint, gronde, rougit;

Mais la rougeur bientôt s'efface

Le désir reste, & la raison

Du criminel obtient la grace :

Quand on est seuls, se fâche-t-on ?

Dans cet alcove solitaire,

Régnaient le silence & l'amour ;

Tout auprès veillait le mystère

Tempérant les rayons du jour.

Sous un mouchoir que l'œil caresse,

On soupçonnait un sein charmant ;

Le lin docile qui le presse,

Par deux contours s'arrondissant,

De ce sein alors palpitant,

Offrait la forme enchanteresse.

Mais que faisait ce beau Paris ?

Belles, pardonnez si j'hésite.

Vous rougirez si je le dis ;

Et vous plaindrez notre Mélièze.

Damon se tait, & ne fait rien.

Enfin il parla de la forte ;

Vous allez voir s'il parla bien.

= Où suis-je ? Quel feu me transporte ?

Que de beautés ! que de fraîcheur !

Telle on nous peint la jeune Flore ,

Ou de Pfiché l'air enchanteur.....

= Laissez , Monsieur , la métaphore ,

Vous me traitez avec fadeur.

= Ah ! dans l'ardeur qui me dévore ,

Que ne puis-je au moins une fois

Vous tenir seule au fond d'un bois ?

= Ah , Monsieur , quelle frénésie !

Vous voulez donc m'affaffiner ?

= Qui ? moi ? Vous pourriez soupçonner....

Mais en vain il se justifie ;

Elle sonne , le congédie ;

Et le galant tout étonné ,

Sortit sans avoir déjeûné.

Méritait-il cette disgrâce ?

Mesdames , décidez le cas.

Pour moi , je fais bien qu'à sa place ,

J'aurais fait mes quatre repas.

É P I T R E

*Ecrit de la Campagne à M. de M.***,
Maître des Requêtes.*

A vous l'enfant de la sagesse ;
Sa'ut, honneur, fanté, richesse,
Un peu d'amour ne gâte rien.
Permis à vous, homme de bien,
De travailler pour la Patrie,
Tandis qu'au sein de l'incurie,
Sans préjugés & sans lien,
Ici s'écoule notre vie :
Nous jouissons d'un doux loisir :
La nuit se passe à bien dormir ;
Et nous pressons la plume oiseuse
Jusqu'au moment où le soleil
Levant sa tête radieuse ,
Dissipe l'ombre & le sommeil.
On court aussi-tôt sur l'herbette ,
Respirer l'air pur du matin ,
Cueillir la rose & le jasmin
Pour les offrir à son Annette
Et parfumer son joli sein.

Je dois ici quelques fleurettes
 Aux Dêités de ce séjour :
 Ce sont gentilles bergerettes,
 Ce sont plutôt brebis d'amour ;
 Plus philosophes que Lucrèce
 Et du plaisir suivant les loix ;
 C'est un amant qui les confesse,
 Et leur chapelle est dans les bois.

Mais quand du jour le char rapide
 S'élève & brûle nos côteaux,
 Que l'ombre fuit, que les troupeaux
 Reposent sur la terre aride ;
 Que loin du bruit, sur des roseaux,
 Détachant sa juppe légère,
 La jeune & timide bergère
 Se baigne, & joue au sein des eaux :
 Alors une cloche argentine
 Annonce l'heure du festin ;
 On part, on court, chacun soudain
 S'affied auprès de sa Corine,
 Lui sourit le verre à la main,
 Et va presser à la fourdine
 D'un pied furtif, son pied voisin.
 Le café pris, pour tout système,

Chacun s'échappe à volonté ;
 Car dans ces lieux , comme à Thélème ;
 Notre devise est liberté ,
 La liberté , ce bien suprême ,
 Que l'or des cours ne peut payer.
 Le gros Mondor , grand Financier ,
 Digère & dort , c'est son usage.
 Zélis s'armant de son ouvrage ,
 D'un pied léger , va loin de nous ;
 Chercher le repos & l'ombrage ;
 Saint-Far que cachait le feuillage ,
 Paraît & tombe à ses genoux.
 Il est aimé de la bergère ,
 L'asyle est sûr , voluptueux ;
 Ne troublons point ce doux mystère :
 Et cependant , non moins heureux ,
 Amant des arts , de la nature ,
 Je vais errer à l'aventure ,
 Au fond d'un bois silencieux.
 Tantôt montant ma faible lyre ,
 Je chante & Délie & l'Amour.
 Tantôt frappé d'un nouveau jour
 Et philosophe sans délire ,
 Des passions , de leur empire ,

Mon œil perce l'obscur détour,
 Ou quand du soir l'ombre tardive
 Commence à voiler l'horison ,
 Je vais jouir dans le vallon
 Du frais d'une onde fugitive.
 Là j'écoute berger nouveau,
 Assis sur l'humble violette,
 Le lent murmure du ruisseau,
 Les sons plaintifs d'une musette,
 Où la naïve chansonnette
 De Rosine , amour du hameau ,
 Qui l'air riant & satisfaite
 Des champs ramène son troupeau.
 Ainsi s'échappe avec vitesse
 Chaque moment d'un jour ferein ,
 Sur le duvet de la paresse ,
 Libre des foins du lendemain.

Tel un oiseau simple & docile ,
 Quand le printems & le zéphir
 Couvrent de fleurs son doux asyle ,
 Sans s'occuper de l'avenir ,
 Laisse couler le tems mobile
 Et vit sous l'aîle du plaisir.

Ami , que la foule importune

S'empresse aux palais des Séjans ;
 Que le temple de la Fortune
 Soit fatigué de leur encens :
 Pour moi docile à la nature ,
 Repoussant le joug des erreurs ,
 Je ne demande pour faveurs
 Qu'un bois baigné d'une onde pure ,
 Une compagne & quelques fleurs.
 Heureux cent fois si ma Délie
 Objet trop cher à mes rivaux ,
 Daigne toujours parer ma vie
 Des fleurs du Gnide & de Paphos !
 Si toujours fidèle & sensible
 Elle sourit à mes desirs ;
 Si dans ses bras l'aube paisible
 Me trouve enivré de plaisirs !

Mais du voile qui m'environne ,
 Pourquoi percer l'obscurité ?
 Sachons jouir, quand l'heure sonne ,
 Du caprice de la beauté.
 Adieu , je l'entends qui m'appelle :
 Le jour penche vers son déclin ;
 Oui, oui, ma Délie est fidèle ,
 Et j'en réponds jusqu'à demain.

LE REPENTIR, C O N T

QUEL cœur honnête & quelle ame sensible
N'a quelquefois, pendant le cours paisible
De son printems, vers le soir d'un beau jour,
Suivi Vénus dans le temple des Grâces !
Qui n'a jamais abandonné les traces
De son devoir, & caressé l'amour !
Ce n'est pas moi : j'ai connu la tendresse ;
J'ai bien aimé ; mais loin de m'en vouloir ,
Dieux tout-puissans , prolongez ma jeunesse ;
Et j'aimerai du matin jusqu'au soir.

Tel fut le sort de la Comtesse Aurore :
Les doux plaisirs composèrent sa cour ;
Belle , sensible , & plus aimable encore ,
On l'adorait ; elle aimait à son tour.
Mais le remords tyran de la faiblesse ,
La peur d'un Dieu de ses décrets jaloux ,
Enveloppa d'un voile de tristesse ,
Le soir d'un jour qui fut d'abord si doux :
Elle pleurait , Magdeleine touchante ,

De ses péchés le charme empoisonneur ,
 Et des plaisirs dont l'image présente ,
 Malgré ses vœux , troublait encor son cœur.

Avint un jour c'était la Pentecôte ,
 Qu'aux Théâtres prêchait un grand Docteur ,
 Tout était plein ; & la vieille bigote ,
 Et la coquette , & cent chefs à calotte ,
 Grossés , mîtrés , appelés Monseigneur ,
 S'amoncelaient dans la nef & le chœur.
 A ce sermon notre aimable dévote
 Vint un peu tard : il fallut par malheur ,
 Pour la placer , déranger bien du monde :
 Lors un brutal , que Lucifer confonde !
 Crie : eh morbleu , laissez , Messieurs , laissez
 Cette Catin. Cette ame douce & belle
 Soudain répond : si vous la connaissez ,
 Monsieur , si bien , priez le Ciel pour elle.



É P I T R E

A MADAME DE * * *.

IL est parti ce tendre amant,
Vos beaux yeux ont versé des larmes,
J'y lisais vos vives allarmes
Et la douleur du sentiment :
Quoi s'arracher à ce qu'on aime !
Laissez, laissez couler vos pleurs ,
Oui pleurez , la tristesse même
Pour un cœur tendre à ses douceurs.

Mais que dis-je , déjà l'aurore
A vu six fois votre douleur ;
Six fois & vous pleurez encore ,
C'est trop se livrer à l'erreur :
Votre ame abusée & sensible ,
Par des regrets trop superflus ,
Poursuit un objet invisible ,
Ce qui pour vous n'existe plus :
Telle , séduite par un songe ,
La jeune Iris à son réveil

Chérit encor l'heureux mensonge
Dont la berçait un doux sommeil.

Ouvrez les yeux : non la nature
N'a point perdu de ses couleurs ;
On voit encor sur la verdure
Briller l'émail des jeunes fleurs :
Cette Naiade si chérie
Dans ce vallon se plaît toujours ;
Et sa fraîcheur sur la prairie
Invite encore les amours ;
Le ciel est pur , l'air est tranquille ;
Du rossignol les chants légers ,
Charment encore cet azyle ,
Et du printems le Dieu facile ,
Sourit encore à nos vergers.

L'amour n'a point quitté vos traces ,
Et malgré sa mobilité ,
Il est toujours auprès des Grâces.
Mais cet amour , enfant gâté ,
Ose, dit-on, rire des belles ,
Qui jurent de longues ardeurs ,
Le traître fait qu'il n'a des ailes
Que pour voler vers tous les cœurs.
Vit-on jamais l'aimable enfance

Suivre longtems les mêmes jeux ;
 L'Amour, enfant capricieux,
 S'endort auprès de la constance.

Voyez ce berger fortuné
 Que le plaisir des fleurs du Gnide
 Depuis long-tems a couronné :
 Penché sur le sein de Zélide
 Il est distrait, sombre, rêveur ;
 Le doux baïser qu'elle lui donne
 Ranime à peine sa tiédeur ;
 Zélide même, elle s'étonne
 De languir si près du bonheur.
 Mais regardez ces traits de flamme
 Qui s'élancent des yeux d'Atis ;
 Quels transports agitent son ame ;
 Depuis deux jours qu'il voit Doris :
 A ses genoux il brûle, il presse,
 Il respire la volupté ;
 Son ame nage dans l'ivresse,
 Au rang des Dieux il est monté ;
 Heureux amans, fêtez bien vite
 Le jeune amour quand il sourit ;
 Ce Dieu, souvent au même gîte,
 Ne passe pas plus d'une nuit.

Bientôt le tems, par qui tout cesse,
 Va moissonner & jeux & ris,
 Plus de désir, plus de caresse,
 La main de la froide vieilleffe
 Ferme le temple de Cypris.
 Mais vous, quand Vénus règne encore,
 Qu'elle vous ouvre ses bosquets;
 Pourquoi dans le sein des regrets,
 Laisser flétrir les dons de Flore ?
 Ces jours charmans vont expirer.
 Sous ce berceau l'Amour t'appelle :
 Viens ma Zélis, viens me jurer
 Aux pieds du Dieu d'être fidèle :
 Viens, je recevrai ton serment.
 Et puisses-tu dans ce moment
 Où s'éclipse l'ame enflammée,
 Me presser sur ton sein brûlant,
 Et t'écrier demi-pâmée
 Le bon billet qu'a mon amant.



LA PRÉSENCE D'ESPRIT,

C O N T E.

Au quartier du Marais , pays des bonnes ames ,
 Des bons maris , des bons bourgeois ,
 Et même encor des bonnes femmes ;

Pays où cocuage habite quelquefois ,
 Même souvent , mais se cachant dans l'ombre ,
 Sur la pointe des pieds se glissant doucement ,
 Ne marchant point le nez au vent ,
 Comme à la Cour , ou gâté par le nombre ,
 Et l'accueil empressé des gens d'un si grand ton ,
 Monsieur se croit l'enfant de la maison.

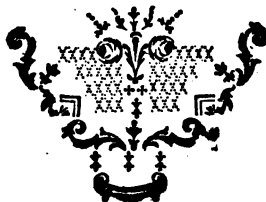
Or donc de ce marais trois jeunes Citoyennes ,
 Un beau Dimanche au retour du Printems ,
 Voulurent s'égayer , & respirer aux champs
 Le parfum des zéphirs & leurs douces haleines.
 Le valet de Cloris , le fidèle Jeannot
 S'en va chercher le fiacre , il arrive aussi-tôt.
 On s'embarque & l'on part : la joie , on peut m'en
 croire ,
 Les bons mots & le rire éclataient à plaisir.

· Allant, venant, & la blonde & la noire,
 Tout était critiqué : partant il est notoire
 Que l'on s'amusait fort : critiquer c'est jouir.

Mais que la joie est chose bien chanceuse !
 La fortune a trahi Scipion & César !
 Le galant Phaëton de la troupe joyeuse
 Au gré de ses destins abandonnant son char,
 S'approcha de si près d'un rayon trop perfide
 Que la main de l'hiver avait approfondi,
 Que la roue avançant, & tournant dans le vuide,
 Fut au fond du fossé chercher un point d'appui.
 Voilà le coche à bas, & voilà nos femelles,
 Poussant des ah, des cris, à vous fendre le cœur.
 Pour elles cependant n'ayez aucune peur ;
 La chute fut heureuse : & c'est le sort des belles ;
 Mais par un accident qu'on ne prévoyait pas,
 Nos Déeses avaient leurs trois têtes en bas,
 Et les jambes en l'air sortant par la portière
 Qui venait de s'ouvrir, on ne fait trop comment.

Les gens instruits savent parfaitement
 Que tout corps pèse, & tend au centre de la terre :
 Or les jupons soumis aux mêmes loix
 Laissent à découvert, entraînés par leur poids,
 Des trésors que jamais on ne montre à Lorette.

Le Dieu du jour, dit-on, pour la première fois,
 Vit, dans tout leur éclat, une peau blanche & nette,
 Et six globes qu'auraient adorés les trois Rois.
 Cloris au désespoir d'étaler à la vûe
 Les superbes contours d'une face inconnue,
 S'écrie, en frémissant, Jeannot, mon cher Jeannot
 Cache le mien: = Lequel est-ce, Madame?
 Je ne le connais pas. = Le plus blanc. Le grand mot!
 Comme il peint la pudeur & l'ame d'une femme!



LES CINQ PÉRIODES

DE LA VIE D'ÉGLÉ.

ENCORE enfant la petite personne
Déjà convoite & pompons & rubans,
Aime beaucoup sa poupée & sa bonne,
Brûle sur-tout d'avoir bientôt quinze ans.

Le printems vient : Eglé déjà pressée
Rêve beaucoup , lit les Romans du jour ,
Au fond du cœur enterre sa pensée ,
Attend l'hymen pour connaître l'amour.

Enfin Eglé jure d'être fideïe ,
L'hymen fourit en recevant ses vœux :
Elle court , vole au plaisir qui l'appelle ;
Tout en courant elle fait des heureux.

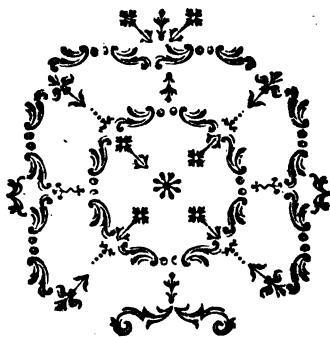
L'automne arrive : Eglé plus réfléchie
De sa toilette écarte les témoins ,
Couvre son âge ; elle-même l'oublie ;
Pour son amant elle est aux petits soins.

Voilà l'hiver : la belle inconsolable

Trouve que l'homme est petit & bien vain,

Invoque Dieu par la crainte du Diable,

Et joue, & triche, & médit du prochain.



LA RECONNAISSANCE,

C O N T E.

Vous connaissez, Madame Hortense,
Ses grands yeux noirs & sa pudeur :
Voici le fait, Messieurs, silence,
Je vais conter avec candeur.

Cette beauté sensible, au sortir de l'enfance,
Aux pièges des plaisirs abandonna son cœur :
Le jeune Armand parut , & bientôt fut lui plaire.
De ce pas au second, le chemin n'est pas long.

Or un beau jour, oui très-beau, le fripon
Au fond d'un bois riant & solitaire,
Cueillit d'amour la rose printannière.
Eût-il tort ou raison ? Ce n'est pas mon affaire.

Mais les plaisirs ont le destin des fleurs.
Las ! il fallut se quitter tout-à-l'heure.
Quoi se quitter ! O revers ! O douleurs !
Armand gémit, Hortense pleure ;
On jure de s'aimer, toujours , jusqu'au trépas.
Puis l'on s'embrasse, & l'on s'embrasse encore :

Qu'il est dur de quitter ce que le cœur adore !
Si je n'en suis pas mort, c'est que l'on n'en meurt pas.

Armand courut aux plaines de Bellonne
Contre l'Anglais déployer sa valeur ;
Hortense , au retour de Pomone ,
Des chaînes de l'hymen , lia son jeune cœur.
Mais comment le mari trouva-t-il la bergère ?

Très-neuve , aussi pure qu'un lis ,
Chaste comme l'agneau qui fuit encor sa mère.
Comment cela se peut-il faire ?

Je ne fais : demandez à Messieurs les maris.
Enfin tout est au mieux : pendant qu'on fait la guerre ,
Hortense en paix avec toute la terre ,
Retournait quelquefois aux bosquets de Paphos ;
Et du mari l'étoile débonnaire ,
Lui donnait tous les ans , quelques amis nouveaux.

Les parques cependant déroulent leurs fuseaux ,
Et le char du Soleil va son train ordinaire.
Vingt fois le Sirius avait doré Cérès ,
Lorsqu'Armand dans un cercle aperçoit une belle ,
Dont les yeux noirs , la démarche , les traits ,
Lui rappellent Hortense. O ciel ! Est-ce bien elle ?
Hortense ! il ne se trompait pas ,

Quoique le tems du bout de l'aîle ,

Eût en passant défleuri ses appas.

Ravi de la rencontre, aussi-tôt il s'avance :

Madame , lui dit-il , j'ai le bonheur je croi ,

D'être connu de vous. = De moi ?

Je n'ai pas cet honneur. = Pardon, la ressemblance....

C'est pourtant là sa taille , ses grands yeux.

Il tourne autour, regarde, approche, observe mieux ,

Et toujours plus reconnaît son Hortense.

= Pardon , Madame , ou j'ai perdu le sens ,

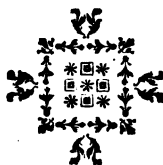
Ou dans un bois , vous aviez quatorze ans ,

J'avais l'honneur de vous.... Vous m'entendez peut-être ?

= Eh oui , Monsieur , je vous entens ,

Appellez-vous cela connaître ?

On connaîtrait par trop de gens.



A MADAME

A M A D A M E
L A C O M T E S S E D E R * * *,

Le jour de son Mariage.

C O M M E N T Madame la Comtesse,
Quoi ce matin sous cet air doux,
Vous avez donc fait la promesse
D'être fidelle à votre époux ?

Ah ! quels procédés sont les vôtres !
Pour le bonheur d'un feul mortel
Vous prononcez le vœu cruel
De faire le tourment des autres.

Vit-on jamais Flore ou Vénus
Promettre une flamme éternelle !
Non la sœur même de Phébus
N'osa jurer d'être fidelle.

Lorsque la rose ouvrant son sein,
Sourit aux baisers du zéphire ;
Le Dieu content de son sourire
A d'autres fleurs vole foudain.

Mais votre époux qu'on dit si sage ,
H

Si doux, si cher à ses amis ;
Sait-il bien que ce mariage
Va lui donner mille ennemis ?

Ignore-t-il en prenant femme
A l'esprit fin, l'œil enchanteur ;
Que bientôt l'ami de Monsieur
Veut être l'ami de Madame ?

Si Ménélas plus réfléchi
Eût épousé femme moins belle,
A tous les sages j'en appelle
Pâris fût testé son ami.

Croyez-moi donc, femme jolie
A son mari fait des jaloux ;
Mais on pourrait calmer l'envie
Par cet accord qui paraît doux.

L'Hymen, enfant de la paresse ,
Marche à pas lents, craint les travaux ;
Eh bien que votre époux nous laisse
Les jours marqués pour son repos.

Mas quoi ! vous riez de mon zèle ,
Et votre cœur reste endurci ?
Madame, eh bien soyez fidelle ;
Mais que je plains votre mari.

LES GLISSEUSES,

C O N T E.

OUI la C..... n'en déplaît aux Calvins,
Est chose nécessaire au salut des humains.

Il faut un frein pour retenir les ames,
Pour tous nos grands Messieurs, pour leurs petits
amis ;

Il en faut un , oui sur-tout pour les femmes :

Sans quoi je plaindrais les maris.

La douce Agnès qui doit la veille d'une fête ,
Aux yeux du Père Antoine ouvrir son jeune cœur ,

Sur les bords du plaisir s'arrête :

Car comment avouer à ce rude censeur

Qu'on a commis le péché malhonnête !

On en mourrait de honte , & la honte retient :

Vous allez en juger par ce Conte chrétien.

DEVERS le tems qu'après un jeûne austère

Aux mortels amaigris on permet de souper ,

Que le Pasteur d'Admète , au centre de la sphère ,

D'un rayon plus direct commence à nous frapper ,

Trois novices d'amour , Doris , Eglé , Corinne ,

Voulaient, selon la loi, purifier leur cœur ;

Et laver leurs péchés dans la sainte piscine.

Un point les tourmentait : comment au C ;

Révéler une faute hélas ! bien naturelle ,

Qui fait tant de plaisir , mais tache un peu l'honneur ?

L'avouer net pour une belle

Est un supplice sans égal.

Le péché serait doux , si l'on pouvait le taire ;

Mais le moment était fatal ;

Traques pressait : on rêve , on délibère ,

On n'imaginait rien. Eglé pleurait , disant :

Il valait mieux ne pas le faire.

Corinne s'irritait contre le téméraire

Qui si bien sut profiter du moment.

Doris enfin trouve un expédient :

Ecoutez : nous dirons au Père Boniface ;

Sans rien développer que nous avons glissé :

Il est bon homme , & sans autre préface ,

Il nous délivrera nos patentes de grace.

Avec transport l'avis fut embrassé.

Celle qui le donnait y passa la première.

Après avoir conté rapidement

Tous les menues détails qu'on nomme peccadilles ,

Péchés , faute de mieux , communs aux pauvres filles.

Père, dit-elle en rougissant,
 Sur l'herbe j'ai glissé. = Vous êtes-vous fait mal ?
 = Non du tout. Admirant cette rare innocence,
 Le Révérend reprit d'un ton de sagesse,
 Glisser n'est pas un crime capital.
 Je vous absous : pour votre pénitence
 Vous direz le *Credo*, de plus un chapelet ;
 Allez, vivez toujours, comme vous avez fait.

La seconde survient & débite sa chance :
 Puis avec un soupir & le regard baissé,
 S'accuse aussi d'avoir glissé.
 Le papelard riait à l'ombre de sa grille ;
 Surpris pourtant de voir tant de candeur
 Et de simplicité dans le cœur d'une fille.
 Et deux. Ma bonne, va sans peur,
 Dirent-elles à la dernière,
 Ce bon humain de C.
 N'a jamais vu que son bréviaire.

Elle y vient donc, & fait le même aveu.
 Oh, oh, dit le Pater, ceci m'étonne un peu.
 Quoi parbleu, tout le monde glisse !
 Ou là-dessous il est quelque malice,
 Ou je ne suis qu'un sot : le père avait raison,
 Comme vous savez tous = Oh, ça, dit-il, ma chère,

Rendez un peu cette énigme plus claire.

Par ce mot de gliffer , parmi vous , qu'entend-on ?

== On veut faire de l'exercice ;

On se promène ; il survient un amant ;

On veut s'enfuir , en courant le pied glisse ,

On tombe , je ne fais comment.

Le caffard à ces mots plein d'une sainte rage ,

Hors du f boudoir allonge son visage ,

Serre les dents , arrondit ses gros yeux ,

Et voit d'un regard furieux

Ses pénitentes amoureuses

Qui sur leurs deux genoux , l'air humble & triste

encor ,

Répétaient leur *Confiteor*.

== Oh ça , Mesdames les Glisseuses ,

S'écria-t-il à haute voix ,

Venez , venez , par Saint François ,

Je suis au fait de la douce gliffade.

Grand Dieu quel Confesseur maussade !

Il fit rougir ces trois enfans :

Il fallut revenir aux pieds du Cénobite ,

Tout avouer , jurer de réprimer ses sens ;

D'exiler les amours & leur aimable fuite ,

Et d'attendre l'hymen pour cueillir ses présens.

On promit, on jura par le Dieu qu'on adore,

Puis on s'en fut : & chacune en marchant

Pour l'oublier songeait à son amant.

Allez en paix, aimables sœurs de Flore ;

Et puissiez-vous dans le siècle suivant

D'avoir glissé, vous confesser encore.



A M A D A M E D E * * *.

APPRENEZ-MOI, vous que l'amour caresse ;
Heureux bergers qui vivez sous ses loix ,
L'art d'enflammer, de fixer la tendresse
Du jeune objet dont mon cœur a fait choix.

J'aime Cloé , vive , gaie & légère ,
Fraîche d'attraits comme la fleur du jour ;
Mais las ! Cloé satisfaite de plaire ,
Et chante & rit quand je parle d'amour !

J'avais au loin cueilli sur le rivage
Le beau Narcisse & la fleur de Vénus ;
De ce bouquet mon cœur lui fit hommage
Une heure après elle ne l'avait plus.

Hier matin sur l'écorce d'un chêne
J'avais gravé son nom & mes tourmens ;
Elle passa , vit son nom & ma peine ,
Et s'envola comme l'oiseau des champs.

Mais j'apperçois , qu'elle est riante & belle !
L'aimable Iris qui porte ici ses pas ;
Elle me voit , son doux souris m'appelle ;
Adieu Cloé ; je vole dans ses bras.

LA FAUSSE PEUR, C O N T E.

QUE du plaisir, la route est dangereuse !
Qu'il est aisé de glisser sur ses bords !
Ils sont charmans : là , la terre amoureuse
Couvre son sein des plus riches trésors ;
Là , sur des fleurs la volupté repose ,
L'illusion caresse le désir ;
Mais le réveil détruit ce lit de rose ,
Et sur ses pas conduit le repentir.
Mais aux Messieurs de notre Académie ,
A nos esprits laissons ces grands discours ,
Et racontons simplement les amours
Du beau Lindor & l'aimable Célie.
Las ! à ce nom quel doux faiblissement !
Célie était la plus jeune des Graces ,
Vive , légère & toujours sautillant ,
Son joli pied à peine en le foulant ,
Sur le gazon imprimait quelques traces :
Tel est l'oiseau qui voltige en marchant.
L'heureux Lindor aimé de cette belle

Gémit pourtant dans le sein du bonheur ;
 Qu'y manquerait-il ? Rien qu'une bagatelle
 Que nous nommons la suprême faveur.
 Hélas ! pourquoi faut-il donc à nos ames,
 Que la nature ait attaché des sens ?
 L'amour n'aurait que d'innocentes flammes,
 Des plaisirs purs : quel bonheur pour nos Dames
 Qui craignent tant les désirs des amans !

Célie aimait & de son doux printems
 Son cœur sans doute éprouvait l'influence ;
 Mais la pudeur , cet instinct de l'enfance
 Qui peint son front d'un rouge intéressant ,
 Mais dont l'éclat s'use insensiblement,
 Gardait le gîte où niche l'innocence.

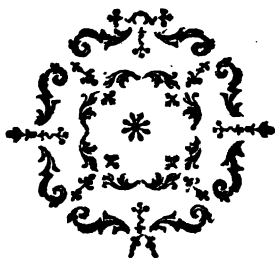
Dans ce tems-là, sous des cieux inconnus,
 L'hiver fuyait. Le mois cher à Vénus,
 Le front orné d'une rose nouvelle,
 Epurait l'air. La tendre Philomèle
 Par ses chansons annonçait les beaux jours,
 Et le zéphir balancé sur son aile
 Au fond des bois éveillait les amours.
 Célie alors & le père & la mère,
 Le petit frère avec le précepteur,

Volent aux champs : c'est-là qu'est le mystère,
 L'occasion , au fourire enchanteur ;
 Là des vrais biens coule la source pure ;
 Là notre cœur plus près de la nature
 S'ouvre au désir , appelle le bonheur.
 Lindor obtint après longue prière
 Et vingt refus qui finirent enfin ,
 La clef d'un parc asyle clandestin
 Où le plaisir vivait en solitaire.
 Il promet bien qu'il saurait le chemin.
 Or le voilà qui vient le lendemain.
 Qui fut surpris ? Ce fut la bergerette ;
 Vraiment sitôt , on ne l'attendait pas :
 Mais par bonheur elle était là seulette ,
 Quand tout-à-coup il vole dans ses bras.
 On le gronda ; mais il se justifie.
 On l'essuya , car il avait bien chaud.
 En l'essuyant cependant on oublie
 Qu'il faut gronder ; le cas n'est pas nouveau.
 O vous censeurs , vous sauvages Lucrèces !
 Concevez-vous les transports , les caresses
 De ces amans , leurs entretiens si doux !
 Eh non , vos cœurs repoussent la nature :
 Fuyez , fuyez , la Naiade murmure ,

Et les amours pâlisſent de courroux.
 Déjà Lindor tout brillant d'allégreſſe
 Et de défirs, le regard plein de feu,
 Serrait la main de ſa belle Maîtreſſe,
 Puis s'approchait, & puis encore un peu,
 Puis demandait d'un air ſoumis & tendre
 Un ſeul baiſer; & tout en demandant,
 Il le prenait; on voulait ſe défendre;
 Mais ce qu'on veut, on le fait rarement.
 Le frais tiſſu d'une gaze légère
 Enveloppait les lis d'un ſein naiſſant;
 Je ne ſais pas comment ſe fit l'affaire,
 Mais le mouchoir diſparut à l'inſtant.
 Mille baiſers couvrirent tant de charmes:
 Célie émue, on le ſerait à moins,
 Le repouſſait, priait, verſait des larmes,
 Larmes d'amour ſi douces ſans témoins.
 Et ſon amant, quelle ardeur quand on aime!
 Des yeux, du cœur, dévorait ſes appas,
 Ne parlait plus, & déjà dans ſes bras,
 La ſœur d'amour devenait Vénus même.
 Quand tout-à-coup des bords de l'horizon,
 L'orage approche, étend ſon orbe immenſe;
 Le jour pâlit, un bruit ſourd & profond

Roule dans l'air , & redouble & s'avance ;
 L'éclair, la foudre a frappé le vallon ;
 Et l'habitant garde un morne silence.
 Soudain la nue ouvre ses vastes flancs ,
 L'onde se presse , & s'échappe en torrens.
 A ce fracas , cette beauté touchante
 Tremble , frémit ; colombe gémissante
 A deux genoux , elle implorait les Cieux :
 » C'est mon péché , c'est mon crime, dit-elle ,
 » Pardon , grand Dieu , je ne le ferai plus ;
 » Oui je mourrai toujours chaste & fidèle ;
 Et son amant affligé de ses pleurs ,
 La consolait , apaisait ses terreurs ,
 De tout ce bruit lui dévoilait les causes ;
 Et cependant que la foudre éclatait ,
 Son œil fripon parcourait , caressait
 Un sein sans voile où s'élevaient deux roses.
 Mais le bruit cesse , & le flambeau des airs
 Brille déjà sur la voûte azurée :
 Le Rossignol reprenant ses concerts
 Rappelle aux bois la bergère éplorée.
 Célie enfin respire , ouvre les yeux ,
 Cherche Lindor , le voit , & rassurée
 Se laisse aller dans ses bras amoureux.

Eh bien, dit-il, tu vois, l'orage passe ;
Le jour renaît plus pur, plus radieux.
Vas, jouissons, quand tout nous est propice.
Si chaque fois qu'on cueille un fruit d'amour,
Le Ciel tonnait, nous verrions nuit & jour,
Sur notre tête, un beau feu d'artifice,



A M A D A M E D E * * *.

JE t'offre un cœur plein de toi-même,
Il est sensible & sans détour,
Mais réponds-moi, par quel système
Veux-tu déjà braver l'amour ?

Ce Dieu n'est pas dur & farouche,
C'est un enfant suivi des jeux,
C'est lui qui sourit sur ta bouche,
Qui parle & brille dans tes yeux.

C'est lui qui fixe sur tes traces
Les doux désirs & les beaux jours,
Qui t'embellit, comme les Graces,
De cet attrait qui plaît toujours.

J'en conviens, souvent des nuages
Ont obscurci ses traits flatteurs :
Mais le printems a ses orages,
Il est pourtant couvert de fleurs.

Aux longs ennuis de la vieillesse
Ton cœur déjà veut-il s'ouvrir ?

Va , laisse couler ta jeunesse
Sur les bords rians du plaisir.

Crois-moi , dans ce bois solitaire ;
Sous ces guirlandes de lilas ,
Jurons , par l'amour & sa mère ,
De nous aimer jusqu'au trépas.

Je parle au nom de la sagesse ,
Prête l'oreille à ses leçons ,
Belle Aglaé , viens , l'heure presse ;
Qui fait demain où nous ferons.



LA DÉVOTION ITALIENNE,

C O N T E.

DANS le pays charmant où le pieux Enée
 Vint terminer enfin ses courses & ses pleurs,
 Où la Religion triplement couronnée
 Voit encore à ses pieds des flots d'adorateurs,
 Vivait la belle Aline, au cœur simple & docile,
 Brûlant d'un amour pur pour Marie & J....,
 Sans relâche observant quatre-tems & vigile,
 Et couvrant son beau corps d'os sacrés & d'agnus.
 L'hymen l'avait liée au Seigneur Fabius,
 Triste époux que le tems marquait de son empreinte;
 D'ailleurs très-peu dévot : de là plus d'une plainte,
 Et cent sujets de dispute & d'humeur.
 De Pékin à Paris, de Paris jusqu'à Rome,
 Il n'est qu'un seul moyen d'adoucir la rigueur
 D'un nœud aussi bizarre ; & ce moyen se nomme
 Le droit de cocuage : il est, dit St J.....,
 De toute antiquité : les Rois y sont soumis :
 Il fut imaginé pour consoler les femmes ;
 On le lève , dit-on , sur Messieurs les maris ;

Et l'on assure que nos Dames ,
 Douces d'ailleurs , sensibles à nos vœux ,
 Sont sur ce point sans indulgence.
 L'époux d'Aline en conséquence
 Le payait comme un autre , & n'en dormait que
 mieux.

Un soir d'été lorsque dans le silence
 La Déesse des nuits voilant le front du jour ,
 Sur son trône d'argent paisiblement s'avance ,
 Amenant sur ses pas le mystère & l'amour ,
 Aline sous l'abri du plus doux des bocages
 Dont la lûne n'osait percer la profondeur ,
 D'un amant adoré recevait les hommages :
 Il était à ses pieds , demandait son bonheur ,
 Et l'obtenait enfin de faveur en faveur :
 Quand tout-à-coup le son d'une cloche voisine
 Retentit dans le bois : O Ciel ! O doux J . . . !
 S'écrie alors la scrupuleuse Aline ,
 Arrêtez , arrêtez , on sonne l'*Angelus*.



A D É L I E ,

QUAND brillera , mon aimable Délie ,
Ce jour si doux , si cher à mes desirs ,
Où dans tes bras , prodigue de ma vie ,
J'épuiserai la coupe des plaisirs ?

Dieux quel moment ! quand d'une main parjure ,
Ardent , timide , emporté tour-à-tour ,
J'arracherai ta modeste ceinture ,
Et frémirai des fureurs de l'amour.

Mais quel sera ce moment de délice !
Lorsqu'enlaffés par un double lien ,
De mes transports furtivement complice ,
Tu presseras mon sein contre le tien !

Ah si jamais , de mes feux embrasée ,
Tu fais briller ce jour délicieux ;
J'habiterai , tout vivant , l'Elysée ,
Et m'asseirai sur le trône des Dieux !



INVOCATION A LA FORTUNE.

O TOI que l'univers adore,
Qui d'un regard fais nos destins,
Fortune à mon tour je t'implore,
Jette sur moi des yeux sereins.

Mais ne crois pas qu'un bien frivole
Allume ma cupidité ;
Tout l'or que roule le Pactole
Vaut-il la douce pauvreté ?

Des honneurs je fuis la chimère ;
Le bonheur n'est point à la Cour ;
Aux vains cordons mon cœur préfère
Un ruban donné par l'amour.

Je veux une simple chaumière
Que Phébus regarde en naissant ;
Un petit bois que la lumière
Caresse d'un rayon mourant.

Je veux qu'une onde fugitive
Baigne mon champ , & mes trésors , —

Et que sa voix douce & plaintive
M'invite à rêver sur ses bords.

J'e n'aimerai qu'une maîtresse,
C'en est assez, je n'ai qu'un cœur ;
Délie a fixé ma tendresse,
Elle suffit à mon bonheur.

Et toi, Délie, ame céleste,
Soutien, ornement de mes jours ;
Accours, viens de mon toit modeste
Faire le temple des amours.

C'est-là qu'au lever de l'aurore
L'amour hâtera ton réveil,
C'est-là que mes baisers encore,
Le soir suspendront ton sommeil.

Viens aussi dans ma solitude
Douce amitié, présent des Cieux ;
Viens, tes faveurs, l'amour, l'étude
Rendront mes jours délicieux.

Fortune écoute ma prière,
Dans mes projets, sois de moitié ;
Mes nuits seront pour ma bergère,
Mes jours seront pour l'amitié.

L' A U M O N E ,

C O N T E .

CONTEURS, parleurs, écoutez la morale
 Dont en passant je veux vous régaler :
 Vous avez tous la fureur sans égale
 De raconter, de parler pour briller :
 Chacun de vous sans doute est très-habile ;
 Mais l'amour-propre est un ami trompeur ;
 Tel nous endort qui se croit beau diseur.
 L'art de parler n'est pas chose facile ,
 Il faut esprit , mémoire , jugement.
 Mais , dites-vous , j'ai tout cela vraiment.
 Je le croirai , quand vous saurez vous taire.
 Mais vous , Monsieur , qui voulez tout régler ,
 Vous contez bien : Moi , c'est une autre affaire
 Mon Médecin m'ordonne de parler.
 Or écoutez si cela peut vous plaire.

UN amateur des fêtes de Cypris ,
 Dans l'âge heureux où la troupe légère
 Des ris , des jeux , vole sous nos lambris ,
 Du doux plaisir suivait le cours facile ,

Avec ardeur moissonnait dans ses champs ;
 Et dans les bras de la jeune Lucile ,
 Des fleurs d'amour couronnait son printemps.
 Heureux mortel , jouis dans le silence !
 De ton bonheur qui ne ferait jaloux ?
 Est-il Sultan de Madrid à Byfance
 Qui fur le trône ait des plaifirs plus doux ?
 Mais le remords troublait fa destinée ,
 Il redoutait les griffes du malin ;
 Il était faible , & fon ame entraînée
 Pleurait le foir les plaifirs du matin.
 Pour appaifer la divine vengeance ,
 Concilier fes plaifirs & la peur ,
 Damis fouvent aux pieds du C.
 S'allait laver des eaux de pénitence ;
 D'un cœur contrit il demandait pardon ;
 Pleurait , du Ciel implorait la clémence ,
 Puis retournait à fon péché mignon.

 Telle une femme & craintive & fenfible
 Quitte un amant , revient à fon époux ,
 Et puis-revole à cet objet plus doux.

 Un Carme était le Juge incorruptible
 De ce Chrétien fi faible en fon devoir :
 Il fallait voir avec quel air terrible ,

Il le grondait , le damnait sans espoir.
 » Dieu, disait-il, l'auteur de la nature ,
 » Hait ce péché que l'on nomme luxure ,
 » Plus que la mort , autant qu'on peut haïr.
 » Un seul moyen peut par fois l'adoucir ,
 » Et ce moyen , mon cher fils , c'est l'aumône :
 » Le pauvre est homme , & Dieu veut qu'on lui
 donne «.

Aussi vraiment chaque fois qu'il venait
 Au saint parquet , le Moine le taxait ,
 Selon le cas , de telle ou telle somme ;
 Et cet argent était mis en ses mains ,
 Pour l'Hopital ou pour les Orphelins.

Ce train finit ; notre béat de Rome
 Courut ailleurs absoudre les humains.
 Un an après notre aimable jeune homme
 Vint à Paris pour changer ses destins.
 Là certain soir une Nymphé élégante ,
 En chapeau rose , en robe voltigeante ,
 D'un air riant , l'appellant par son nom ,
 De lui s'approche , & le bon soir lui donne :
 =Bon soir , dit-il ; mais votre abord m'étonne ;
 D'où savez-vous mon nom ?= Ah ! qu'il est bon !
 » Vous souvient-il du petit Père Anseume

» De Perpignan , votre doux C. ?

== S'il m'en souvient ! oui c'était un saint homme

Béni de Dieu , tout bouillant de ferveur.

== Vous souvient-il que ce zélé Prieur

Pour effacer la tache malheureuse

De vos péchés , de vos petits besoins ,

Vous imposait une aumône pieuse

Que vous daigniez confier à ses soins ?

== S'il m'en souvient ! Oui vraiment : mais vous-
même ,

D'où savez-vous un pareil incident ?

== D'où je le fais ? Ah le bon stratagème !

Ecoutez bien : le conte en est plaissant.

L'homme de Dieu , dès qu'il avait l'argent ,

Venait chez moi : d'un zèle charitable

Il ordonnait un souper excellent ;

Bon feu , grand vin , du Cap , du Frontignan

Point de témoins , l'amour servait à table :

On ne pouvait , Monsieur , regardez-moi ,

De votre argent faire un plus doux emploi :

Aussi le Père , en cette sainte orgie ,

Je dois l'aveu de cette vérité ,

Ne manquait pas de boire à la santé ,

Du petit Saint & de sa bonne amie.

La belle alors termina son récit.

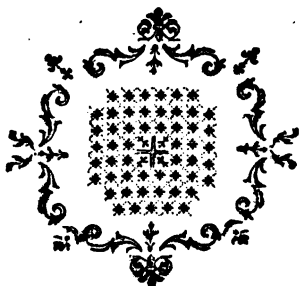
Damis s'en fut, dit-on, tout interdit.

Le tour est bon, l'on aurait pu m'y prendre.

Mais je voudrais que l'on me dit ici,

Dans quel Couvent ce Moine put apprendre

A vivre ainsi des sottises d'autrui.



PRIÈRE A LA PARQUE.

A D É L I E

A U J O U R D E L' A N.

O LACHESIS plus lentement
File la trame de ma vie ;
Je vis auprès de ma Délie ,
Près d'elle un siècle est un moment.

Phébus du cercle de l'année
A quatre fois décrit le tour ;
Cependant mon ame enchaînée
Brûle toujours de plus d'amour.

Tel l'arbrisseau cher à Pomone ,
Qu'ont respecté les vents jaloux ,
A chaque été qui le couronne
Porte des fruits toujours plus doux.

Délie a l'éclat de la rose ,
Sa voix touchante arrive au cœur ,
Son ame où la mienne repose
Est l'image de la candeur.

Que j'aïlle au loin , ma bien aimée ;

Habiter les affreux déserts

Où la nature inanimée

Gémit sous d'éternels hivers ;

Qu'on m'entraîne aux bords du Zaïre

Bouillonnant des feux de l'été ,

Ton doux parler , ton doux sourire

Seront toujours ma volupté.

Suspends le songe de ma vie ;

O Parque arrêtes ton fuseau ;

Et dans les bras de ma Délie

Conduis-moi doucement aux portes du tombeau !



B I L L E T ,

A L A M Ê M E.

VOULDRIEZ-VOUS belle Délie ;
M'ouvrir chez vous le temple à l'heure du repas :
Là plus heureux qu'Alcide , avant le noir trépas
Dans un simple crystal je boirai l'ambroisie ;
Mais j'ose vous prier de recevoir en tiers
Un convive connu , de bonne compagnie ;
Il voit les Grands , les Rois , jusques aux Financiers ,
Mais chez ces gros Messieurs il prétend qu'il s'ennuie ;
Aimable quand il veut , il passe tour-à-tour
De la raison à la folie ,
Il est sombre & riant , faible & plein d'énergie ,
Il a vos yeux , vos traits ; il se nomme l'amour.



A L A M Ê M E.

A I M O N S , ô ma chère Dée ,
Aimons jusques au dernier jour ;
Cueillons , en passant sur la vie ,
Les fleurs légères de l'amour.

Du Ciel la bonté secourable
Donna pour nous l'être au plaisir ;
Et pour le rendre plus aimable
Mit près de lui le doux désir.

Suivons toujours sa pente aisée ;
Qu'il meure , & renaisse toujours ;
Et descendant dans l'Elisée
Porté sur le char des amours.

Aimons pendant que règne Flore ;
Aimons sous les feux de l'été ,
Et que l'hiver nous trouve encore
Dans les bras de la volupté.

Et si notre ame est immortelle ;
Si nous voyons les sombres bords ;
Des vrais amants , parfait modèle ,
Aimons dans l'empire des morts.

A L A M Ê M E,

A U J O U R D E L' A N.

Q U' I L est heureux , ô ma Dée ,
De couler ses rapides jours
Auprès d'une fidèle amie ,
Et caressé par les amours !
Qu'il est doux sur notre passage
De semer les fleurs des beaux ans ,
De naviguer , au gré des vents ,
Quand le plaisir est du voyage !
Il est vrai qu'oiseau du printems
Quand Progné fuit , l'amour s'envole ;
Plus de chansons , plus de faveurs ,
Des jeux , des ris l'essaim frivole
Ne fait son nid que sur des fleurs.
Mais l'amitié , la confiance ,
L'intimité , ce nœud pressant ,
Console encore notre existence ,
Egaye encore notre couchant.
Hiver , été , l'homme sensible
Est toujours auprès du bonheur ,

La volupté pure & paisible
Est un fruit doux qui naît du cœur.

Déjà le Dieu de la lumière
A touché les bords du midi ,
Déjà plus lent dans sa carrière
Il lève un front moins obscurci :
Un an de plus presse notre âge :
Mais je l'ai passé près de toi :
Si j'eusse été Ministre ou Roi ,
Qu'aurais-je , aujourd'hui davantage ?
Tout est déjà bien loin de moi.
Si le passé n'est plus qu'un songe ,
Un enfant léger du sommeil ,
Ah ! que mon rêve se prolonge ,
Du moins il charme mon réveil !

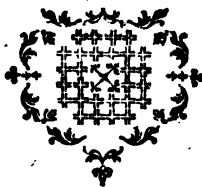
Tel , dans la faison fortunée ,
Assis le soir dans son jardin ,
On voit jouir l'heureux Colin
Du souvenir de la journée ,
Et de l'espoir du lendemain.

Filons ainsi, ma chère amie ,
Jusques au terme limité
Le doux tissu de notre vie ;

Du

Du tems trompons l'agilité :
 Qu'amour toujours tienne la chaîne
 Des jours que nous devons remplir :
 Soumis au fort qui nous entraîne
 De notre état sachons jouir.
 On peut dans un vase d'argile
 Quand on modère ses desirs,
 Avec un cœur pur & tranquille,
 Boire le nectar des plaisirs.

Marchons gaiement au noir rivage ;
 Prêts à quitter d'un œil serein ,
 Notre palais , notre hermitage ;
 Mais jouissons jusqu'à la fin.



A M A D A M E D E * * * ,

Qui vantait les douceurs de l'oïfiveté.

AIMABLE Eglé, non la froide inertie,
L'oïfiveté ne font pas le bonheur ;
Qui le poursuit doit animer sa vie ,
Et cultiver son esprit & son cœur.

Heureux qui vit sans avoir rien à faire ,
Dit le vulgaire , aveugle en son désir :
Pour être heureux , dit le sage Voltaire ,
Occupez-vous ; s'occuper c'est jouir.

Ne pense pas qu'élève du portique ,
Je veuille ici te condamner tout bas
A repousser d'une main fanatique
Les doux plaisirs qui volent sur tes pas :

Non le plaisir est un amant aimable
Fait pour te plaire , & pour orner ta Cour :
Mais une belle adroite & raisonnable ;
Ne garde pas son amant tout le jour.

Bientôt le terns , qui nous suit & nous presse ,
Ravagera les lys de ton printems :

Mais si Minerve a formé ta jeunesse,
Elle ornera le déclin de tes ans.

Vois ce jardin qu'un amant de Pomone
A fécondé par son activité ;
Il en jouit ; il cueille dans l'automne
Les fruits qu'il doit aux travaux de l'été.

Oui jeune Eglé : tout vit par la culture :
La fleur lui doit l'éclat de ses couleurs :
Rose toi-même ajoute à la nature ,
Et tu feras la première des fleurs.



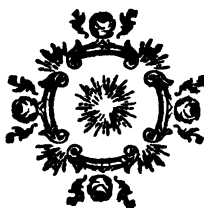
É P I T R E

A M. D E P * * *.

Les sons charmans de votre lyre
Bien doucement bercent les cœurs ;
Mais l'amitié qui vous inspire
Prodigue un peu trop ses douceurs :
Je suis peu connu des neuf sœurs ;
Si dans leur riant prairie
J'osai dérober quelques fleurs ,
Leur sort n'est pas digne d'envie ;
Le soir vit faner leurs couleurs.
Vous me parlez de la couronne
Que tresse la main des amours ;
Hélas ! l'astre de mes beaux jours
Pâlit , & l'amour m'abandonne.
Il est passé ce doux printems ,
Cet âge heureux de la folie ,
Où dans les bosquets d'Idalie ,
Séduit , égaré par mes sens ,
J'errais sur les pas d'Egérie ,
D'Eglé j'écoutais les accens ,

Sans oublier dans ces momens
 Mon rendez-vous avec Délie.
 Mais l'âge éteint l'enchantement.
 Déjà sous le voile des graces,
 Sous l'attrait le plus séduisant,
 De cent défauts je vois les traces.
 Oui maintenant, & j'en gémis,
 J'en trouverais aux immortelles
 Qui découvrirent à Paris,
 Ces appas, ces formes si belles
 Qu'on ne voit plus dans nos pays;
 Chez nos bégueules de mortelles:
 Minerve avec sa gravité
 Me semblerait très-peu piquante;
 Junon aurait trop de fierté,
 Vénus ferait trop indulgente.
 Mais vous dans la fleur des beaux ans,
 Lorsque l'amour de faits galans
 S'apprête à remplir votre histoire;
 N'allez pas dans votre manoir
 Couvrir les ris d'un manteau noir;
 Et surcharger votre mémoire
 Des Logogryphes de Platon,
 Pour faire annoncer votre nom

Par la trompette de la Gloire
 Jusques aux rives du Japon.
 Imitiez le Dieu du Permesse ;
 Aux plaisirs faites votre cour :
 Le doux souris d'une Maîtresse
 Vaut tout l'éclat du plus grand jour :
 Cueillez les dons de la jeunesse :
 On a trente ans pour la sagesse ;
 On n'a qu'un moment pour l'amour.



TOUT SE DÉCOUVRE, CONTE ORIENTAL.

LE naturel me disait un savant ;
Je ne fais trop de quelle Académie,
Malgré l'effort d'un travail vigilant,
Malgré la voix de la Philosophie
Ne change pas ; se trahit brusquement
Dès que de lui l'on approche l'amorce ;
Tel un rameau que courbe un bras puissant
Abandonné se relève avec force.
Il a raison : j'ai lu dans Richardet,
Auteur profond connu de nos Lucrèces,
Que Ferragus qu'un saint zèle embrasait,
Qui se fessait, entendait plusieurs messes,
Et qui voulait, il n'importe à quel prix,
En ligne droite aller en Paradis,
Dès qu'à dix pas il flairait une femme,
Où belle ou non, soit en robe ou corset,
Crac aussi-tôt le ressort s'échappait,
Et cent Démon s'emparaient de son ame.
Homme, animaux, ou peu moins, ou peu plus,

Nous sommes tous comme Saint-Ferragus.
 Mais je m'égare, & pendant que je cause,
 Phébus descend du palais du midi;
 Déjà le Dieu par Vesper adouci,
 Peint l'horizon d'un beau couleur de rose :
 Le tems me presse, ainsi donc je poursuis.
 Voici le fait : vers les bords du Bosphore ,
 Je serai long ; je vous traite en amis ,
 Un vieux Sultan se portait bien encore
 Lorsqu'il testa ; mais la Parque & le tems
 Ouvraient déjà sous les pieds du Monarque
 Le gîte où vont Esclaves & Sultans ;
 Ou pour parler en termes plus favans ,
 Il s'approchait de la fatale barque
 Qu'Abel , je pense , a passé le premier ;
 Je ne fais trop qui sera le dernier.

Le Testateur , par un long codicile ,
 Et donne, & lègue aux trois Princes ses fils ,
 Un petit coffre où cent bijoux de prix
 Depuis un siècle avaient leur domicile ;
 Mais ordonnant , on ne fait trop pourquoi ,
 De ne l'ouvrir qu'après qu'un beau convoi
 Garni d'Imans , d'Abbés de toute espèce
 En faux-bourdon , aurait chanté la messe ,

Et qu'on l'aurait enterré comme un Roi.
Après cela, n'ayant plus rien à faire ,
Il rendit l'ame à son Dieu Mahomet ;
Et fut au Ciel par la route ordinaire
Où cent Houris lui versent le sorbet.

Les deux aînés , Princes d'un vrai mérite ,
Du'papa Roi suivent la loi prescrite ;
Mais le cadet élève d'Harpagon,
Le cœur ému , pressé de convoitise ,
Court aux bijoux , les prend en trahison ,
Puis tout joyeux il retourne à l'Eglise ,
Chanter l'office avec dévotion.

Les héritiers , radieux d'espérance ,
S'en vont d'abord après le *Requiem*
Devant témoins visiter leur écrain.
On l'ouvre , ô Ciel ! ô surprise ! ô vengeance
Le coffre est vuide , & l'on regarde envain.
Jugez du bruit : on soupçonne , on s'écrie ,
On délibère , & l'on parle à la fois.
Enfin pourtant , au travers de cent voix ,
Le Gouverneur de la grande Ecurie ,
Esprit subtil , ouvre un avis prudent.
Princes , dit-il , mandez le Parlement.
Cette Cour là , quoiqu'en dise l'envie ,

Pourrait ici montrer du jugement.
 L'avis passa, l'ordre part sur le champ ;
 Le Parlement , félon l'antique usage ,
 Sur des mulets , arriva gravement.
 Rangé qu'il fut , un Conseiller savant
 Fit le rapport , sans trop de verbiage.

Se lève alors le premier Président ,
 Homme d'esprit & d'une rare étoffe ,
 Qui sous l'ampleur de son lugubre étui ,
 Osait avoir l'ame d'un Philosophe ;
 Tant la raison se propage aujourd'hui !
 Messieurs , dit-il , ici rien ne m'étonne ,
 Qui vit longtems , voit beaucoup d'attentats.
 J'ai vu le vol dans nos brillans climats ,
 Et chez le Peuple , & souvent près du Trône.
 Mais permettez qu'avant de hasarder
 Un seul soupçon , & de rien décider ;
 Je vous raconte une petite Histoire ;
 Elle est unique , & vient très-à propos.

Jadis vivaient , aux bords de la mer noire ,
 Deux vrais amans ; chers encore à Paphos .
 Noble candeur , feux délicats , constance ,
 Désir timide , amour , soins ingénus ,
 Furent toujours , ainsi que l'espérance ,

De leurs deux cœurs les hôtes affidus ;
 Mais les parens , père , mère , oncle , tante ,
 Gens mal venus à la cour de Cypris ,
 Contrariaient les désirs de l'amante ,
 Ne voulaient point qu'elle épousât Zilblis ;
 C'était le nom du galant personnage.
 Il était pauvre , alors c'était l'usage ,
 Le Dieu de l'or était le Dieu des cœurs.

Je vous étonne , autre tems , autres mœurs ;
 Mais rien ne doit étonner l'œil du sage.
 De plus encor , malgré ses pleurs touchans ,
 On va l'unir des nœuds de l'hymenée
 Avec Derback dont depuis soixante ans
 Dame Clotho filait la destinée ,
 Riche au surplus comme quatre traitans.

Au noir chagrin abandonnant son ame ,
 Azélina pleurait sa douce flamme ,
 Pleurait Zilblis , son amour , ses vertus ;
 Lui de sa part s'affligeait encor plus :
 Ses pleurs coulaient aux pieds de son amante ;
 L'air gémissait des sons de sa douleur.
 Que la pitié ! Que sa flamme est pressante !
 Combien d'amans lui doivent leur bonheur !
 Azélina par sa voix entraînée ,

Jure à Zilblis par l'amour & l'honneur ,
 D'aller chez lui le jour de l'hyménée ,
 Dès que la nuit , si propice aux amans ,
 Aurait tendu ses voiles bienfaisans ,
 Pour lui céder cette fleur fortunée ,
 Ce lys si pur qu'on ne doit qu'à l'amour.
 Il arriva ce jour , ce triste jour.

Azélima de roses couronnée ,
 Sur un fauteuil de damas cramoisi ,
 Reçut pendant toute l'après-dinée ,
 Les complimens du parent , de l'ami ,
 De son voisin , de sa femme Renée ,
 Qui ce jour-là brillait comme un rubis.
 La nuit enfin vint clore la journée ,
 Trop lente , hélas ! pour le pauvre Zilblis.

Bien s'attristait aussi sa douce amie
 Qui l'œil au guet , épiait le moment
 D'aller trouver , fidèle à son serment ,
 Celui qu'elle aime encor plus que sa vie.
 Mais son époux , avide de cueillir
 Les fleurs d'un champ devenu son partage ,
 Pria Madame , au nom du doux plaisir
 Et de l'amour dont elle était l'image ,
 D'avoir pitié de son nouveau tourment ,

Et de monter dans son appartement.
 Que faire hélas ! Obéir & se taire.
 Elle monta. Tôt d'une main légère ;
 Monsieur Derback prend son bonnet de nuit ,
 Met un ruban de couleur de cerise ,
 D'une eau d'œillet parfume sa chemise ,
 Et tout brûlant se jette dans son lit.
 Mais sa moitié fait d'abord sa prière ;
 Longue elle fut , plus qu'à son ordinaire :
 Et puis va , vient , revient plus lentement :
 = Hâtez-vous donc : livrez-moi tant de charmes ;
 Je suis en feu : le plaisir vous attend.
 Point de réponse : elle est sans mouvement :
 Quand tout-à-coup un déluge de larmes ,
 Vient inonder deux globes arrondis ,
 Ornés chacun d'une rose vermeille :
 Que j'aimerais à voir de pareils fruits ,
 Dans mon jardin suspendus à ma treille !
 D'un tel début , Monsieur Derback surpris
 Se lève & dit : y songez-vous , Madame ?
 Si cet hymen excitait vos douleurs ,
 Vous auriez dû m'ouvrir plutôt votre ame ;
 Et m'épargner cette scène de pleurs.
 A ce discours , Azélina confuse

Laisse échapper un triste & long soupir :
 — Je vous entens , Madame , ou je m'abuse ,
 Je viens trop tard , veuillez en convenir :
 Quelque rival plus heureux que fidèle
 S'est avant moi logé dans votre cœur.
 De tout mon sang je pairais son bonheur :
 Mais je vous crois aussi sage que belle :
 Ainsi daignez , Madame , avec candeur ,
 Me confier les erreurs de votre âge :
 Du nom d'époux n'ayez aucun ombrage ,
 Derback n'est rien : il n'est que votre ami.

Azélima , par ces mots rassurée ,
 Lui conte alors , baissant un front rougi ,
 Comme elle aimait , comme elle est adorée
 Du beau Zilblis , comme elle a consenti ,
 Voyant son ame au désespoir livrée ,
 D'aller le joindre au milieu de la nuit ,
 Pour consoler sa fidèle tendresse ,
 Et lui céder d'amour le premier fruit.
 — Vous avez fait une telle promesse ?
 — Il est trop vrai : soit bon cœur , soit faiblesse ,
 Il s'affligeait , je ne puis voir souffrir.
 — Elle m'étonne un peu , je le confesse.
 Eh bien , Madame , il faudra la tenir :

Pourvu du moins que la reconnaissance
 D'un nœud plus doux puisse un jour nous unir ;
 Et que ce soit l'unique complaisance
 Que vous aurez pour le galant Zilblis.
 Azélina d'une ame pénétrée
 Le lui jura par les Saints du Pays.
 Alors Derback, qu'heureuse est la contrée
 Qui dans son sein porte de tels maris !
 Pour réprimer, tromper la médifance,
 Vieille bégueule à la langue d'airain,
 Prend sa moitié, la conduit en silence,
 Et sans lumière, en bas, jusqu'au jardin ;
 Puis doucement, au bout de l'avenue,
 Ouvre un guichet qui donnait sur la rue,
 Puis d'un baiser lui donna la faveur,
 En lui disant bon soir & bon voyage ;
 Puis du sommeil vint chercher la douceur.
 Quoi ! Dormit-il ? Vous en doutez, je gage :
 J'en doute aussi : mais en homme d'esprit,
 Il se difait, je vois ce qu'il m'en coûte,
 Je suis cocu dès la première nuit ;
 Mais au marché je gagnerai sans doute,
 Pour une fois j'en ferai quitte ici ;
 Qui n'est cocu qu'une fois dans sa vie ,

A mon avis , n'est cocu qu'à demi.
 Il a raison , & si je me marie ,
 Ma foi j'abonne au même prix que lui.
 Mais revenons à notre voyageuse
 Que nous laissons dans la rue à minuit :
 Heureusement elle n'est pas peureuse ,
 Et de Vénus l'étoile la conduit.

Je dois vous dire , à moins on perd la tête ,
 Que dans le trouble où flottaient ses esprits ,
 Elle sortait en bel habit de fête ,
 Le cou chargé de perles & rubis.
 Elle marchait , allait & vite & vite ,
 Sans rien entendre , ou voir autour de foi ;
 Quand un Voleur , non pas de ceux qu'on cite
 Dans le beau monde , & qui parlent au Roi ,
 Mais de ceux-là que pend Dame Justice ,
 Pour nous prouver qu'elle fait son métier.
 Or ce Voleur qui guettait son gibier ,
 Oyant marcher , le long du mur se glisse ,
 Puis fond sur elle , ainsi que le vautour
 Fond sur l'oiseau de la mère d'amour.
 Quel froid mortel , quelle frayeur soudaine
 Glaça les sens de notre jeune Hélène ,
 Au noir aspect de ce hideux coquin !

Mais

Mais du Voleur peignez-vous la surprise,
 Alors qu'il voit une beauté bien mise,
 Ayant joyaux sur la tête & le sein,
 De quoi garnir une châsse de Saint :
 Saisi, frappé d'une si belle yûe,
 Il la regarde, hésite, s'applaudit,
 Demande ensuite, encor tout interdit,
 Par quel hasard elle est là dans la rue,
 A pied, sans guide, au milieu de la nuit.
 Azélina, d'un ton plein d'innocence,
 Raconte alors ses nœuds mal-assortis,
 Ses premiers feux, sa promesse à Zilblis,
 De son époux la rare complaisance,
 Comme elle allait porter dans ce moment
 Son pucelage à son fidèle amant.
 L'habit, dit-on, ne fait toujours le moine,
 L'état non plus, on s'y trompe souvent :
 Moi-même ai vu, non sans étonnement,
 Un érudit sous l'habit d'un Chanoine.

 Notre Brigand, tout à travers l'horreur,
 Le noir tissu d'une méchante vie,
 Était humain ; quelques restes d'honneur
 Germaient encor dans son ame flétrie.
 — De votre époux j'admire le grand cœur ;

Il est faible , & je lui porte envie ;
 Mais c'est trop peu , dit-il , de le vanter ;
 Dans ses vertus je prétends l'imiter.
 Sans nul effroi poursuivez votre route.
 Prenez mon bras pour plus de sûreté.
 Tous mes pareils , quoique belle sans doute ,
 N'auraient pour vous tant de civilité.
 Azélina fille très-bien instruite
 Le remercie & sourit de son mieux ;
 Puis s'appuyant sur son bras vigoureux ,
 Au cher Zilblis va faire sa visite.
 Dès qu'elle fut au logis du galant ,
 La porte s'ouvre , & son guide la quitte ,
 En lui tournant un bout de compliment.

Le beau Zilblis , sur son lit solitaire ,
 Dans ce moment gémissait étendu ;
 Le doux sommeil fuyait de sa paupière ,
 Et de longs pleurs , dans sa douleur amère ,
 Sortaient du fond de son cœur éperdu.
 Déjà l'espoir était loin de son ame ,
 Quand tout-à-coup il voit devant ses yeux ,
 Le tendre objet dont la beauté l'enflamme :
 = Eh quoi , dit-il , c'est vous ! Vous dans ces lieux !
 = Oui , oui , c'est moi qui , pour vous trop sensible ,

Viens m'acquitter du vœu fait à l'amour ;
 Je suis à vous. = O Ciel ! est-il possible !
 Mais votre époux ? = C'est le héros du jour.
 Elle lui conte alors son indulgence ,
 Et ses bontés qui vivront dans son cœur ;
 Sans oublier les soins , la complaisance ,
 L'honnêteté du généreux Voleur ,
 L'amant surpris de ces traits de grandeur ,
 Frappé de voir deux ames aussi belles ,
 Sent dans la sienne un mouvement d'honneur
 Qui lui difait , tiens , voilà tes modèles !
 Sois magnanime & sublime comme eux.
 = Vous m'apprenez d'étonnantes nouvelles :
 Dans ce récit , tout est miraculeux.
 Un tel exemple est fait pour me séduire ,
 Allons , Madame , oubliez mon délire ;
 Malgré mes vœux & mes félicités ,
 A votre époux je vais vous reconduire ,
 Sans recueillir le fruit de vos bontés.
 Daignez me suivre : il dit , baisse la tête ,
 Et part soudain : Azélima le suit ,
 Ne parle pas , & beaucoup réfléchit.
 On arriva : la belle fut rendue
 A son mari , sans qu'amant ou filoux

Eussent ravi quelqu'un de ces bijoux.

Or maintenant c'est vous que j'interroge
Princes ; lequel est plus digne d'éloge ,
Ou le voleur , ou l'amant , ou l'époux ?

L'ainé répond c'est le mari sans doute ;
De ses rivaux l'effort est moins puissant :
Céder sa femme ! oui c'est-là ce qui coûte !
Le second dit , moi je tiens pour l'amant :
Facilement on peut prêter sa femme
Pour un seul jour : l'année a trois cens nuits :
Mais qu'il est dur de refuser sa Dame !
Faveurs d'amour sont bien d'un autre prix !
Pour le Voleur Messieurs je me déclare
Dit le coupable , il les surpasse tous :
Car avec l'or dans notre siècle avare ,
Honneurs, plaisirs & femmes sont à nous.

Le Président à ces mots l'interpelle :
— Prince , du vol vous devez être instruit ;
Convenez-en ; c'est une bagatelle ;
Vous aimez l'or , & l'or vous a séduit.
Le Prince alors , pris dans son propre piège ;
Avoua tout : on se tut ; on sourit :
De tout Sultan c'est-là le privilège.

E N V O I

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE ***.

C'EST sous vos yeux aimable Hortense
 Que ma nouvelle a vu le jour :
 Combien de fois dans le silence
 Errant de détour en détour ,
 Tantôt sous ce berceau tranquille
 Qu'une Naiade , au pied mobile ,
 Baigne de ses flots argentés ,
 Tantôt sous ce rocher sauvage
 Que protègent de leur ombrage
 Deux noyers du tems respectés ,
 M'agitant , tourmentant ma verve ,
 Ai-je appelé , malgré Minerve ,
 La rime qui toujours fuyait.
 C'est-là que ma muse éclipse
 A tes conseils s'abandonnait ;
 Qu'au feu brillant de ta pensée
 Mon esprit froid se rallumait.
 Mais le passé n'est plus , Hortense ,
 Qu'un léger songe qui s'enfuit ;
 C'est de mon Conte qu'il s'agit.
 Vous lui devez quelque indulgence ;

C'est près de vous qu'il fut écrit :
 Au plaisir il doit sa naissance ;
 Mes jours alors étaient charmans ;
 Mais le plaisir dans sa démence ,
 A souvent fait de fots enfans.

LES AVEUX,

A ZÉLIS.

EN fait d'amour, soit faiblesse ou système ,
 Nous sommes tous & trompés & trompeurs :
 Belle Zélis , je t'ai trompé moi-même ,
 Et je t'aimais : juge hélas de nos cœurs !
 Te souvient-il de ce jour plein de charmes
 Lorsque brûlant de ravir tes faveurs
 A tes genoux je versai tant de larmes ?
 C'est mon flacon qui fournissait les pleurs.
 Rappelle-toi ces couplets qu'à ta gloire ,
 En in-promptu , je fis le jour des Rois ;
 Je t'enchantai : l'éloge est doux à croire :
 Eh bien ces Vers m'avaient servi dix fois .
 N'oublions pas cette grande tempête ,
 Quand pour fléchir ton amour outragé .

D'un pistolet je menaçai ma tête ;
Eh bien , d'honneur il n'était pas chargé.

Puis-je citer le billet de Clarice
Qui respirait l'indulgence & l'amour ?
Las ! je t'en fis le pompeux sacrifice :
Mais le billet s'adressait à Valcourt.

Au dernier bal , où tu parus en Flore ,
Plus que jamais je fus tendre & flatteur :
Je te ravis : je voulais plaire à Laure ,
Et par l'envie arriver à son cœur.

Le lendemain il survint un nuage ;
Ton vieux mari gronda sur nos amours :
J'avais sous main excité cet orage :
Pour suivre Laure , & lui donner huit jours.
Te souviens-tu quand du Comte Alexandre ,
Sans nul motif , je devins si jaloux ?
Que je m'en fus sans vouloir rien entendre ?
Avec Cloé j'avais un rendez-vous.

A mon retour tu me vis pâle & blême ;
Tu fus émue , & même tu grondas ;
J'en accusai l'amour , l'amour extrême ;
Cloé fait bien que je ne mentais pas.
Mais pourquoi donc ces ris , cette ironie ?

— Vraiment Monsieur, je vous trompais bien mieux.

— Cela doit être : & je t'en remercie :

Le mieux trompé n'est pas le moins heureux.

É P I L O G U E.

C'EST par ces Vers que dans ma solitude ,
 Libre de soins, j'amusais mes loifirs :
 Besoin du sage, aimable & douce étude ,
 Heureux celui qui connaît tes plaisirs !
 Oui c'est par toi que mon ame inquiète
 Trouvait la paix dans mon humble séjour ,
 Se consolait des sottises du jour ,
 Des trahisons d'une adroite coquette ,
 Et des grands airs de nos Messieurs de Cour.
 Puisse durer cet état si tranquille ,
 Jusqu'au moment où le vieillard agile
 Qui dans ses jeux dévore l'univers ,
 Aura jetté sur ma tête débile
 Le poids glacé de quatre-vingts hyvers.
 Puisse-je alors, descendant vers la barque,
 Sans regretter le songe d'un moment ,
 Sans m'effrayer des ciseaux de la Parque ,
 Comme un beau jour m'éteindre doucement.

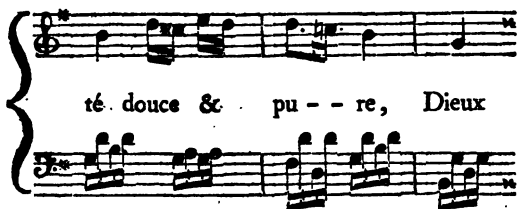
F I N.

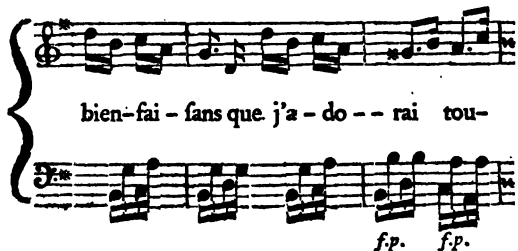


AIR avec un accompagnement de Piano-
Forte ou de Harpe , fait pour être adapté
aux paroles que chante M. l'Abbé de
SAINT-PAULIN, dans le Petit Candide.

CH A N S O N .

Moderato. {  A-MOUR, plai - fir , volup-

{  té douce & pu - - re , Dieux

{  bien-fai - fans que j'a - do - - rai tou-
f.p. f.p.

jours, Com-blez mes vœux : au

f. *pi.*

sein de la na -- tu -- re, Aux pieds d'E-

pi. f.

glé, laif - sez cou-ler mes jours ! cou-

tr.

FIN.

ler mes jours ! Vains pré-ju-gés,

f.

tristes men-son-ges, Fuy-ez, fuy-ez loin

de mon cœur: Fuy-ez, fuy-ez loin

de mon cœur: Ah! si la vie

pi.

est un tif-fu de son-ges, Fai-

cresc.

sons au moins le rê - ve

pi.

du bon - - heur! Fai - sons au

cresc.

moins le rê - - ve du bon-heur! A-mour,

f. *pi.*

ERRATA.

PAGE 5 , ligne 16 , *me court après* , lisez *court après moi*.

Page 29 , ligne 14 , *comment y irez-vous ?* lisez *comment irez-vous ?*

Page 61 , ligne 10 , *engagement de Monsieur* , lisez *engagemens de Monsieur*.

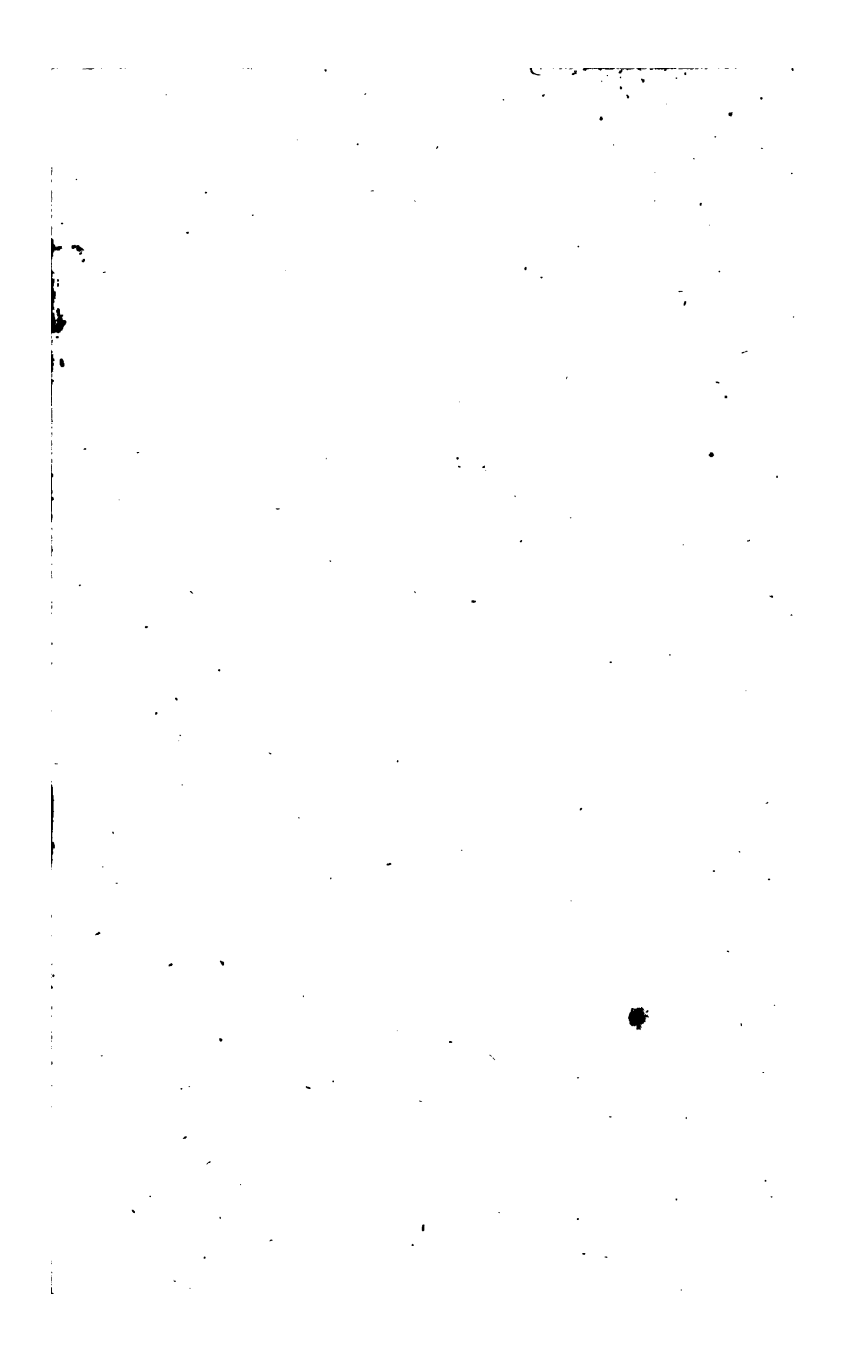
Page 140 , vers 10 , *ô Parque arrêtes* , lisez *ô Parque arrête*.

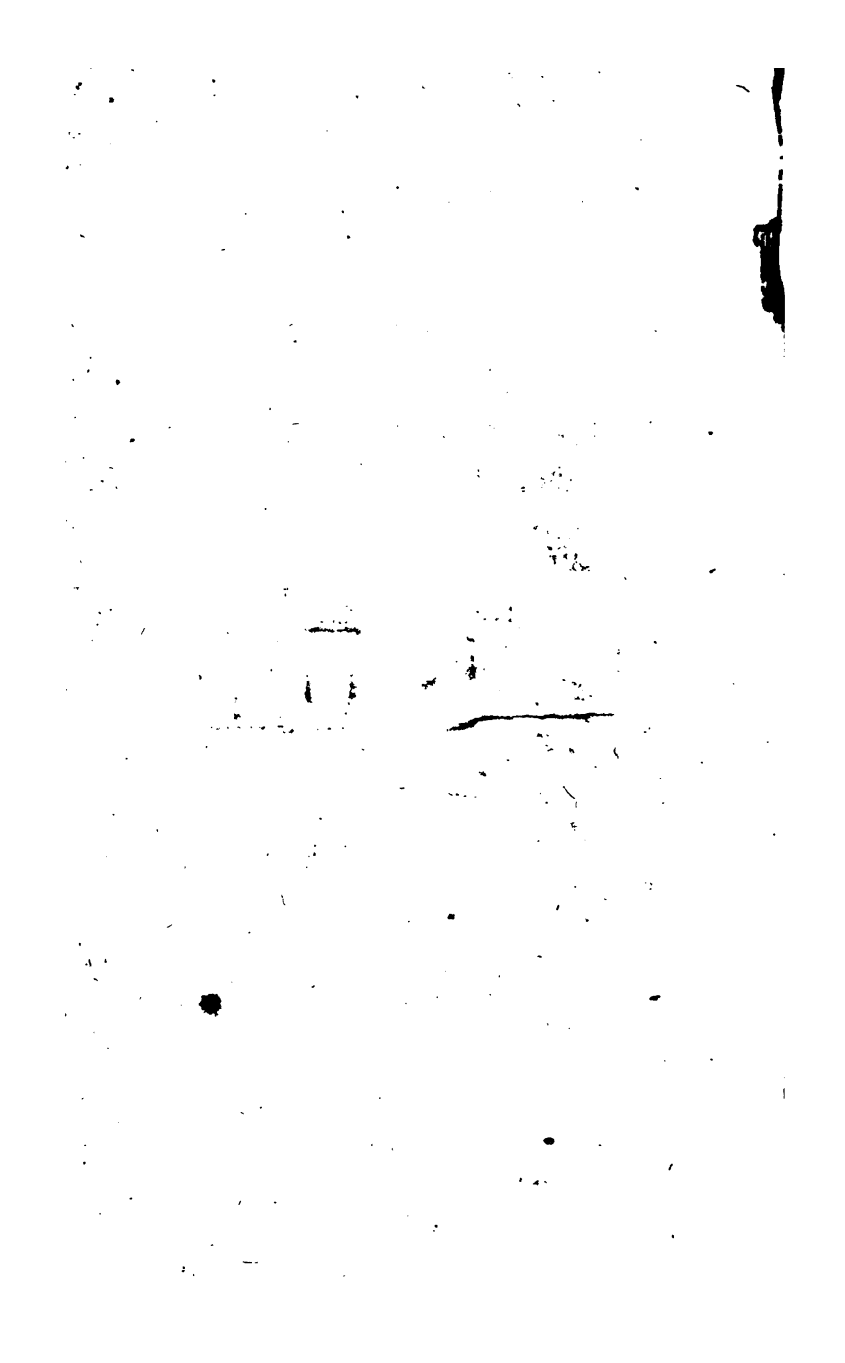
Page 143 , vers 16 , *console encore notre existence* , lisez *console encor notre existence*.

Idem , vers 17 , *égaye encore notre couchant* , lisez *égaye encor notre couchant*.

Page 166 , vers 8 , *belle Zélis* , je t'ai trompé moi-même , lisez *belle Zélis* , je te trompois moi-même.

60613057





f. Curison. Lanter

C.O.C.C





